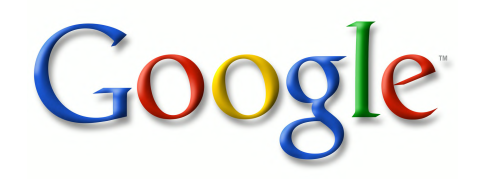
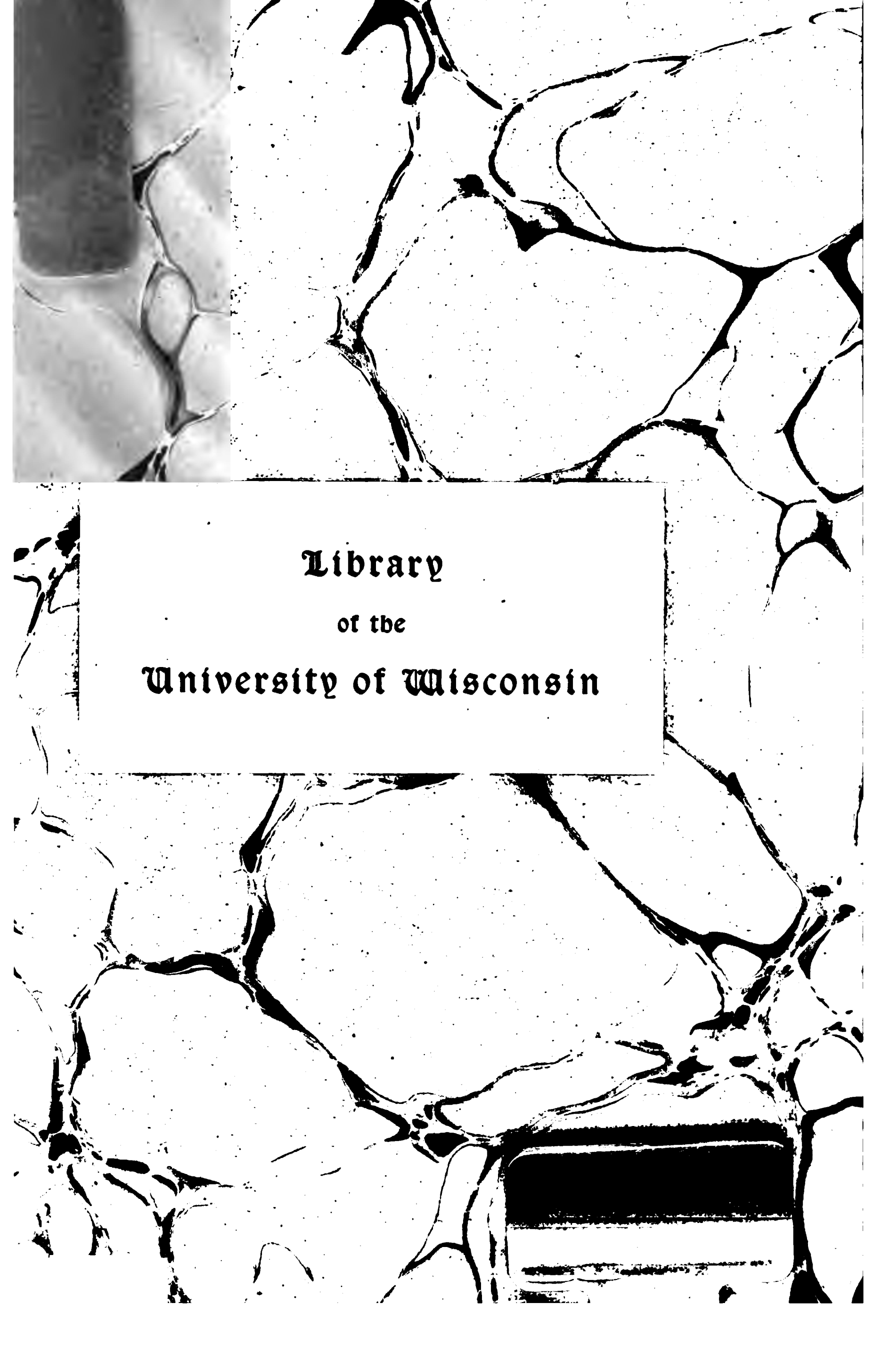





Library
of the
University of Wisconsin



L'OPTIMISME

DE

SCHOPENHAUER

DU MÊME AUTEUR

PHILOSOPHIE CRITIQUE

Études philosophiques, 1 vol. (*Épuisé*).
Le Doute, 1 vol. (Ollendorff).
Les Filles du Rhin, 1 vol. (Ollendorff).
Études littéraires, 1 vol. (*Épuisé*).

THÉATRE

Tibère à Caprée, drame en 5 actes (Porte-Saint-Martin).
L'Impératrice Faustine, drame en 5 actes (Porte-Saint-Martin).
Le Justicier, drame en 5 actes (Ambigu).
Le comte Witold, pièce en 3 actes.

EN PRÉPARATION :

La Philosophie du dualisme.
Philosophes allemands contemporains.

L'OPTIMISME

DE

SCHOPENHAUER

ÉTUDE SUR SCHOPENHAUER

PAR

Stanislas RZEWUSKI

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1908

L'OPTIMISME DE SCHOPENHAUER

CHAPITRE PREMIER

CRITIQUES ET COMMENTATEURS

Le génie et l'œuvre de Schopenhauer furent étudiés plus d'une fois en France, au moment où le pessimisme, remplacé aujourd'hui, assez désavantageusement d'ailleurs, par les théories féroces et arbitraires de Nietzsche et de son école, par le culte de la force brutale et la théorie de volonté de puissance, au moment où le grand métaphysicien de *la quadruple racine de la raison suffisante* était à la mode dans le monde littéraire, intellectuel et même dans la société aux prétentions de dilettantisme. Parmi ces travaux de critique ou d'érudition, il faut

citer tout d'abord les quelques études d'ensemble vraiment dignes de Schopenhauer que lui ont consacrées les maîtres de notre littérature philosophique française. Le plus connu et le plus populaire est sans aucun doute l'ouvrage de M. Ribot, un volume déjà classique, qui obtint un légitime et retentissant succès. C'est un travail excellent, une monographie tout à fait remarquable et qui fait le plus grand honneur à l'éminent directeur de *la Revue philosophique*. Il est difficile, ce semble, de résumer avec plus de clarté, de netteté et d'impartialité, une philosophie aussi originale, aussi subtile, aussi complexe, et qui choque toutes les habitudes intellectuelles et toutes les croyances des personnes étrangères aux spéculations métaphysiques. C'est à celles-ci que s'adresse surtout M. Ribot, et l'influence de son volume fut bienfaisante au possible, car elle donne une idée très précise de la doctrine, des tendances et de la personnalité de Schopenhauer au lecteur n'ayant jamais lu une ligne du maître. On connaît d'autre part, la haute valeur intellectuelle de l'auteur de ces belles études de psychologie expérimentale qui brillent au premier rang des productions modernes de l'école française ; et l'on sait que la force, l'originalité et l'harmonieuse homogénéité de sa pensée se sont affirmées avec éclat dans des travaux plus impor-

tants ; mais cette étude sur Schopenhauer, malgré sa simplicité, demeure un des plus admirables ouvrages de M. Ribot, et les auteurs allemands de certaines monographies pédantes et agressives pourraient en tirer quelque profit, s'ils daignaient s'assimiler la lucidité, la sûreté d'exposition et l'impeccable composition, toutes les qualités d'ordre et de mesure qui distinguent l'œuvre magistrale et définitive de M. Ribot.

Le plus récent ouvrage français consacré à Schopenhauer, le beau livre de M. Bossert, est également un travail de tout premier ordre aussi profond et sagace que de lecture agréable et la physionomie si curieuse du grand pessimiste allemand y est étudiée avec infiniment de pittoresque et de relief.

Il y a aussi des choses excellentes et des pages tout à fait charmantes comme maîtrise littéraire dans l'étude déjà ancienne de Caro sur le pessimisme, assez vaste tableau synthétique où le portrait qu'il trace de Schopenhauer occupe le premier plan. L'auteur des *Études morales sur les temps présents* n'était nullement l'esprit superficiel, le philosophe amateur qu'on a assez sottement persiflé de son vivant et qui n'a jamais existé que dans l'imagination de ses détracteurs. Ce fut, au contraire, un métaphysicien professionnel, épris des grands problèmes spéculatifs, parfaitement capable d'en comprendre l'austère

mais irrésistible et pathétique beauté; c'était aussi, malheureusement, un philosophe dépourvu de personnalité marquante, et des préoccupations de morale courante altèrent souvent la netteté de ses jugements. C'est ainsi que dans son étude, nullement négligeable, fort distinguée au point de vue littéraire, parfois charmante à lire, on est choqué à chaque instant par le parti pris de rechercher surtout les conséquences sociales et esthétiques du pessimisme; parti pris énoncé même avant qu'une réfutation sérieuse de la philosophie de Schopenhauer nous en ait démontré le bon droit et le bien fondé. Ce n'est pas ainsi que l'on juge et que l'on condamne un homme de génie, un penseur tel que le métaphysicien du *Monde comme volonté et comme représentation*.

Combien plus profonds, plus significatifs, plus sagaces, apparaissent les essais de Renouvier, sur le pessimisme. L'auguste chef de l'école du criticisme français, l'illustre et très éminent philosophe dont l'incessant labeur et l'immense talent, la profondeur et l'originalité de vues, la puissante unité de doctrine, sont dignes de l'admiration unanime du monde philosophique, l'auteur de cet *Essai de classification des systèmes*, œuvre gigantesque, s'est occupé à plusieurs reprises de la théorie et des idées du métaphysicien allemand, d'abord dans la synthèse extra-

ordinaire dont nous venons de citer le titre, véritable monument d'érudition, de compréhension et de pensée spéculative, puis dans d'autres ouvrages, de publication plus récente, de signification et de valeur non moins grandes, mais principalement dans ce livre si curieux intitulé : *Histoire et solution des problèmes métaphysiques* où tout le chapitre dans lequel Renouvier étudie la philosophie de Schopenhauer est un chef-d'œuvre d'analyse et de reconstruction synthétique; chef-d'œuvre où la richesse d'idées est si grande et si vivace, où chaque ligne contient tant d'aperçus nouveaux, de commentaires profonds, que l'intelligence du lecteur éprouve une sorte de vertige en les parcourant. Mais la physionomie de Schopenhauer se dresse plus nette, plus précise encore dans les livres admirables de M. Alfred Fouillée.

Aucune œuvre philosophique en France n'apparaît plus vaste, plus belle, plus digne d'admiration que celle de M. Fouillée, et nous sommes heureux d'exprimer une fois de plus l'admiration enthousiaste qu'elle nous inspire et de constater aussi que cette admiration de ses disciples — nous revendiquons modestement une place très humble parmi les plus fidèles, — cette admiration se propage dans les milieux les plus étrangers et les plus indifférents à la

haute spéculation ; elle pénètre dans les couches les plus profondes du public et devient tellement unanime, qu'elle ressemble enfin à de la popularité et à de la gloire. La gloire ! ce salaire si légitime de tout travailleur de la pensée, dont le plus médiocre des pamphlétaires ou des vaudevillistes bénéficie souvent, tandis que l'opinion publique la dispute et la refuse avec tant de ladrerie opiniâtre aux philosophes et aux penseurs. Il est bon toutefois, il est salutaire et juste que de temps en temps un homme de génie dont la foule stupide est incapable de comprendre les œuvres, les tendances et l'idéal qu'il poursuit, soit admiré et connu, et il est surtout d'un excellent exemple qu'un métaphysicien bénéficie à son tour de cette unanimité de suffrages incompétents dont le spécialiste le plus infime dans les régions des sciences exactes, s'enorgueillit trop souvent. Pendant si longtemps les sots de tous les partis affectèrent non pas seulement d'ignorer l'immense labeur accompli par la philosophie de notre pays de France, mais de traiter à la légère les problèmes essentiels et la raison d'être de la philosophie elle-même. L'autorité intellectuelle et morale qu'exerce aujourd'hui un homme tel que l'illustre auteur de *l'Avenir de la métaphysique* rend presque impossible ce superbe dédain. Même le vulgaire lecteur de journaux, celui dont les ra-

contars de nos feuilles publiques constituent l'unique nourriture intellectuelle sait vaguement que la France contemporaine possède un grand philosophe, un métaphysicien de génie, un penseur qui est l'égal des plus célèbres Maîtres de la Pensée spéculative, l'orgueil de notre pays, la gloire la plus authentique et la plus noble de notre époque. Toutes les railleries, toutes les attaques de la médiocrité jalouse et inquiète ne peuvent prévaloir contre un fait certain : jamais la philosophie n'a eu en France autant de représentants éminents et d'un zèle vraiment méritoire, si l'on songe à l'accueil indifférent que notre public lettré réserve à leurs travaux, et personne n'admire plus sincèrement que l'auteur de ces lignes la haute valeur et la signification du mouvement philosophique qui se produit depuis une vingtaine d'années au pays de Descartes et de Malebranche, où les nobles traditions de la pensée spéculative semblaient naguère abandonnées pour toujours. Mais malgré l'immense talent, l'originalité, l'éclat, la profondeur de métaphysiciens tels que MM. Bergson, Boutroux, Ribot, Liard, Bourdeau, Lévy-Bruhl, Durkheim, Gabriel Séailles et tant d'autres, sans parler des Maîtres illustres qui reposent aujourd'hui du suprême sommeil, Vacherot, Ravaisson, Saisset, Secrétan, Renouvier, Brochard, l'immensité de l'œuvre accomplie,

la multiplicité de problèmes qu'il y a abordés, la puissance d'influence morale exercée sur le mouvement philosophique européen, la maîtrise parfaite s'exerçant dans l'étude de tous les phénomènes de vie sociale, artistique ou intellectuelle, d'un penseur tel qu'Alfred Fouillée, lui assurent sans contestation possible, une suprématie absolue dans le monde de la haute pensée philosophique, aussi bien qu'au jugement irraisonné et instinctif de la foule. Il est pour nous ce que Kant fut jadis pour l'Allemagne, ce qu' Herbert Spencer a été pour les peuples anglo-saxons : le représentant le plus célèbre de la tradition métaphysique de son pays et de sa race, le Maître respecté, admiré de tous, entré vivant dans l'immortalité, le penseur dont l'œuvre et la gloire ne feront que grandir, qui a créé tout une école florissante et dont le nom, illustre et populaire à la fois, domine le tumulte des factions politiques et des intérêts égoïstes.

Et ce n'est que justice. Car, je le répète en toute sincérité, M. Alfred Fouillée est un homme de génie, dans toute l'acception de ce mot qu'on emploie trop souvent aujourd'hui sans rime ni raison. Il a édifié un nouveau système de l'univers, il a reconstruit le monde sur un plan nouveau, il a créé une de ces vastes synthèses métaphysiques où l'Enigme première — celle des origines et des destinées — nous semble résolue

en une intuition géniale et où l'Image mystérieuse de l'Univers, de la Totalité de l'Être, de l'Ensemble des réalités existantes ou possibles, cette grande Image où chacun de nous se retrouve, selon sa belle parole, luttant, souffrant, jouissant, aimant, un instant victorieux, toujours sûr d'être à la fin vaincu, où l'Image du Monde apparaît plus précise, plus vivante, plus accessible à nos faibles regards.

Par la force immanente de réalisation, dans un devenir susceptible d'être dirigé, ennobli et utilisé pour la Cause du plus noble Idéal, par la force de passer de la puissance à l'acte qu'il attribue aux Idées, — base essentielle et point de départ de toute sa conception du monde, — M. Fouillée a voulu abolir les antiques barrières qui subsistaient encore entre la Matière et l'Esprit, entre l'Univers physique et la conscience humaine, entre la psychologie et la cosmologie, la science positive et la science de l'Ame, la Pensée et l'Action. En tous cas, même au jugement de ceux qui, comme l'auteur de ces lignes, restent fidèles aux grands principes du dualisme philosophique, M. Alfred Fouillée a rétabli l'harmonie si ardemment cherchée, de la vie individuelle avec la vie universelle, et par cela même l'Unité fondamentale et ultime du Monde ; par la démonstration admirable de l'élément sociologique qui réside au fond de

l'instinct de recherches spéculatives, celui-ci n'étant que le besoin de l'Universel et l'Univers étant le plus vaste des groupes dont nous faisons partie; il a entièrement renouvelé la méthode et le but des sciences sociales; besogne déjà esquissée par le pathétique Guyau, ce noble penseur, mort trop jeune, après avoir écrit trois ou quatre livres qui resteront parmi les plus purs chefs-d'œuvre de la philosophie et des lettres françaises, métaphysicien remarquable dont M. Fouillée a parlé avec tant d'éloquence, de flamme et d'émotion sublime dans un livre qui est lui aussi un authentique chef-d'œuvre. Mais les principes de réforme métaphysique, le renouvellement de la philosophie par l'élément sociologique, ces principes posés par Guyau avec tant de sûreté et d'autorité ne sont encore qu'ébauchés dans son œuvre. C'est M. Fouillée qui les a développés dans une série d'œuvres immortelles se rattachant toutes à la même doctrine des idées forces, de monisme immanent, aux tendances nettement idéalistes dans leur rigueur scientifique, qui anime le labeur philosophique tout entier de cet illustre penseur. Parmi ses œuvres il faudrait tout citer, depuis *la Philosophie de Platon*, ce monument d'érudition et de pensée créatrice à la fois, où revit toute la sagesse platonicienne, jusqu'au dernier volume publié par M. Fouillée. Et la

tendance sociologique de l'investigation spéculative n'est elle-même qu'un des aspects sous lesquels nous apparaît la doctrine de M. Alfred Fouillée, une des solutions de l'éternel Problème dont, mieux que personne, il a compris et exprimé la complexité et la multiplicité de perspectives diverses qu'il comporte, car qui donc oserait énumérer ou même évaluer les attributs possibles de l'Être ?

Une doctrine comme celle de Schopenhauer, une philosophie qui exerça, une influence prépondérante et décisive sur les destinées de la pensée spéculative, et qui, malgré son originalité absolue, apparaît comme une phase nouvelle, comme une conséquence logique de la grande réforme accomplie au déclin du dix-huitième siècle par Emmanuel Kant, un système aussi grandiose, aussi ingénieux, et, il faut bien le dire, aussi déconcertant, si on l'examine au point de vue du bons sens ordinaire et de la logique bourgeoise, devait inévitablement attirer l'attention d'un historien et d'un critique des idées philosophiques tel que M. Alfred Fouillée, dont l'érudition, le savoir et la haute compréhension de toutes les doctrines contemporaines nous émerveille autant que ses dons de créateur. A plusieurs reprises, le philosophe de *la Psychologie des idées-forces* étudia les tendances

et les idées du grand métaphysicien du *Monde comme volonté et comme représentation*. Tout d'abord dans un chapitre les plus substantiels et les plus instructifs de son *Histoire de la Philosophie*, ouvrage classique que M. Fouillée a complété récemment, en y ajoutant une conclusion qui est un pur chef-d'œuvre d'éloquence, de synthèse géniale, de lumineuse et prophétique pénétration des destinées futures de la métaphysique. Dans *la Philosophie de Platon*, cette admirable monographie où revit toute la doctrine du Maître inspiré et sagace qui conduit, depuis tant de siècles, les âmes altérées de vérité absolue au Banquet éternel ; dans la partie consacrée, au cours de cette immense synthèse critique et historique, à l'influence toujours visible et vivante de la pensée platonicienne sur la philosophie moderne, M. Fouillée, en quelques pages merveilleuses de lucidité, de profondeur, de brièveté synthétique, résuma la valeur et la signification, les principes essentiels et l'importance de la métaphysique de Schopenhauer. Mais c'est surtout dans un ouvrage vraiment extraordinaire par l'éclat, la variété, l'abondance d'idées, ouvrage traduit dans toutes les langues, admiré et commenté par les philosophes professionnels du monde entier, c'est surtout dans son *Essai de critique des systèmes de morale contemporains*

que M. Fouillée a tracé un portrait définitif de Schopenhauer; c'est là qu'il a étudié, avec une maîtrise. une autorité et une sagacité qui ne seront certainement dépassées par personne, les tendances initiales de cette grande doctrine. Peut-être l'illustre auteur de *la Psychologie des peuples européens* ne rend-il pas suffisamment justice à la valeur métaphysique et surtout à la valeur purement esthétique et littéraire de Schopenhauer comme penseur et comme écrivain, cette valeur étant absolument exceptionnelle, les études nombreuses qu'il a poursuivies à différentes époques de sa propre carrière de critique et d'historien, demeurent toutefois ce qu'on a écrit de plus remarquable, de plus profond et de plus complet en langue française sur ce sujet; et dans cet ordre d'idées, comme dans toutes les régions possibles d'érudition philosophique et de spéculation supérieure, c'est dans les ouvrages de M. Alfred Fouillée que le lecteur français devra chercher des données exactes et des renseignements dignes de foi.

Nous rendons justice, on a pu s'en convaincre, aux efforts et au talent déployés par les commentateurs français de Schopenhauer, il est profondément regrettable néanmoins de ne pouvoir signaler, au cours d'une étude sur le l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* les traductions d'études similaires

ayant paru en Allemagne. Elles permettraient au public capable de s'intéresser encore aux problèmes de haute spéculation, de s'assimiler entièrement la pensée de Schopenhauer, de pénétrer certaines subtilités qui ont échappé à l'investigation des plus autorisés parmi les critiques français. En tous cas, les ouvrages tudesques de valeur supérieure inspirés par cette grande philosophie complèteraient la notion que nous nous en sommes formée. Parmi ceux dont la traduction immédiate s'impose pour le renom scientifique de notre cher pays, il faut citer tout d'abord trois monographies magistrales, intéressantes chacune à des titres divers, celle de Paulsen, celle de Volkelt, et le volume de la collection des grands philosophes modernes qui établit jadis l'immense notoriété de M. Kuno Fischer, où celui-ci étudie l'œuvre et la biographie de Schopenhauer avec une minutie, un souci des moindres détails caractéristiques, une conscience scientifique presque exagérée, mais aussi avec une autorité, une force de déduction et une érudition incomparables.

Oserai-je avouer, malgré toute mon estime pour le célèbre professeur qui a si noblement parlé de notre grand Descartes, malgré les très belles pages que contient son étude sur Schopenhauer, — quelques-unes sont même de toute

beauté, — oserai-je dire bien nettement que je place tout à fait au même rang que cette biographie critique (on la cite pourtant d'habitude avant toutes les autres), les admirables études de deux autres philosophes allemands contemporains, l'un et l'autre très connus dans leur pays natal, presque ignorés en France. Le livre de M. Volkelt, professeur à Leipzig, est d'une beauté d'analyse sans égale. Il est superbe de clarté, de relief, de ressemblance, de pittoresque et les longueurs, les dissertations savantes. mais fatigantes pour le public, qui alourdissent l'ouvrage classique de Kuno Fischer, y sont totalement absentes, ce qui est rare dans un ouvrage allemand. C'est là un travail absolument remarquable, profond, intéressant et de facture ingénieuse, de composition sobre et habile, de lecture facile, exécuté par un métaphysicien professionnel, aussi compétent que les pédants insupportables qui pullulent au pays de Kant et de Fichte, de Schelling et de Schopenhauer, mais qui se distingue avantageusement de ses confrères par une vivacité, une clarté et un talent d'écrivain presque comparable au talent du philosophe dont il nous expose l'histoire et la doctrine, avec tant de verve, de méthode et de sobre éloquence. J'en dirais autant de l'étude de Paulsen, et puisque l'occasion m'est offerte de citer le nom du

célèbre philosophe, comment ne pas dire que nous devrions posséder aussi depuis longtemps une traduction de son admirable *Introduction à la philosophie*. C'est un des chefs-d'œuvre de la pensée spéculative moderne, un des grands livres philosophiques de ce temps-ci ; de même que l'auteur est, sans aucun doute, un des plus éminents métaphysiciens de l'époque. C'est un très grand esprit et un écrivain de valeur hors ligne, penseur de tout premier ordre, de telle envergure que l'Allemagne, cette patrie de la haute spéculation, n'en possède pas en ce moment de plus robustes, de plus ingénieux ni de plus puissants. Encore une fois sa fameuse *Einleitung in die Philosophie* est un chef-d'œuvre authentique, il faut absolument le faire connaître en France. Et combien d'autres études allemandes parmi toute la littérature que suscita le génie de Schopenhauer, combien de biographies, de critiques, d'essais ou autres travaux analogues mériteraient également d'être traduits et connus. Le public lettré trouverait autant de profit que d'intérêt dans la lecture d'études analytiques remarquables telles que celles de Mebuis *Uber Schopenhauer* ou Richard Bottgen (*Der Grundproblem der Schopenhauerchen Philosophie*), même dans la lecture de biographies impeccables telles que *Histoire de la vie de Schopenhauer* par Grisebach, sans parler des souve-

nirs personnels du fameux Frauenstadt auquel le Maître légua la propriété littéraire de son œuvre et qui en profita d'ailleurs pour la publier aussitôt dans une édition absurde et incomplète, ce Frauenstadt que M. Kuno Fischer éreinte avec tant de spirituelle férocité dans son ouvrage classique, circonstances aggravantes qui ne peuvent prévaloir contre le fait certain de l'intimité très noble, très pure et très désintéressée qui exista entre le grand homme et son premier admirateur. Il est vrai que nous ne possédons pas non plus une seule traduction de l'admirable correspondance de Schopenhauer lui-même, correspondance dont il existe en Allemagne plusieurs éditions.

Et Hartmann lui-même, le plus illustre disciple du Maître, créateur de tout un système qui prétend achevée l'œuvre de Schopenhauer, Hartmann qui consacre tant de pages admirables à la philosophie du pessimisme, le grand métaphysicien de l'Inconscient est si peu connu encore.

Pour en finir avec ces doléances inspirées uniquement par l'amour, le plus ardent et le plus sincère des intérêts intellectuels de la France, ma patrie d'adoption, très chère et si digne d'être aimée, qu'il me soit permis de désirer aussi la publication en français de quelques systèmes métaphysiques des disciples

de Schopenhauer, par exemple de la célèbre *Philosophie der Erlösung* de Mailander qui nous ferait voir jusqu'où peuvent aller les conséquences logiques de la doctrine du Maître, la force destructive du pessimisme et l'aspiration fanatique au néant absolu.

La publication de ces travaux remarquables, malgré l'inégale valeur qu'ils présentent, nous prouverait en tous cas l'inanité des racontars sur la prétendue décadence de la philosophie allemande. Non, mille fois non, si l'ère des grands génies créateurs y semble révolue, l'aptitude, le sentiment et les dons métaphysiques ne s'affaiblissent et ne diminuent nullement au pays de Kant, de Schopenhauer, et de Hegel, qui est aussi le pays de Wundt, de Lotze, de Lange et de tant d'autres penseurs éminents, appartenant déjà au passé, eux aussi, mais que nous nous obstinons à ignorer. L'Allemagne possède toujours de nombreux philosophes de talent, des intelligences spéculatives supérieures, et elle peut s'enorgueillir d'une activité, d'une production et d'une érudition métaphysique dont on ne trouverait l'équivalent dans aucun autre pays. Parce que nous ne connaissons même pas les noms des célébrités actuelles de la science suprême, n'ayons pas du moins la ridicule prétention de nier leur effort, et jusqu'à leur existence. L'étude impartiale des

ouvrages presque classiques, archi-connus dont je viens de citer les titres, nous permettrait aussi de réfuter bien des objections ; car on qualifiera sans doute de paradoxale et d'arbitraire la thèse soutenue dans ce livre. Cette thèse a trouvé pourtant de nombreux défenseurs parmi les critiques les plus éminents de l'Allemagne contemporaine : chacun a eu le courage d'employer, comme nous le faisons ici, ce mot d'optimisme qui semble une plaisanterie facile et de mavais goût, quand on l'applique à l'auteur des *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*. Mais tous ont reconnu plus ou moins dans son œuvre gigantesque et parfois contradictoire, comme l'existence elle-même des éléments positifs, des motifs de croyance et d'espoir, des professions de foi eudémonistes que nous ne faisons que coordonner dans le petit travail actuel avec plus de relief et plus de dédain encore des opinions reçues et des définitions classiques.

Nous voudrions résumer brièvement l'impression qui se dégage pour nous de l'appréciation critique dont la doctrine de Schopenhauer a été l'objet sous les cieux les plus différents. Bien que nous n'ayons pu indiquer ici que les tendances générales des commentateurs français ou allemands, une conclusion peut être déduite de ce rapide examen, surtout

si nous y ajoutons quelques réflexions inspirées par l'attitude de la critique des pays slaves. Trop souvent et sans qu'ils s'en rendent compte eux-mêmes, les critiques de Schopenhauer ont rendu le Maître responsable des théories intransigeantes que certains de ses partisans fanatiques, avec l'exclusivisme de tous les sectaires, et il y en a en philosophie comme dans toutes les régions d'activité humaine, hélas ! ont tirées de ses principes. A ce point de vue le *système philosophique* du métaphysicien Mainländer, ouvrage dont j'ai déjà eu l'occasion de parler au cours de cette étude, et qui jouit en Allemagne d'une notoriété comparable à celle de *la Philosophie de l'inconscient* d'Édouard de Hartmann, la fameuse *Philosophie der Erlösung* est infiniment curieuse et significative. C'est chez Mailänder comme chez Hartmann, d'ailleurs, que la conscience humaine, malgré tout le talent dépensé par les auteurs (et ils en ont beaucoup l'un et l'autre) se heurte aux dangereuses chimères — et combien superflues ! — du suicide cosmique, d'extinction totale de l'Être, du néant absolu, chimères contre lesquelles le lucide et mordant génie du Maître se révolta de tout temps, en secret, même quand il nous prêchait le renoncement et l'abnégation suprême. C'est que Schopenhauer, s'il est accablé de douleurs au spectacle déchirant de la

souffrance universelle, si aucune des misères de ce monde n'échappe à son regard, s'il est épouvanté par l'existence, ne veut point la détruire à jamais, mais l'ennoblir, la purifier, la diriger vers l'avenir meilleur et la joie véritable dont il conçoit la possibilité au sein du Nirvana, forme supérieure de l'Être, de l'Idéal réalisé et vainqueur. Schopenhauer craint, redoute et méprise notre vie à nous, précaire, misérable et sordide, il ne hait point la notion de l'Être en soi, et on ne saurait le répéter trop souvent, ce qu'il prêche avec tant d'éloquence tragique : c'est l'anéantissement de notre monde abominable, assujetti à la représentation éphémère et à la volonté insatiable, toujours inassouvie, mais non pas la destruction totale de la Réalité.

Par les éléments positifs que nous avons signalés dans sa doctrine, par le culte qu'il a voué au génie de l'Art, de la Vertu et du Renoncement, ce grand homme laisse à la pauvre humanité une issue possible, il lui indique un port de refuge et de libération, il pose le fondement d'une doctrine de renouveau et de force vitale reconquise. Sa philosophie n'est point le nihilisme absolu, farouche, stérile, haineux et inadaptable aux conditions de la vie qu'enseignent Edouard de Hartmann et surtout Mailänder. Le souffle ardent de la Pitié, la grande lumière de l'espérance mystique la vivifient,

l'animent, et vont entr'ouvrir devant elle les portes de bronze de l'Avenir et de l'Eternité. Cette philosophie demeure quand même, nous avons essayé de le démontrer, une doctrine de vie, aussi bien que la doctrine du Maître sublime de la Raison pure.

Aussi nous avouons ne pas comprendre les motifs de l'opposition très vive que soulève encore dans les pays septentrionaux, surtout dans les pays slaves, où les œuvres de Schopenhauer sont pourtant très répandues, l'ensemble de ses théories. Nous admettons volontiers l'antipathie intense que doit inspirer le monisme implacable de Schopenhauer à un penseur diamétralement hostile à sa conception du monde, par exemple à M. Lutoslawski, un des mieux doués et des plus célèbres parmi les jeunes philosophes polonais et dont le système personnel est une des tentatives des plus curieuses de reconstitution de l'atomisme hellénique, renouvelé par une science et une sûreté de méthode toute moderne. M. Lutoslawski a synthétisé sa doctrine dans un ouvrage intitulé *La Puissance de l'Ame* (*Seelenmacht*) et publié en langue allemande, ouvrage que nous considérons pour notre part comme une des manifestations les plus hautes, les plus originales du génie slave, robuste, belle et harmonieuse construction métaphysique dont l'audace nous

ravit, car l'auteur y combat un des abus intellectuels du temps présent, ce culte fanatique du monisme présenté comme unique explication du monde, hypothèse démentie par les lois constitutives de l'esprit aussi bien que par les conquêtes de la science positive.

Mais comment expliquer, par exemple, le dédain et l'antipathie évidente que manifeste à l'égard de Schopenhauer le plus érudit, le plus savant et le plus autorisé parmi les philosophes de la même nation, M. Struve, métaphysicien de premier ordre, juge impeccable et impartial de toutes les hautes questions spéculatives et qui a rendu à la cause importante entre toutes de la philosophie, ignorée et méconnue étrangement par la société polonaise, si lettrée, si cultivée à tant d'autres points de vue, d'incomparables et inappréciables services ? Grâce à l'initiative, au talent, au labeur infatigable d'une existence vouée tout entière à la science suprême, à la défense de ses intérêts et à la propagation de son influence, M. Struve, secondé d'ailleurs en cette tâche généreuse par plusieurs autres philosophes éminents, a créé tout un mouvement philosophique dans la littérature polonaise, où l'absence totale d'ouvrages métaphysiques choquait comme une anomalie et une étrange lacune. Ce mouvement s'accentue chaque année, devient de plus

en plus intense et bienfaisant, il a même nécessité la création d'une Revue philosophique fort intéressante et fort bien rédigée paraissant à Varsovie — phénomène tout à fait nouveau au pays de Mickiewicz et de M. Sienkiewicz. M. Weryho, philosophe de grand talent, penseur éminent, est le directeur de la revue en question. Henri Struve a été un des promoteurs et un des initiateurs de cette révolution intellectuelle, dont l'équivalent se produit aussi en Russie, sur une plus vaste échelle et avec plus de retentissement; il a publié lui-même une *Introduction à la philosophie* qui est une œuvre sans précédent d'aucune sorte dans l'histoire littéraire de la nation polonaise, véritable monument d'érudition, de sagesse et de profonde compréhension des nécessités vitales de la philosophie. Toutes les questions de métaphysique, de morale et d'esthétique, l'ensemble et les détails de la science universelle y sont exposés et étudiés avec une autorité magistrale et une compétence sans égale. Cette belle œuvre marque une date importante dans l'histoire de la civilisation slave. Eh bien! M. Struve, lui aussi, malgré son immense talent et sa haute impartialité, demeure visiblement hostile à l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation*.

Un autre philosophe, Russe celui-là, et pour

lequel j'ai toujours eu la plus profonde estime, n'octroie pas non plus à Schopenhauer la place que mérite celui-ci. Je parle de M. Schelpanow qui a servi et qui sert encore bien noblement, les intérêts de la philosophie éternelle, dans une des régions les plus riches, mais les plus arriérées au point de vue intellectuel de la Russie moderne — je veux parler de l'Ukraine et de sa métropole Kiew — où l'initiative strictement individuelle de l'éminent professeur moscovite a réveillé ou plutôt a fait naître dans les esprits un peu cultivés du pays le besoin et le désir de la spéculation métaphysique — et remarquez que dans une grande ville comme Kiew, M. Schelpanow, même à l'Université locale est le seul et unique philosophe professionnel. Comment ne pas admirer l'œuvre accomplie par ces vaillants défenseurs des traditions admirables de la science universelle que le génie des Platon, des Descartes et des Kant a immorlisée, mais qu'il faut enseigner peu à peu, en commençant par les notions les plus rudimentaires, lorsqu'on s'adresse à des sociétés encore jeunes.

Et bien d'autres métaphysiciens moscovites partagent l'hostilité tendancieuse de M. Schelpanow, hostilité qui ne diminue en rien, est-il besoin de le dire, l'estime toute particulière que nous professons pour l'éminent écrivain de

Kiew, pas plus d'ailleurs que l'enthousiasme de certains philosophes russes d'autrefois, par exemple, de l'admirable Strakhow, un des derniers admirateurs de Hegel pourtant, n'augmente notre admiration. Le talent seul importe et non pas les opinions individuelles, en métaphysique comme en tout autre ordre d'idées, ou de labeur intellectuel. Nous ne faisons allusion aux commentaires slaves et à l'attitude de la critique philosophique en Russie et en Pologne que parce que celle-ci nous semble s'être placée à un point de vue erroné en ne tenant compte que des éléments négatifs de la philosophie de Schopenhauer. L'essai que nous publions aujourd'hui, précisément parce qu'il demeure d'accord avec les conclusions des principaux critiques allemands, a pour but de rectifier ce point de vue en démêlant parmi les paradoxes et les révoltes enflammées de Schopenhauer, les principes générateurs qui survivront à son nihilisme apparent et que même l'analyse des Maîtres les plus illustres de la haute spéculation française, selon nous et malgré notre déférence pour leur œuvre et pour leur génie, n'a pas réussi à mettre en lumière ni à discerner bien nettement.

CHAPITRE II

DOCTRINE ET INFLUENCE DE SCHOPENHAUER

Le moment semble opportun pour juger en toutéquité, sans parti pris tendancieux d'aucune sorte, l'œuvre grandiose et le génie tumultueux de Schopenhauer. La place qu'il occupe dans l'histoire intellectuelle du monde moderne et dans les annales de la pensée spéculative, ne lui est plus contestée par personne, même par les adversaires de sa doctrine, jusqu'à présent plus nombreux que ses partisans. Et comment s'en étonner? puisqu'il s'agit d'une philosophie qui, en apparence du moins, condamne et combat le principe même de l'Être et les joies de la vie, ces joies éphémères, périssables et décevantes, dont la conquête problématique demeure pourtant, parmi tant de déboires, de luttes et de souffrances tragiques, le but et l'Idéal obscur de la triste humanité, l'illusion

suprême que, jamais, quoi qu'il advienne, notre race esclave ne voudra abdiquer ni renier. Il semble vraiment que l'aspiration au bonheur, l'âpre et fiévreuse recherche de la joie, furent, de tous temps, le reflet et l'image la plus précise de l'insaisissable absolu. Si longtemps méconnue, incomprise et dédaignée, l'œuvre philosophique d'Arthur Schopenhauer exerça, pendant près d'un demi-siècle, une influence prépondérante sur l'évolution des idées et la conception actuellement régnante du monde et de la destinée, telle, du moins, que celle-ci s'élabore lentement parmi l'élite d'une époque et d'une génération ; car l'immense majorité de nos semblables, la foule mercenaire et obscure, et qu'il faut plaindre d'ailleurs d'une immense pitié pour son ignorance même, sa sottise gigantesque, sa bestialité farouche et son esclavage éternel, la foule, de nos jours, comme aux temps de barbarie, que nous croyons révolus, continue à végéter, sans rien soupçonner des conquêtes de la science, de la pensée affranchie, de l'investigation philosophique, des chefs-d'œuvre déjà réalisés par les arts immortels, consolation et enchantement de ce monde.

N'oublions jamais, quand nous parlons de la plus trompeuse des chimères d'ici-bas, celle de la gloire artistique, littéraire ou scientifique, n'oublions jamais que ses purs rayons ne pénè-

trent pas dans le gouffre insondable d'ignorance et de ténèbres où végètent les nations, — et où peut-être un jour, parviendra la lumière; n'oublions pas, même quand nous parlons de la gloire la plus retentissante, que celle-ci demeure restreinte et ignorée de la foule. Gardons présente à notre mémoire la notion salutaire de ce fait si simple : la relativité et le néant de ce que nous appelons assez sottement l'immortalité posthume, ou la célébrité actuelle du génie. Sachons bien que, du vivant même de Platon, de Descartes, de Kant ou de Schopenhauer, quelques disciples ou quelques lecteurs, hostiles ou bienveillants, connurent seuls l'existence de ces grands génies, de ces maîtres à nuls autres pareils, et dont la gloire est vraiment éclatante et si pure qu'elle nous semble universelle. Et, si l'on dit que l'opinion de cette minorité soi-disant intellectuelle est la seule qui compte, je répondrai d'abord, que personne n'en sait rien, ensuite que c'est déplacer la question et que le fait dont je signale l'éloquence tragique n'en demeure pas moins certain. Oui, des millions de créatures ont vécu ici-bas le songe de l'existence ou le subissent encore, sans avoir entendu seulement prononcer le nom de Platon ou de Shakespeare, de Kant, ou de Dante, de Descartes ou de Balzac. Il nous paraît superflu de rappeler, ici, que Schopenhauer, de son vivant, fut incom-

pris, pendant de longues années, incompris même par cette élite, dont la supériorité intellectuelle apparaît encore si discutable et qui eut tant de peine à reconnaître le génie du grand métaphysicien allemand, auquel l'humanité de tous les siècles, et de toutes les races, est redevable de ce chef-d'œuvre qui s'appelle *le Monde comme volonté et comme représentation*, chef-d'œuvre sans égal, où s'affirme la suprême conquête à laquelle puisse prétendre l'esprit humain : une conception nouvelle de l'Univers, une explication originale de l'Énigme éternelle, une vision totale de l'Ensemble des choses et de la synthèse du Cosmos. Avec quelle injustice et quelle brutale indifférence fut accueillie tout d'abord la tentative gigantesque de Schopenhauer, même parmi le public lettré de son temps ! Nos lecteurs s'en souviennent très certainement.

A quoi bon rappeler les phases successives de cette mélancolique histoire?

Schopenhauer était un immense génie philosophique, il apportait au monde une doctrine et une parole nouvelles, se rattachant toutefois à de très anciennes traditions spéculatives. Comment pouvait-il espérer un autre accueil que celui dont le gratifièrent tout d'abord l'incompétence, la routine et la niaiserie de ses contemporains ? Pendant de longues années le

grand penseur dont le système de l'Univers devait opérer plus tard une des révolutions métaphysiques les plus extraordinaires de ce temps-ci, — car ceux-là mêmes qui le dénigrent, l'attaquent ou le calomnient, ont subi son influence, — pendant ces belles années de jeunesse, d'épanouissement et de force vitale encore triomphante, et lorsque son œuvre pourtant était déjà réalisée, à l'âge où un penseur, un artiste ou un écrivain, peut savourer pleinement l'ivresse de la victoire Schopenhauer ne connut que l'amertune de la défaite, l'épreuve la plus douloureuse parmi toutes celles qui se dressent devant nous aux chemins d'apprentissage de la vie : se sentir dédaigné, bafoué et vaincu, tandis que la certitude d'un génie authentique, la conscience très nette d'une supériorité écrasante, et qu'accentue encore la médiocrité de ceux qui triomphent, de nos ennemis, de nos rivaux, tandis que le sentiment de notre force méconnue nous brûle le cœur de sa flamme invincible. Cette amertume, intolérable pour certaines âmes trop ombrageuses ou trop fières, déjà fertile en souffrances atroces pour l'âme le plus sincèrement stoïcienne (car le mépris et le dédain sont les pires des affronts, et rien n'en efface le souvenir), le profond métaphysicien du *Monde comme volonté et comme représentation* l'épuisa jusqu'à la dernière goutte. Ses

chefs-d'œuvre demeuraient invendus, incompris, inconnus; les sphères savantes, littéraires ou philosophiques, ignoraient jusqu'au nom de celui qui se croyait un réformateur appelé à guider l'humanité vers de nouveaux destins; le public lettré, ou soi-disant tel, persistait soigneusement à ne pas acheter ses livres. La redoutable conspiration du silence l'écrasait de tout son poids, trouvant facilement pour auxiliaires la paresse d'esprit des heureux et l'ignorance fondamentale de la foule, sans parler même de la sourde animosité du sort si longtemps ennemi. Et il est à peine besoin de signaler ici une fois de plus l'étrange contradiction qui existe entre le but grandiose que voulait atteindre le penseur génial des *Parerga* et *Paralipomena*, et ce mépris de la foule, entre cet insuccès mesquin et la signification de l'œuvre de Schopenhauer prise dans son ensemble, l'immensité des horizons qu'elle dévoile à nos yeux, l'atmosphère de beauté tragique et de révolte sublime qui y règne.

Non certes, mille fois non, un homme de génie tel qu'Arthur Schopenhauer n'aurait pas dû souffrir de ce dédain de la foule, de cet acharnement avec lequel la renommée qui frappe si souvent à la porte des faiseurs et des sots, s'obtinait à ne pas franchir le seuil de sa demeure à lui, qui, plus que tout autre, parmi

les hautes individualités de son temps, méritait d'être loué, glorifié, admiré et aimé ! Un penseur de cette envergure, un métaphysicien de pure tradition kantienne, — car on sait que Schopenhauer, si orgueilleux, si âpre pourtant, ne songea jamais à nier la dette intellectuelle qu'il avait contractée malgré tout son génie, aussi bien que nous tous très obscurs et très humbles, envers le grand homme de la Raison Pure, créateur et initiateur de toute la philosophie moderne, — un philosophe ayant pénétré aussi profondément dans les régions mystérieuses et sereines de l'Absolu et l'Éternité aurait dû dédaigner à son tour le sot mépris de ses contemporains, les vaines satisfactions d'amour propre et d'orgueil et cette volupté d'ordre si évidemment inférieur que procurent les suffrages du public ou le mirage de la notoriété. Il aurait dû se résigner à l'isolement, à la solitude, au silence obstiné autour de sa personnalité et de son œuvre.

Il n'en eut pas la force, et souffrit cruellement...

Mais enfin, après cette période si longue d'obscurité, d'attente fiévreuse d'une gloire chimérique et dont le Destin devait pourtant s'acquitter envers lui, comme d'une dette sacrée, voici qu'elle apparaît lentement à l'horizon de cette existence si triste et si vide d'un homme

de génie isolé, aigri et méconnu; voici qu'elle illumine le déclin de cette destinée qu'on pourrait qualifier quand même d'heureuse, en la comparant à l'existence de l'immense majorité des créatures humaines, s'il n'y avait toujours quelque fatuité et une dose énorme d'outrecuidante niaiserie dans la prétention d'apprécier les motifs de tristesses et de joie de nos semblables.

Et, de toute évidence, il y avait dans la nature morale de Schopenhauer, dans sa personnalité psychique et son tempérament individuel, une source inépuisable d'amertume et de mélancolie. Toutefois, sa haine et sa frayeur de la vie semblent se dissiper sous l'influence bienfaisante et très douce de cette chimère de la gloire dont les premiers rayons enivrent et apaisent les âmes les plus rebelles et qui, pour lui, apparaissaient si tard, à l'heure où, de toutes parts, les brumes du soir s'élèvent, où le souffle glacial de la tombe flétrit déjà les moissons et les fleurs de l'automne, mais semble aussi leur donner plus de prix et de valeur.

Nous n'avons pas l'intention de retracer la biographie bien connue d'Arthur Schopenhauer, dans cette esquisse dont le but est d'indiquer dans son œuvre certains aspects synthétiques et généralement inaperçus, mais qui s'imposent à l'attention de tous ses admirateurs et à tous les

amis de la philosophie, lorsqu'on approfondit la doctrine, le système métaphysique et l'enseignement moral de cet homme extraordinaire. Je n'insisterai donc pas sur les phases successives que traversa cette progression assez rapide de la célébrité du Maître, événement capital de sa destinée individuelle, à partir de l'instant mystérieux et solennel où daigna lui sourire cette puissance redoutable et incompréhensible dont la réalité est pourtant plus certaine que n'importe quelle autre, puisque chacun de nous en éprouve les effets et que l'humanité, parmi les mirages, les luttes et les visions décevantes ou sublimes de l'histoire, l'a vénérée sous les noms divers de la Fatalité, du Destin, du Hasard, de la Chance néfaste ou propice, bienfaisante ou hostile, à partir du jour où le Sort, si longtemps ennemi, accorda à Schopenhauer les revanches que le grand homme, méconnu aux jours de sa jeunesse, revendiquait encore avec tant d'âpreté et de colère, sans espérer peut-être lui-même la réalisation de son rêve. Celui-ci triompha pourtant, comme on le sait, du vivant même de Schopenhauer. Après le discrédit, d'ailleurs exagéré, comme tout mouvement de réaction, qui frappa l'école philosophique florissante longtemps, si grande et si noble d'ailleurs, de l'idéalisme germanique du dix-neuvième siècle,

celui qui semble s'identifier avec le génie de Fichte, de Schelling et surtout de Hegel, profondément oublié et injustement dédaigné à son tour, et qui fut, en un passé encore tout récent, le Maître suprême de la pensée européenne, qui demeure encore l'égal de son grand ennemi, voici que l'on découvre l'œuvre ignorée, dédaignée, moisissant sur les rayons poudreux des bibliothèques, l'œuvre gigantesque et sublime de Schopenhauer.

La grande lumière d'une doctrine nouvelle, la force invincible d'une vérité découverte et d'une de ces vérités primordiales et indestructibles contre lesquelles le temps ni l'ingratitude humaines ne peuvent prévaloir, l'éblouissante beauté d'une Idée géniale, éclose dans une grande intelligence et développée avec un talent d'écrivain égal à la force de spéculation qui l'inspire, oui, la lumière, la beauté, la joie splendide de la victoire, l'allégresse d'une conquête de plus obtenue par le génie humain, le trouble, l'émotion, l'irrésistible attrait d'une immense gloire naissante, tout cela jaillit tout à coup des vieux bouquins d'un philosophe inconnu, à peine cité par les historiens de la métaphysique moderne, dédaigné par les professionnels, totalement ignoré du public, et dont les œuvres immortelles, répandues aujourd'hui dans le monde entier, ne trouvaient

ni acquéreurs, ni lecteurs, pas même de détracteurs. Mais, encore une fois, voici la revanche si longtemps attendue. complète, éblouissante, et digne de l'homme supérieur qui en bénéficia. On découvre son système philosophique, on se passionne pour ses livres, où une maîtrise littéraire extraordinaire fait valoir avec tant d'habileté et de puissance l'originalité de la pensée spéculative et la richesse des idées métaphysiques. On commente, on analyse, les ouvrages, les idées, la doctrine, la conception du monde, la vaste synthèse cosmique et les paradoxes de Schopenhauer ! Un enthousiasme indescriptible, et que les attaques furieuses des envieux et des sots ravivent et rendent plus intense, un enthousiasme pareil à celui que provoqua jadis le grand, nuageux et redoutable Hegel, l'ennemi personnel, la bête noire de Schopenhauer, et dont l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* parle toujours avec une grossièreté et une âpreté si affligeantes, vraiment regrettables ; car on ne saurait le redire trop nettement Hegel fut, lui aussi. un immense génie ; un enthousiasme général de la jeunesse lettrée, de tous ceux qui pensent, qui souffrent, qui méditent les grands problèmes et aspirent à les résoudre ; un véritable délire d'admiration, de sympathie et de curiosité, se manifeste partout et dédom-

mage Schopenhauer des affronts, des dédains d'autrefois.

Rien de plus émouvant dans sa puérilité, de plus humain, de plus touchant que le récit des dernières années du grand philosophe allemand, et cet épanouissement inattendu de sa renommée et de son influence qui en marque les péripéties. On en trouvera les détails dans les nombreuses biographies germaniques du Maître. Chez nous, il faut bien le dire, la haute personnalité de Schopenhauer a été fort peu étudiée à ce point de vue subjectif, si important pourtant pour la compréhension totale des idées d'un réformateur, d'un contemplatif aussi évidemment inspiré, et vibrant aux moindres impressions de la vie. Toutefois, je le répète, dans ses grandes lignes et son aspect général, cette période de tardive et définitive victoire, nous est connue. Car, presque du jour au lendemain, Schopenhauer est devenu célèbre : des disciples fidèles, des admirateurs enthousiastes viennent à Francfort présenter leurs respectueux hommages à l'homme de génie qui semble avoir trouvé le mot de toutes les énigmes, celle des origines cosmiques aussi bien que celle de l'Amour, de l'Art ou de la Beauté terrestre. Avec la candeur spontanée et sincère du génie, lequel implique toujours chez celui qui en possède le privilège redoutable, une

certaine dose de naïveté charmante, Schopenhauer est heureux de ces manifestations puériles de l'admiration chaque jour grandissante des générations nouvelles, il savoure ces impressions imprévues avec délice, il jouit pleinement de sa popularité, il apprécie toutes les sensations d'orgueil, de triomphe, de vanité satisfaite que le succès peut donner, sensations inférieures, mais intenses et ennoblies encore par la conscience d'une grande œuvre accomplie, par la certitude d'avoir dompté le sort. Enfin, après quelques années de précieuse revanche où celui qui fut vraiment le Shakespeare du pessimisme connut l'illusion et peut-être la réalité du bonheur et de la gloire possibles ici-bas, l'âme réconciliée avec le destin, confiant en l'avenir de l'œuvre immortelle qu'il léguait à l'humanité et dont le souffle de l'infortune et de la malchance ne lui avaient fait jamais douter, Schopenhauer s'endort du suprême sommeil.

Cette intelligence sublime, qui avait pénétré si profondément par delà les vaines apparences du monde matériel jusqu'au fond primordial de l'Être, jusqu'aux régions ténébreuses de l'Éternel et de l'Absolu, de la Volonté mystérieuse dont tout procède et où tout rentre et s'efface, cette flamme qui brillait dans le regard lucide, acerbe et désenchanté du grand pessi-

miste et qui, même à travers la mort, éclaire encore la route de l'humanité, cette flamme s'éteignit à jamais dans la nuit sans réveil.

Et l'influence de Schopenhauer n'atteignit vraiment son apogée qu'après la mort du philosophe. Toute la fin du dix-neuvième siècle est dominée par son sombre et despotique génie. Le reflet de son œuvre, l'écho de sa voix éteinte pour l'éternité palpitèrent, plus vivaces que jamais, sur ce glorieux tombeau dont les générations n'avaient pas eu le temps de désapprendre le chemin. On retrouve la trace de ses théories, toujours originales et vibrantes, de sa conception du monde, du devoir, de l'idéal et de la vérité, on retrouve son influence, pour tout dire en un mot, dans les régions d'activité intellectuelles et sociales en apparence les plus étrangères aux grandes spéculations métaphysiques.

Ce ne sont plus seulement ces professeurs de philosophie auxquels il avait voué une haine féroce et tant soit peu injuste, avouons-le, car s'il y a des pédants parmi eux, comme dans toute autre catégorie sociale, aucune, parmi les classes de la société contemporaine, ne peut rivaliser avec celle-ci comme intensité de culture intellectuelle; ce ne sont plus seulement les professionnels de la Science Suprême qui s'occupent de Schopenhauer, mais aussi

les amateurs, les dilettantes, les critiques littéraires, les moralistes de salon, les journalistes, les chroniqueurs, les vaudevillistes, etc. Inutile de constater que ces juges improvisés, lesquels s'arrogent le droit d'apprécier sans appel une œuvre qu'ils sont trop souvent incapables de comprendre, attribuent au morose et sublime métaphysicien du pessimisme d'inconcevables niaiseries dont il ne saurait être rendu responsable à aucun degré; inutile de dire que sa pensée est de plus en plus travestie et dénaturée, mais n'est-ce point dans cette transformation et cette altération même que consiste l'influence et la pérennité d'une doctrine, ce qu'on appelle vulgairement la gloire, et ce que Schopenhauer convoita toute sa vie avec tant de tristesse et d'ardeur? On le cite à tous propos, à tort et à travers; plusieurs générations de jeunes gens l'admirent et le choisissent pour guide intellectuel et pour Maître suprême; des centaines de volumes paraissent dans tous les pays du monde, même les plus extravagants (car où donc la grande théorie de la Volonté n'a-t-elle pas pénétré?) consacrés à la réfutation ou à l'apologie d'Arthur Schopenhauer. Le plus grand artiste, le plus extraordinaire génie créateur des temps modernes, celui qui devait indiquer à l'Art des siècles à venir, comme Idéal et modèle typique, une synthèse vivante et pitto-

resque de tous les arts : musique, poésie, peinture et plastique réunis en une seule et grandiose vision de Beauté parfaite et complète, Richard Wagner lui-même se proclame son élève, s'inspire visiblement de sa doctrine et prête aux accents immortels de Tristan agonisant d'amour, de désespoir et de regret, la noble et farouche fierté du pessimisme.

Mais, une autre époque commence et voici qu'une réaction inévitable se produit et efface lentement la bruyante et éphémère popularité de celui qui comprit mieux que personne l'épouvante et l'angoisse tragique de l'épreuve de vivre — car vivre est déjà une épreuve imméritée et terrible — de celui qui, un instant, on a pu le croire, du moins, avait fait jaillir du fond de l'âme collective de l'humanité pensante, une étincelle de pitié sincère, la conscience de notre misère infinie, peut-être même l'espoir d'un renouveau possible. Le grand silence de l'éternité indifférente entoure déjà de ses brumes opaques sa mémoire et son œuvre. Certes, l'une et l'autre ne font que grandir dans l'estime et l'admiration des philosophes et même des lettrés, mais son action sur la foule appartient déjà au passé, et je renouvelle ici la restriction nécessaire formulée dès le début de cette étude : quand nous parlons de la foule, il faut toujours sous-entendre une sorte d'élite. La foule au sens

exact de ce terme, le peuple, l'immense majorité de nos semblables, hélas ! ne lit rien, ne sait rien et croupit toujours dans les ténèbres de la barbarie la plus complète. Un homme du peuple chez nous comme chez les Lapons ou les Cafres, ne sait même pas que Platon, Descartes ou Kant ont existé. Et combien l'action morale et intellectuelle de Schopenhauer sur la société de l'époque, action qui fut profonde pourtant, semble aujourd'hui inefficace, dérisoire et restreinte !

Nul penseur moderne n'en exerça toutefois dans la mesure et les limites du possible, de plus légitime et de plus salutaire. Et voici les résultats acquis, la moisson et le salaire du génie : le monde moderne n'a retenu aucun des enseignements du noble penseur et du sublime philosophe. Pour l'humanité cruelle et stupide, victime et complice éternelle de l'impitoyable volonté de vivre, l'exemple, la parole et la doctrine de Schopenhauer, malgré leur retentissement exceptionnel demeurent nuls, inexistants et non avenus. La morale du Maître n'a pénétré ni dans les esprits, ni dans les mœurs du temps, elle n'a provoqué qu'une dédaigneuse pitié chez les hommes d'action qui en connaissent vaguement les lignes principales, l'inspiration et la méthode dialectique ; elle semble à tous un paradoxe extravagant et

la réalité lui donne à chaque instant de cruels démentis.

Comme autrefois, comme dans la réalité d'hier ou du temps éternel, de ce temps qui n'est d'ailleurs qu'une illusion fondamentale et innée, une des formes à priori de la sensibilité dépourvue en soi de réalité supérieure, vérité familière à tout esprit quelque peu cultivé, depuis la révolution opérée par Kant; comme autrefois, l'aveugle, criminelle et stupide Volonté de vivre poursuit sans trêve l'œuvre douloureuse qu'une Fatalité incompréhensible lui assigne. Elle déploie ses prodiges d'astuces, de perversité et de haine avec la même âpreté, la même obstination et la même démence. Non pas seulement parmi les visions d'épouvante, de meurtre, de destruction qui semblent les conditions essentielles de la vie animale sur cette terre d'esclavage et d'ignominie, mais dans les relations humaines, politiques, individuelles et sociales du monde civilisé, ou soi-disant tel, jamais la lutte pour la vie ne s'est affirmée avec plus de violence, de frénésie et de bestialité. Partout la loi du plus fort opprimant l'idée de justice et de droit; la concurrence impitoyable; la négation de l'Idéal; le culte exclusif du succès et de la victoire obtenue à tout prix; l'argent maître et souverain du monde, et toutes les infamies, tous les crimes,

toutes les bassesses accomplies et acceptées d'avance pour conquérir un peu de cet argent dont la mort enlèvera si vite à ceux qui le détiennent la puissance illusoire. Partout les êtres vivants, en qui palpite cette volonté dont l'impénétrable loi préside au rythme harmonieux des constellations poursuivant leur route mystérieuse sur les chemins de l'Infini, cette volonté qui dans les régions infimes et ténébreuses de la vie terrestre souffre et aspire au bonheur avec une ardeur égale chez un homme de génie ou chez la plus répugnante des brutes rampant sur l'écorce boueuse de notre abominable petite planète, partout les créatures humaines, elles aussi, malgré la Rédemption du Sauveur qui est mort sur la croix, pour anéantir la souffrance et la haine, malgré les avertissement des justes, des sages et des prophètes, de ceux qui, ayant dissipé le mirage des apparences, découvrent la source profonde de douleur et de mal, et nous indiquent la délivrance : partout les créatures humaines se dévorent, se combattent, se déchirent, se cramponnent à une existence atroce, se révoltent avec une fureur sauvage contre l'idée même d'une abdication possible de l'égoïsme. Jamais l'affirmation de l'Être, le Vouloir vivre — pour employer la terminologie de Schopenhauer lui-même — ne déploya ses ressources d'iniquité, avec plus de cynisme.

C'est en vain que le sublime moraliste du pessimisme libérateur enseigna au monde occidental la sagesse du renoncement éclose depuis longtemps parmi la barbarie asiatique, laquelle n'en tire d'ailleurs que fort peu de profits ou de progrès véritables. C'est en vain qu'il nous prouve, en d'immortels chefs-d'œuvre, le néant de toutes les ambitions, de tous les appétits, de tous les mirages d'ici-bas. C'est en vain qu'il avait cru convaincre la triste humanité de ce fait, si simple pour lui, d'une certitude lumineuse, d'une fausseté si agressive au jugement de la foule : la volonté de vivre s'identifie avec le désir ; or le désir n'est lui-même, éternellement et nécessairement, qu'effort douloureux, aspiration stérile, déception et souffrance. Toujours il doit lutter avec l'âpre convoitise des autres volontés, étincelles jaillissantes du même foyer mystique, toujours il propage autour de soi la souffrance et le mal ; toujours la volonté souffrira, puisqu'elle est le désir. Ah ! si vous voulez vivre d'une existence meilleure et où apparaîtra peut-être la lumière ignorée d'un bonheur qui paraît impossible, renoncez à la vie ou du moins à celle que l'Ordre cosmique et le Destin Fatal nous imposent et qui n'est qu'égoïsme, douleur, crime et folie. Ne luttez plus, ne haïssez plus, ne désirez plus les biens mensongers qui s'évanouissent aussitôt

que nos mains débiles parviennent à les saisir. Revenez à la Source Première, dissipez l'éternelle illusion, brisez les fers de l'esclavage. C'est dans l'immolation de nos désirs et de nos espoirs que vous trouverez la promesse et le gage certain d'une vie nouvelle, seule digne d'être vécue, et dont le bonheur et la liberté illusoire de ce monde ne sont que la parodie infâme, ou le symbole décevant ; car en abdiquant sa propre essence, la Volonté peut briser le Destin et délivrer le monde.

L'humanité écouta un instant ou, du moins, fit semblant d'entendre les paroles du sage désabusé, puis dédaigneusement, elle continua sa route parmi les mêmes erreurs, les mêmes iniquités et les mêmes épreuves. L'amour, l'ambition, l'avarice, la sottise, la vanité et la violence, le Désir et le Regret d'une Félicité impossible, brûlent, dévastent et oppriment toujours les pauvres âmes humaines altérées de bonheur et de joie. Aucune des chimères, aucun des mirages qui enchantent ou emplissent de terreur les faibles regards, demain évanouis dans la nuit éternelle, aucune des grandes illusions n'a abdiqué sa toute-puissance mensongère, ou son attrait fatal... Non, non, l'humanité n'a renoncé à rien et les conseils du pessimisme demeurent aussi inutiles qu'héroïques et inefficaces.

Le philosophe à la mode, à l'aube de ce vingtième siècle qui commence parmi tant d'inquiétudes et d'iniquités politiques ou sociales, dans une atmosphère déprimante de malaise et de mensonge, le penseur qui remplace Schopenhauer dans la faveur du public comme influence et réputation de hardiesse, l'écrivain qui symbolise les aspirations d'avant-garde et les audaces spéculatives de la jeunesse lettrée, ce n'est plus le révolté sublime, aigri et charitable qui enseigna naguère, au nom de l'invincible souffrance, l'universelle pitié, ce n'est plus Schopenhauer, mais le dur, acerbe et cruel Frédéric Nietzsche, l'ennemi du Christianisme et de la bonté, l'apologiste de la force brutale, le détracteur de toutes les chimères auxquelles ont cru les réformateurs et les sages d'autrefois. L'impitoyable et éloquent littérateur prussien, dont la morale consiste en une négation absolue de la notion même de moralité, dans une transmutation radicale des valeurs qui donnaient jadis un prix et un sens à la vie humaine, ce malheureux et pathétique Nietzsche qui n'a fait d'ailleurs, en édifiant la doctrine du Surhomme et le culte de la Puissance vitale qui le résume, que continuer, en lui imprimant une direction anti-humanitaire bien déplaisante, la théorie initiale de la Volonté conçue comme principe du monde et essence de l'Être, théorie

qui constitue la base et le point de départ de toute la philosophie de Schopenhauer. Malheur aux vaincus ! malheur aux faibles ! malheur à ceux qui souffrent ! qui désespèrent et qui pleurent ! telle fut résumée en termes vulgaires, la devise du philosophe de Zarathustra, antithèse frappante du sage selon Schopenhauer, mais si bien adaptée aux tendances et aux aspirations les plus profondes du monde moderne que celui-ci retrouva sans peine dans l'agressive doctrine du Retour éternel, l'image vivante de son méprisable idéal. Car, chez Nietzsche, la flamme d'un génie littéraire authentique, l'éloquence, le lyrisme splendide, le pathétique et la beauté des symboles en dissimulent l'horreur ; mais proclamée par la foule immonde, vraiment, quelle doctrine pourrait inspirer davantage une sorte de dégoût mélancolique ?

L'horrible époque de transition où nous vivons le songe de l'existence, époque qui commença, du reste, du vivant même de Schopenhauer, avec ce régime de meurtre et de sang qui règne sur le monde, et ce cauchemar de paix armée qui nous semble la condition normale de toute civilisation, de tout progrès, lorsque, en réalité, même aux pires époques de barbarie et de ténèbres, l'humanité ne connut pas d'esclavage pareil, l'époque où nous vivons ne

pouvait certes pas choisir de guide et de défenseur mieux approprié à sa valeur et à son âme profonde.

*
* *

Pourtant une troisième période commence pour l'histoire du pessimisme. Après avoir été attaqué, commenté, vilipendé, ou honni par tant de sots, après avoir été, pendant près d'un demi-siècle, pour la foule ignorante, le représentant attitré des tendances ultra-avancées et ultra-révolutionnaires de la pensée spéculative, Schopenhauer n'est plus discuté par personne, voici qu'une ère de calme et d'apaisement commence pour cette grande mémoire et cette œuvre immortelle. Oui, enfin! enfin! — et grâces en soient rendues aux destinées équitables et propices — Schopenhauer n'est plus le philosophe à la mode, celui que citent les gens du monde, lorsqu'ils veulent faire preuve d'érudition, celui que raillent les journalistes, lorsqu'ils veulent faire étalage de civisme ou de vertu, celui qu'admirent de confiance les snobs de toute espèce, race inoffensive, certes, mais haïssable quand même, car elle dénature et rapetisse à son niveau les conceptions nuageuses et sublimes du génie.

Et le pathétique visionnaire du *Monde comme*

volonté et comme représentation, le moraliste hautain et austère de l'ascétisme platonicien non seulement n'est plus le révolutionnaire intellectuel en vogue, mais il apparaît déjà, pour ses adversaires et pour ses partisans, comme un des grands classiques du dix-neuvième siècle et de tous les siècles. Oui, Schopenhauer, un classique et qui comme tel semble fort arriéré sans doute à quelques juges sévères, lesquels devraient pourtant réserver pour eux-mêmes leur lucide sévérité, — voilà qui peut paraître une assertion paradoxale ou exagérée. Comment en contester pourtant l'évidente et écrasante vérité ?

Il appartient désormais à cette race de grands génies philosophiques dont on ne discute plus la sagesse redoutable. Car celle-ci semble personnifier le plus noble effort, les aspirations les plus sublimes d'ici-bas et la gloire un peu mystérieuse qui entoure les noms de ces maîtres immortels, plane au-dessus des vicissitudes du temps, des luttes contemporaines, des passions, des amours et des haines de l'heure présente. Oui, désormais Schopenhauer nous apparaît l'égal de Platon et d'Aristote, de Plotin et d'Epictète, de Marc Aurèle, de Sénèque et d'Epicure, de saint Anselme et de saint Augustin, de Descartes et de Spinoza, de Leibniz et de Berkeley, de Hume et de Spencer, de Malebranche et de

Fichte, de Hegel et de Schelling, peut-être même du grand, de l'incomparable Kant, son maître et notre maître à tous. Certes, la force intellectuelle et la signification métaphysique de ces philosophes de génie tellement divers ne peuvent prétendre au même tribut de reconnaissance et de gloire, mais chacun d'eux incarne vraiment quelques tendances de l'esprit humain ou quelque période nettement définie de la pensée spéculative. Chacun d'eux fut vraiment un créateur, en ce sens que chacun entrevit l'Enigme éternelle sous un aspect inaperçu jusqu'à lui. Chacun construisit une nouvelle et féconde hypothèse, embrassant la Totalité de l'Être et l'Ensemble des choses. Chacun nous légua une doctrine de vie, basée non pas sur de vagues et arbitraires sentences impératives, mais sur quelque grand principe d'Unité universelle. Chacun reconstruisit l'univers sur un plan nouveau, chacun prononça pendant le songe éphémère de sa vie terrestre une de ces paroles impérissables contre lesquelles rien ne peut prévaloir : ni l'oubli, ni les changements du monde, ni le labeur des siècles, ni même l'ingratitude et le mépris de nos semblables.

On prétend en vain conquérir et attribuer à la philosophie un rigorisme d'argumentation et un caractère de certitude scientifique que le savoir suprême (ayons le courage de le dire),

ne saurait atteindre, précisément parce que, l'objet même de la métaphysique étant la définition de l'Absolu et la compréhension de l'Univers, manifestation visible de cet absolu, l'immensité même de la tâche entreprise exclue la possibilité d'une solution définitive et précise, telle qu'on en peut exiger des sciences particulières, dont le but n'est jamais que l'analyse d'une partie fragmentaire des phénomènes de l'Être. Les grands systèmes spéculatifs conserveront toujours ce caractère hypothétique qui leur prête une beauté, une signification morale, une éloquence, une perfectibilité auxquelles ne sauraient prétendre les autres sciences, toujours limitées de par leur définition même et le but de leurs investigations expérimentales. Toutes les vastes synthèses développées par les Maîtres de la philosophie éternelle, ne sont, à vrai dire, que des hypothèses géniales, entr'ouvrant, à nos regards éblouis, les perspectives infinies de l'Éternité et de l'immensité, en même temps qu'elles pénètrent jusqu'à l'essence intime de la Vie, jusqu'à ce fond ultime et caché qui est le terme radical de l'analyse possible, la source profonde où tout ce qui existe puise sa raison de vivre. Encore une fois, là est la noblesse, la grandeur, l'inappréciable beauté, la force d'action sur les âmes d'élite, la grâce austère et la pérennité de la philosophie. Or, comment le

nier? Parmi ces grandes explications de la Réalité totale, parmi ces immortels systèmes qui sont le patrimoine commun de notre race esclave, le trésor de sagesse supérieure où viennent s'enrichir tour à tour les générations successives, la doctrine de Schopenhauer, cette gigantesque et si claire et si limpide philosophie de la Volonté, principe du Monde, essence mystérieuse de l'existence universelle, est une des explications les plus fécondes, et les plus inspirées du Mystère des origines et des destinées.

Car, on ne saurait trop insister sur ce point d'importance capitale, une explication du secret du monde, une vue d'ensemble sur l'Univers et une doctrine de vie, nous servant de consolation et d'appui parmi les douleurs et les traverses d'ici-bas, voilà ce que doit apporter tout philosophe digne de ce nom, et c'est là le mérite que peut revendiquer, plus que tout autre, la philosophie de Schopenhauer. Elle présente de plus cette particularité très rare : l'homogénéité parfaite de la morale pratique, et de la puissante théorie spéculative qui en est l'armature et la base fondamentale. L'éthique de Schopenhauer est le résultat rationnel, la conclusion logique et irréfutable des prémisses établies dans la partie métaphysique de son système, unité d'inspiration et de dialectique qui pénètre vraiment

tout lecteur impartial d'une sorte de respect craintif. Non, très certainement, personne n'a pénétré davantage le secret du monde, nulle flamme d'inspiration géniale ne dissipa d'un souffle aussi puissant les brumes opaques qui nous cachent sous le mirage décevant des vaines apparences, la vérité éternelle. Et cette œuvre gigantesque fut accomplie par l'homme extraordinaire qui pouvait dire avec fierté : le fait même de la possibilité d'une loi morale, en ce monde de mensonges et d'égoïsme, dépend de cette assertion téméraire : il y a une métaphysique. Celui qui en nie la réalité détruit sans s'en apercevoir la preuve et l'existence même d'une morale quelconque. Mais Schopenhauer savait bien que, malgré toutes les négations et toutes les révoltes de l'orgueil humain, la loi sacrée qui palpite au fond des âmes, et dont le souvenir bienfaisant, autant que l'aspect sublime du ciel étoilé, émouvait jusqu'aux larmes l'illustre réformateur de la pensée moderne, cette loi impérissable avait trouvé dans sa propre doctrine un fondement nouveau et indestructible.

Pour ces raisons multiples, l'enseignement et la doctrine d'Arthur Schopenhauer grandissent chaque jour davantage, à mesure que la foule se désintéresse de l'image mensongère, qu'elle s'en forma autrefois, son œuvre apparaît

empreinte d'un tel caractère de beauté, de sérénité tragique, d'apaisement, de profondeur et de génie, que, dès à présent, les disciples fidèles de ce grand homme ont le droit de l'admirer sous l'aspect de l'éternité, *sub specie æternitatis*. Et il convient, pour les mêmes raisons, de se réjouir profondément du discrédit passager qui frappe cette œuvre immortelle, de la période de réaction qu'elle subit en ce moment, comme toute manifestation du génie humain. L'influence, indirecte, pourtant, et passagère qu'elle a pu avoir sur les arts, les idées, les mœurs et le bavardage d'une époque touche à sa fin. Ecoutez la plainte sublime de Tristan agonisant de désespoir, pleurant son abandon et son amour trompé, dans la détresse infinie de ceux que l'éternelle illusion de l'Amour a marqués au front du signe redoutable ; ceux pour qui le monde est désert quand une créature adorée les trahit sans remords et qui meurent de douleur sous le regard indifférent des astres lointains, lorsque la douce étoile qui brille pour eux dans un regard humain s'est éloignée, emportant avec elle la force de vivre, les rêves d'or et le divin mensonge. Car il y a là un sortilège, un philtre plus puissant que celui de Brengane elle-même, et la toute-Puissance du Vouloir-vivre qui a créé les mondes innombrables accable aussi de son faix écrasant, une

pauvre âme sans défense, si faible et si lasse, à l'heure inéluctable où l'amour apparaît... Voici le grand chef-d'œuvre de Richard Wagner, ce drame lyrique de *Tristan et Isolde*, directement, immédiatement inspiré par la doctrine de Schopenhauer, et dont le poème aussi bien que la musique, d'une surhumaine beauté, traverseront les siècles comme le vivant témoignage de la force créatrice qui palpitait dans cette philosophie du désespoir, chef-d'œuvre métaphysique dont la lumière et la flamme faisaient éclore autour de lui les fleurs aux changeantes couleurs, au parfum pénétrant, aux teintes éclatantes et impérissables des chefs-d'œuvre de l'Art... Les adieux de Tristan à la bien-aimée disparue, à l'ingrate qui le dédaigne et l'oublie évoquent en nous-mêmes le frisson des grandes émotions tragiques, car c'est l'âme de Schopenhauer invisible et présente, qui se mêle à la voix du mourant, et qui adresse au monde, et à la gloire si longtemps attendue, un éternel adieu.

Laissons-nous bercer une dernière fois par le pur sanglot et les chants inspirés qui s'élèvent sur la mer immense, qui planent sur les vagues en courroux, mêlant ainsi au souffle de la tempête et aux voix confuses du monde matériel, les nobles accents de la douleur humaine, la tristesse des adieux,

l'amertume des séparations inexorables, la pérennité de l'amour fidèle, l'atroce souffrance des âmes dédaignées... En ces sanglots immortels, dans cette plainte inapaisée et qui s'apaise pourtant au dénoûment du noble chef-d'œuvre de Richard Wagner, où l'adorée revient pour recevoir dans un dernier baiser, l'ultime adieu de celui qui ne survécut pas à l'absence ; en ces harmonies sublimes s'exhale, atteint son apogée, puis semble s'évanouir, l'influence de la philosophie de Schopenhauer sur les arts, les idées, l'activité esthétique, intellectuelle et sentimentale du monde des vivants. Les grands principes de la métaphysique de la Volonté, son affirmation dans les types divers de vie cosmique ou d'organisation terrestre, le pathétique qui s'en dégage ; les abîmes de souffrance, de détresse et de désespoir qu'elle dévoile soudain, puis le salut et la délivrance qu'elle découvre dans ses propres profondeurs, dans ce miracle éternel du renoncement et du sacrifice, où la morale chrétienne nous avait désigné déjà l'idéal même de la sagesse et du bonheur possible, tout ce qu'il y a de sublime et de nouveau (car les seules nouveautés authentiques sont celles qu'on retrouve) dans la doctrine de Schopenhauer se symbolise en une vision inoubliable de beauté concrète et douloureuse, évoquée par un chef d'œuvre dramatique et lyrique

dont rien ne surpassera l'émotion. Puis une sorte de silence enveloppe lentement l'œuvre prestigieuse du grand philosophe allemand. La foule s'éloigne de son tombeau, les profanes laissent en repos sa cendre apaisée, les artistes, les poètes et les dilettantes cherchent ailleurs leurs motifs d'inspiration et d'enthousiasmes.

D'autres moralistes, d'autres penseurs bénéficient de cet engouement irraisonné qui s'efface si vite ; d'autres voix moins austères, mais plus dures, certes, et plus agressives, prononcent des paroles qui semblent l'antithèse voulue de la noble doctrine, et elles sont accueillies avec des transports d'enthousiasme, elles trouvent leur application immédiate, non pas seulement dans les fictions de l'Art immortel mais aussi dans la politique mondiale, la lutte des classes et des individus, la mêlée décevante des passions et des intérêts de l'heure présente. Ce n'est plus l'anéantissement de l'éternelle Volonté de vivre qu'on nous enseigne mais son culte exclusif et farouche. Ce n'est plus l'universelle pitié qu'on nous apprend à chérir et à propager, mais le mépris et la haine du pauvre, du proscrit, du vaincu, du paria éternel. Ce n'est plus le grand repos, l'apaisement suprême, le sommeil sans rêves au sein du Nirvana, une fois l'illusion du Temps terrassée comme les autres, dont on

nous promet la revanche certaine, mais le Retour sans fin des mêmes souffrances, des mêmes épreuves, de la Tragédie du Destin renouvelée à travers le mirage des siècles pour le seul profit de quelques élus, dont le sort misérable des esclaves sans nombre est la lugubre et fatale rançon. Frédéric Nietzsche est l'idole du jour. Une fois de plus nous constatons sa victoire. Le surhomme déchaîne dans le monde illusoire de la réalité son égoïsme féroce, ses luttes fratricides, ses combats et son orgueil insensé. Zarathustra inspire les penseurs et les artistes, les politiciens, les hommes d'État et même les rêveurs du temps présent, le Rêve et la Réalité, l'Art et la Vie lui appartiennent ! Malheur aux humbles ! honte et mépris à ceux qui succombent surtout à ceux qui leur tendent la main, au nom de la Fraternité et de la Pitié, ces deux reines exilées ! Telle est l'impitoyable loi du Maître nouveau que le monde a choisi. Et je parle encore ici de l'élite de la société moderne, car les brutes humaines, depuis toujours et instinctivement, connaissaient cette doctrine, et n'en veulent pas d'autre. Comment un philosophe platonicien de tradition kantienne, un moraliste magnanime dans sa révolte même, une âme si tendre et si pitoyable, quoique si clairvoyante et profondément persuadée de la souffrance initiale du monde,

comment un Maître qui appartient déjà au passé, tel que Schopenhauer, ne serait-il point démodé aujourd'hui ?

Oui, démodé, suranné et, pour employer une expression vulgaire qui dit bien ce qu'elle veut dire, effroyablement vieux jeu, tel nous apparaît aujourd'hui, à l'aurore peu éblouissante du vingtième siècle, le profond logicien de « La quadruple racine de la raison suffisante », l'âpre moraliste et le psychologue des Aphorismes sur la Vie, le métaphysicien génial du *Monde comme volonté et comme représentation*. Et, encore une fois, avec quelle satisfaction sincère nous constatons cette vérité que personne, ce semble, n'a osé formuler nettement ! Enfin, l'œuvre immortelle de l'homme de génie qui continua la tâche gigantesque de Kant, développant les thèses initiales du criticisme avec une force d'intuition philosophique sans pareille, nous indiquant les voies nouvelles qui, seules, pourront conduire la philosophie moderne vers les hautes destinées qui lui sont dues et promises, l'œuvre de Schopenhauer échappe au jugement de la foule ignorante et à la tyrannie de l'actualité. Non pas que son influence soit à jamais abolie : celle-ci a pénétré trop profondément dans l'âme collective de notre race pour qu'une brusque évolution du goût et de la mode éphémère en détruise les effets, mais cette immense

et bienfaisante puissance d'orientation morale devient anonyme et impersonnelle, elle se confond avec ces mystérieux principes de perfectionnement et de progrès où l'humanité trouve instinctivement la force de continuer la lutte, sans connaître le nom et la personnalité de ceux qui, les premiers, posèrent et établirent les principes de vie en question.

Ayons donc, non pas le courage, mais la joie de le proclamer bien haut : la popularité d'Arthur Schopenhauer est finie, ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps, c'est le cas de le dire. La gloire du célèbre philosophe rayonne maintenant dans ces régions lointaines, apaisées et sublimes où les cris, les insultes et l'encens du vulgaire ne pénètrent plus, dans l'atmosphère glaciale et pure où s'épanouissent et s'affirment encore malgré les démentis agressifs et superficiels de l'évolutionnisme hasardeux, à la mode aujourd'hui, les Idées de Platon et le Noumène de Kant.

Ceux qui reliront ses livres animés d'un souffle puissant d'angoisse tragique et de révolte sincère, ceux qui reviendront à lui parmi les épreuves et les douleurs innombrables du monde, dont il comprit mieux que personne le néant et les ressources infinies de cruauté oppressive, ceux-là, désormais, seront des philosophes professionnels au sens véritable de ce mot,

n'impliquant aucune notion pédante de grade universitaire, de diplômes obtenus ni d'ouvrages publiés, mais la recherche ardente des vérités premières et le pressentiment de l'Absolu, la noble et généreuse inquiétude du Mystère Eternel.

Enfin! enfin! les personnes quelque peu compétentes, sinon autorisées en matière de philosophie et de pensée spéculative, ceux que passionnent vraiment les grands problèmes de l'ontologie, les vrais et fidèles disciples du Maître seront seuls à s'occuper désormais de son œuvre, affranchie à jamais des altérations de cette longue période de lutte qu'elle dut subir avant de s'imposer à la postérité. Mais il convient d'abolir certains malentendus qui subsistent encore dans les milieux les plus au courant du mouvement philosophique, sur cette grande doctrine, dont les tendances profondes ne se dévoilent que lentement, très lentement... L'étude présente n'a point d'autre but que celui d'élucider un des aspects de la philosophie du pessimisme, dont Schopenhauer fut sans aucun doute le représentant le plus caractéristique et le mieux doué, une de ces perspectives illimitées qu'elle ouvre sur le domaine de l'Absolu et de l'Éternité.

CHAPITRE III

NÉGATION ET AFFIRMATION DE LA VIE

La philosophie de Schopenhauer, si l'on veut résumer en une brève formule l'enseignement ultime qui s'en dégage, aboutit à une négation absolue et radicale de la vie. Ceci est indiscutable et certain, et prétendre le contraire ne serait qu'une tentative de paradoxe facile, manifestation de médiocrité intellectuelle très en faveur aujourd'hui, mais qui a toujours eu le don de nous agacer tout particulièrement.

Toutefois, il convient de s'entendre et il y a dans la notion même du néant un élément tellement haïssable et étranger aux aspirations les plus profondes de l'âme humaine qu'une analyse plus rigoureuse et plus complète de la conclusion fatidique à laquelle le philosophe du pessimisme fut amené y découvrirait peut-être les prémisses d'une réconciliation possible

avec la destinée, le germe d'une fragile espérance.

Pareille découverte ne demeurerait certes point sans profit pour le savoir humain, ni pour la solution du plus palpitant des problèmes moraux, celui-là même qui donne une valeur et un sens à la vie. Si un examen attentif des résultats spéculatifs obtenus par le plus lucide, le plus génial, le plus pathétique et le plus inspiré de tous les misanthropes et de tous les pessimistes, si l'enquête que nous voudrions esquisser brièvement, en la faisant porter non pas sur les principes, que nous supposons connus du lecteur, mais sur les conclusions du système métaphysique de Schopenhauer, si l'étude que nous entreprenons nous permettait de constater chez le détracteur le plus farouche de l'humanité et des conditions d'existence où celle-ci se développe, chez l'homme de génie qui prononça sur les souffrances du monde, la plus dure et la plus sévère des sentences et qui rêvait d'anéantir le principe même de l'être en son dernier refuge, si nous constations même chez Schopenhauer une tendance invincible et inaperçue de lui-même vers un bonheur impossible, vers une notion de la joie qui l'attire et le tente malgré lui ; les conséquences de cette simple constatation peuvent être importantes et le sont en effet.

Lorsqu'on relit les merveilleux chefs-d'œuvre de construction métaphysique et d'âpre éloquence littéraire qui constituent un effort presque unique dans l'histoire de la pensée humaine, combien l'entreprise que nous venons d'indiquer d'une façon sommaire apparaît pourtant difficile, presque irréalisable ! Il semble tout d'abord que la conclusion généralement admise s'impose avec une évidence foudroyante. Non, certes, jamais réquisitoire plus tragique, ni plus enflammé ne fut dressé contre l'injustice, la cruauté, l'illogisme et la brutalité de ce monde épouvantable où nous vivons notre exil terrestre, où tout n'est que désespoir, crime ou folie, où des abîmes de détresse se creusent à chaque pas, sur ces routes d'apprentissage qui ne mènent à aucun port de quiétude, de bonheur ou de salut possible. Car ce qu'il y a, à la fois, de poignant, d'admirable, et de terrible dans ce tableau de l'immense misère humaine, de l'erreur initiale de l'existence, ce qu'il y a de merveilleux et de sublime chez Schopenhauer, c'est que sa description du Monde et des Maux innombrables qui l'accablent, tout en étant poussée au paroxysme du désenchantement lucide, demeure impitoyablement vraie, juste et persuasive, c'est que l'accent inimitable de la Vérité y palpite. De là le grand frisson d'épouvante shakespearienne qu'elle provoque,

de là l'ascendant despotique qu'elle exerce sur les esprits et les âmes, l'espèce de fascination qui attire vers ses profondeurs redoutables les malheureux qui ont souffert, pleuré et compris que la vérité ultime réside précisément dans la souffrance et le désespoir. Cette vérité tragique, nous l'avions tous entrevue, mais nous n'osions pas encore la proclamer tout haut, et voici qu'un homme de génie trouve ce courage et justifie l'anathème qu'il jette sur le monde par toute une doctrine de l'Univers, par une philosophie originale et profonde.

Le monde physique dont la laideur, l'hostilité et l'omnipotence aveugle nous accablent, le monde de la force et de la matière, l'univers extérieur qui nous semble la seule réalité n'est que le monde apparent, le monde comme représentation tel qu'il renaît et meurt avec chaque créature qui le conçoit, en le réalisant. En soi, il n'a aucune stabilité, aucune réalité, aucune pérennité, il nous emporte, nous chétifs et misérables, ainsi que les systèmes cosmiques qui gravitent aux routes de l'infini, dans ce reflux, ce torrent, ce tourbillon de phénomènes périssables, dont le spectacle remplissait déjà d'amertume et de mélancolie l'âme du vieil Héraclite. Point d'objet sans sujet, tel est le grand principe de l'Idéalisme éternel que Schopenhauer retrouva après ses glorieux prédécesseurs, après Pla-

ton, Berkeley, Descartes, Kant, mais qu'il fixa à jamais en une forme impérissable de clarté, de netteté et d'évidence intuitive. Car les Lois qui nous attestent, d'un pouvoir tellement tyrannique, l'existence même de l'Univers visible, ne sont que les conditions sous lesquelles nous participons à l'illusion et au mystère de l'Être. L'apparence qu'offre le monde provient de la constitution de notre intelligence, de la façon innée dont toute créature de notre espèce doit se représenter les choses. Mais comme conséquence immédiate de ce postulat qui est une vérité d'évidence première, le monde matériel, infini, incommensurable, merveilleux et terrible dont nous-mêmes faisons partie, n'est qu'un monde de phénomènes et d'apparences, d'une vérité toute relative. La matière est un mensonge vrai, selon la forte et admirable définition du Maître, et sous la trame multicolore des visions qu'il provoque, décevantes ou exquises, fatidiques toujours, puisque la loi d'airain du déterminisme universel l'enserre de toutes parts, se dissimulent l'ultime réalité, le fond caché de l'Être et de la Vie, la Substance Unique dont le nom seul a changé, la chose en soi, le mystérieux Noumène dont Kant déniait à notre race esclave le pouvoir d'une intuition quelconque, d'une compréhension même approximative, d'une vision

passagère. Cette chose en soi que les philosophes, les penseurs et les sages de tous les temps et de toutes les races ont vraiment et anxieusement cherchée parmi les fantômes de la réalité matérielle, sous les vaines arabesques des apparences sensibles, si vite dissipées, au souffle de temps qui n'est lui-même qu'une illusion suprême, cette vérité première s'appelle Volonté. Elle est l'Éternel, l'immuable, le mystérieux, le véridique Vouloir dont tout procède et auquel tout se ramène, et qui seul subsiste en ce monde où tout passe ; tandis que toutes les splendeurs et toutes les grandeurs accablantes qui rayonnent dans le chemin des étoiles, parmi les splendeurs des soleils, des planètes et des voies lactées ne sont que les images confuses et précises à la fois du Songe infini que poursuit ce Rêveur éternel qu'on nomme l'Esprit humain. Mais il se réveille à l'instant suprême de la délivrance et les visions de son rêve s'évanouissent aussitôt.

La Volonté seule est libre, donc la Volonté seule existe et, abstraction faite de l'aspect qu'il revêt pour les créatures périssables, enchaînées à jamais par les liens du Temps, de l'Espace et de l'Universelle causalité, formes à priori du principe de raison suffisante, en soi le monde n'est que volonté. Schopenhauer a proclamé cette vérité fondamentale, point de

départ et source profonde de toute sa doctrine à plusieurs reprises, avec une éloquence, une ardeur et une force de dialectique platonicienne incomparable. Faut-il joindre à l'appui de cette assertion quelques citations qui réveilleront dans le souvenir des admirateurs du Maître les émotions à nulles autres pareilles de leurs premières lectures ?

« Ce monde avec tous ses phénomènes est l'objectivation de la volonté; la Volonté, elle, n'est pas un phénomène, ni une idée, ni un objet, mais une chose en soi, non soumise au rapport de conséquences à principe qui est la loi de toute idée. »

Ces quelques lignes prises au hasard dans le traité du libre arbitre, résument déjà la construction gigantesque, l'œuvre future qui trouvera son expression définitive dans ce monument de pensée spéculative intitulé *le Monde comme volonté et comme représentation.*

Contre cette définition de l'Essence du monde aucune réserve critique ne saurait prévaloir, elle est légitime, puisqu'elle correspond à une des grandes observations des sciences expérimentales. D'ailleurs, ainsi que dit Schopenhauer, ce mot de Volonté est choisi faute de mieux, et le caractère hypothétique de cette nouvelle tentative n'en diminue nullement à nos yeux la signification profonde et la vérité supérieure, la

grandeur et la pérennité même de la philosophie résidant, selon nous, dans le caractère problématique que revêtent ses investigations ambitieuses et grandioses, si reposantes et si belles parmi l'âpre précision de la Science et la mesquinerie affligeante du Déterminisme.

Aussi, quand Schopenhauer identifie le Vouloir vivre, source de l'être, avec la souffrance, c'est-à-dire : quand il prononce un verdict d'ordre moral sur l'essence de l'être, sur ce monde de l'invisible, inaccessible au jugement humain, on peut dire que, sans dépasser les droits qu'assigne à chacun de nous la faculté bienfaisante de la rêverie métaphysique, il pénètre pourtant autant que ses prédécesseurs dans ces régions de l'arbitraire et de l'irréel dont les beautés nuageuses, sublimes et pathétiques échappent à toute appréciation rationnelle.

Oui, vraiment, quand un philosophe nous dit que la chose en soi, que l'Univers entier, en sa réalité première, n'est que volonté et, quand il développe sa thèse, avec une puissance et une splendeur de dialectique pareille à l'éloquence qui illumine les pages immortelles du *Monde comme volonté et comme représentation*, il ne peut encourir aucun blâme même de la part des partisans du dualisme, des adversaires du monisme et ses hypothèses demeurent belles et

fécondes, d'une vérité métaphysique qui vaut bien la vérité dessciences expérimentales.

Mais s'il juge la finalité que la Réalité ultime semble envelopper avec le vague et incertain critérium de la morale humaine, il prête davantage à la discussion, il la provoque même, surtout si l'ultime verdict prononcé par le philosophe est une condamnation contre laquelle la Nature et l'Instinct de l'Ame, tout ce qui nous entoure et tout ce qui palpite en nous, proteste et se révolte. Encore une fois, au métaphysicien qui nous dit: « Voici l'explication du Monde qui me semble en résoudre les difficultés et le troublant mystère; voici le principe de l'Être et de la Pensée, la Source initiale d'où jaillit le torrent des événements et des choses, » toutes les railleries et toutes les chicanes de la critique demeurent impuissantes à détruire son œuvre fatalement incomplète, mais toujours bienfaisante et lucide. Car son système philosophique nous éclaire et nous commente l'univers, et sa valeur se mesure à la quantité de phénomènes qu'il explique. Là, le métaphysicien demeure dans sa sphère légitime d'action et de noble indépendance. Un exemple très caractéristique de cette vérité, volontiers confondue avec de déplaisants paradoxes, nous est fourni par la doctrine même de Schopenhauer, et il convient d'insister tout particulièrement sur cette ques-

tion, beaucoup plus importante qu'on ne le croit en général, d'autant plus qu'elle se confond avec l'objet même de la présente étude.

Au philosophe qui nous enseigne que le Noumène de Kant, l'absolu pressenti, la cause initiale de l'Être n'est que Volonté, nous ne pouvons opposer aucune objection probante, pas plus qu'à Herbert Spencer ramenant la même conception d'essence primordiale du monde à la notion de la Force, Leibniz à celle d'un atomisme dynamique et spiritualiste à la fois, Fichte à celle du Moi subjectif, Créateur et Evocateur du Cosmos. (Je choisis ici de parti pris l'exemple d'une doctrine d'idéalisme subjectif ayant le don d'exaspérer tout particulièrement les esprits vulgaires et la logique bourgeoise, mais dont les fondements métaphysiques sont très certainement aussi légitimes que ceux du matérialisme.) Le métaphysicien nous retrace une Image du Monde, il nous apporte une solution inconnue de l'Enigme éternelle, image toujours incomplète, solution toujours provisoire, mais qu'importe ! Toute explication du Monde, chaque grand système de l'Univers, c'est-à-dire chaque grande doctrine philosophique contient une part de vérité, puisqu'elle érige en principe d'intelligibilité universelle une des forces mystérieuses dont la hiérarchie nous échappe.

On ne saurait en dire autant de la tendance innée chez tout philosophe et qui l'incite à établir un rapport d'influence réciproque et de réaction immédiate entre le Principe métaphysique du Monde et notre sensibilité éphémère de créatures bornées et fragiles, et notre capacité de souffrance ou de joie. Remarquez d'ailleurs que le dilemme de ce rapport, singulièrement difficile à établir en termes concevables, d'une manière rationnelle et précise, ce dilemme n'est susceptible que de deux solutions auxquelles se ramènent nécessairement toutes les autres : Le pessimisme ou l'optimisme, il n'y en a point et ne saurait y en avoir d'autres. l'Univers peut être conçu, analysé, compris, et reconstruit de mille façons différentes. Les relations qui nous sont imposées avec l'immensité accablante du monde et la totalité de l'être, le fatalisme des Lois ne peuvent apparaître que sous deux aspects différents et antithétiques. Ou bien la vie nous semble bonne et désirable, acceptable en tout cas, ou bien nous prononçons sa condamnation, nous la jugeons mauvaise, cruelle et détestable. Elle est digne d'être vécue, ou bien son anéantissement devient la suprême sagesse, le but ultime et la délivrance unique et sans retour. Et ni l'optimisme, ni le pessimisme ne sauraient être réfutés d'une réfutation absolue de même qu'ils ne peuvent con-

vaincre ceux que leur tempérament, leurs idées, leur nature morale rendent réfractaires à la tendance initiale d'une de ces deux grandes doctrines. Car si Schopenhauer nous prouve en une série d'éblouissantes analyses et d'éloquentes descriptions didactiques que la volonté est l'essence du monde, nous ne trouverons certes aucun argument probant qui puisse réfuter son système, et lui prouver qu'il se trompe. Mais s'il poursuit sa démonstration jusqu'à vouloir établir une identité absolue entre vouloir et souffrir, s'il veut nous convaincre que tout n'est que douleur et déception en ce monde, comment parviendra-t-il à nous convaincre, si notre être tout entier aspirant au Bonheur, au Triomphe et à la Joie, affirme en avoir éprouvé, bien des fois, les effets, l'ivresse et la volupté. l'exaltation et le charme, à nul autre pareils. Si notre Ame refuse de croire que la Vie est un Mal, si elle refuse d'en abdiquer l'illusion, si elle juge le pessimisme une doctrine aussi incomplète et aussi inadmissible que l'optimisme intransigeant de Leibniz, de Read ou de Cousin, malgré tout le génie de Schopenhauer, malgré la part terrifiante de vérité que contient sa doctrine, le pessimisme n'aura point de prises sur ses tendances et ses convictions intimes.

On a accoutumé, de nos jours, à railler assez niaisement la classique division des facultés de

l'âme en trois groupes nettement différenciés : la sensibilité, l'intelligence et la volonté.

Or, en bonne foi et en toute sincérité philosophique, aucune classification ne s'adapte mieux à la vérité même, aucune ne correspond, d'une façon plus précise et plus sagace, aux modes divers de notre vie présente, telle que l'ont élaborée les formes innées de notre organisation psychique et les réactions qu'exerce sur elle l'incompréhensible Univers, même en admettant que celui-ci ne soit pas autre chose que la manifestation d'une Force psychique et toute immanente... Oui, on peut sentir, comprendre ou vouloir la vie. Le monde peut être conçu, senti ou voulu par la créature périssable qui en contemple quelques instants les mirages changeants. Le cycle des sensations, des pensées et des sentiments humains est parcouru tout entier. La totalité des réactions du Moi frémissant malgré lui aux orages multiples des sens, de l'Ame et de l'Esprit, s'exprime dans l'histoire des trois sciences fondamentales auxquelles aboutissent les trois tendances initiales que certains ouvrages de vulgarisation scientifiques ont quelque peu discréditées, en isolant chacune de ces facultés avec un formalisme superficiel et stupide, tandis que dans la réalité concrète elles se complètent et se relient en une synthèse vivante. La sensibilité, la raison et le

sens moral forment l'unité vivante de l'Individu. L'Esthétique est la science qui correspond à la sensibilité, qui la reflète en son essence intime et ses inspirations les plus hautes, celle de l'instinct créateur ; de même que, par une harmonie analogue, la Métaphysique est la science rationnelle par excellence, puisque la Raison trouve en elle la satisfaction de ce besoin ardent d'unité universelle qui la tourmente et que les sciences fragmentaires ne peuvent lui donner; de même, enfin, que la Morale ou l'Ethique exprime ce qu'il y a de plus noble, et de plus profond dans la volonté humaine, tendant toujours à un but nouveau. Voilà une belle découverte, nous dira-t-on peut-être, et que l'on peut s'offrir à prix réduit, en ouvrant n'importe quel manuel de philosophie scolaire. Mais il ne s'agit point ici d'une découverte quelconque. S'il est beau de formuler une méthode nouvelle ou une vérité inconnue, il est parfois utile de rappeler certaines vérités, très anciennes déjà mais qu'on oublie un peu trop souvent, sous prétexte d'innovation et de modernisme. La bonne vieille division des sciences philosophiques en trois groupes distincts est du nombre de ces vérités bienfaisantes injustement dédaignées et une étude rapide, mais attentive des conclusions, qui s'imposent à Schopenhauer dans les régions de la métaphysique pure aussi bien que

dans celles de l'esthétique et de la morale, nous fournira quelques arguments décisifs à l'appui de la thèse que nous voudrions développer nous-mêmes et qui présentera peut-être le système du grand philosophe sous un jour nouveau.

CHAPITRE IV

LE SORTILÈGE DE LA BEAUTÉ

La définition de la Beauté, origine et but ultime de l'Art, source inépuisable d'enthousiasme où ses élus puisent l'inspiration, telle que nous la présente Schopenhauer dans son esthétique, si elle est empreinte d'une forte unité, si elle s'affirme en des pages immortelles qui comptent parmi les plus parfaites productions du Maître, ne nous frappe nullement par la nouveauté ou l'originalité absolue. Elle demeure d'accord avec les principes primordiaux de la Science du Beau, Science toute récente d'ailleurs, on le sait, — du moins, comme étude théorique de la faculté créatrice qui correspond à la sensibilité humaine, faculté distincte de l'intelligence et de la volonté. Et chez Baumgarten, le philosophe allemand

du dix-huitième siècle, lequel est l'inventeur de ce mot : esthétique, dont la fortune fut rapide et éclatante, à tel point que certaines personnes estimables, mais singulièrement dépourvues d'instruction élémentaire, se figurent très sincèrement que ce terme si populaire aujourd'hui, a désigné de tout temps l'étude de la beauté et de l'art — chez Baumgarten lui-même, chez Salzer, chez Mengs, chez Hemstertuis, chez Schiller, Herder, Hegel et Kant, d'admirables, suggestives et profondes définitions ont approfondi et nettement déterminé la notion même du beau et le mécanisme psychologique de la création et de la jouissance esthétique. Le mérite principal de Schopenhauer comme théoricien de la Beauté, c'est que son esthétique se rattache à l'ensemble de sa doctrine philosophique, c'est qu'elle procède directement de sa conception générale du monde et de la destinée et que, étant donnée et admise la métaphysique de la Volonté, aucune autre définition de l'Art n'y est possible. Si le Monde est vraiment identique à celui dont Schopenhauer nous retrace la tragique et grandiose vision, le génie artistique et l'Idéal vivant, doivent être vraiment tels que les définit le poète de *Parerga et Paralipomena*.

On connaît le sens tout platonicien que Schopenhauer assigne aux Idées éternelles,

toujours pures et immuables, d'une jeunesse invincible et inaltérable en ce monde où tout passe. Elles sont pour nous la manifestation première de l'essence du monde, les principes intermédiaires entre l'Unité primordiale dont tout procède et émane et la multiplicité changeante des phénomènes. De cette définition qui participe aussi, de toute évidence, aux profondes théories mystiques de l'émanation telles qu'elles se développent dans les systèmes nuageux et sublimes de l'école d'Alexandrie, des néo Platoniciens, mais surtout de l'admirable Plotin, ce géant de la pensée spéculative, si peu connu, et qui fut sans aucun doute le plus puissant génie de l'antiquité; de cette façon de comprendre la hiérarchie des forces universelles et la signification des idées dérive aussi très logiquement l'esthétique, la théorie de l'Art et de la Beauté que Schopenhauer a construite avec un talent d'écrivain éblouissant et que nul littérateur professionnel n'égalera jamais peut-être. Ainsi qu'il le dit lui-même dans le chapitre intitulé La représentation indépendante du principe de Volonté, Livre III, *Die Welt als Wille:* « Il faut se ranger à l'opinion de de Platon qui ne reconnaît d'existence propre qu'aux Idées et qui n'accorde aux choses situées dans le temps et dans l'espace (c'est-à-dire tout ce que l'individu considère comme

réel) pas plus de réalité qu'aux fantômes ni qu'aux songes » et il ajoute plus loin : L'idée constitue l'objectivité la plus parfaite de la volonté, en conséquence, l'histoire de l'humanité, le tumulte des événements, le changement des époques, les formes de la vie humaine, si différentes selon les pays et selon les siècles, tout cela n'est que la forme accidentelle, le phénomène de l'Idée dans laquelle réside l'objectivité adéquate de la Volonté. Mais l'Art arrête la roue du temps, les relations disparaissent pour lui, ce n'est que l'essentiel, ce n'est que l'idée qui constitue son objet. Et finalement, ce chapitre d'esthétique qui est certainement l'une des parties les plus extraordinaires du chef-d'œuvre de Schopenhauer, aboutit à cette définition si nette, irréfutable et inoubliable : les objets du génie artistique considéré comme tel sont les idées éternelles, les formes persistantes et essentielles du monde.

Et encore une fois, très certainement, toutes ces réflexions d'esthétique générale sont d'une grande beauté et d'une puissance intellectuelle digne du philosophe de génie qui semble avoir hérité, plus que tout autre, des traditions les plus hautes de l'idéalisme kantien ; mais elles ne peuvent rivaliser avec les qualités d'innovation radicale qui distinguent, par exemple, tout le système purement métaphy-

sique de Schopenhauer, son concept de l'Univers et son ontologie.

L'esthétique du Maître pessimiste ne fait que rééditer sous une forme nouvelle, avec l'éloquence et l'âpre intensité que Schopenhauer apportait en tout et qui rendent son œuvre si vivante et si émouvante, les aperçus fondamentaux de ceux qui, bien avant lui, avaient réfléchi aux phénomènes étranges du plaisir esthétique, à la notion mystérieuse et auguste de la Beauté, image de l'Absolu, joie et enchantement de l'exil d'ici-bas. Recherche intuitive, ardente et douloureuse de l'Harmonie et de la perfection absente dans le monde réel ou soi-disant tel, et qui rayonnent l'une et l'autre aux régions lointaines des idées absolues, expression plus complète et plus éloquente du Modèle impérissable dont les êtres et les choses d'ici-bas ne nous présentent que d'incertaines et insuffisantes copies, de maladroites imitations, poursuite acharnée du caractéristique, du général et de l'Universel symbolisé et compris en son essence profonde et intime, dans quelque image concrète, plus complète et plus vraie que celles dont les vains fantômes de l'existence matérielle déroulent sous nos yeux les agaçantes et lamentables ébauches. Voilà, très certainement, les bases de toute esthétique rationnelle et digne de ce nom. Et nous retrouverions aisé-

ment des aspirations initiales analogues chez Lessing, chez Kant et chez Hegel, chez Ruskin, chez Richard Wagner ou chez Taine ; chez tous les maîtres illustres qui ont créé la science du Beau et l'ont appelée à de nouvelles destinées si brillantes qu'elle dépasse peut-être aujourd'hui les espérances de ceux qui l'ont découverte autrefois.

Mais où Schopenhauer est vraiment incomparable, là où il dépasse tous ses prédécesseurs et où il prononça vraiment des paroles nouvelles et profondes dont le souvenir ne s'effacera point et qui ont bouleversé profondément notre compréhension de la Beauté, c'est dans les pages sublimes qu'il consacre à la Mission de l'Art immortel, au but de Libération, d'Apaisement et de Consolation que l'artiste doit poursuivre avant tout. Personne n'a exprimé avec plus de force, d'éloquence et de génie le sortilège qui se dégage de cette conquête suprême : la Beauté parfaite, saisie au passage, fixée en une œuvre d'imagination, l'Eternité étreinte par une créature périssable, l'Absolu se manifestant en ce phénomène singulier, sorte d'intermédiaire entre la réalité d'ici-bas et le monde mystérieux de l'au-delà, qui s'appelle une œuvre d'art. Personne n'a exprimé avec une émotion plus persuasive, une sincérité d'accent plus touchante, une éloquence plus

forte et plus sobre à la fois, la noblesse, la grandeur, la pérennité et le charme, à nuls autres pareils, des Beaux-Arts, et tout ce qu'ils octroient à l'âme humaine, exilée, et meurtrie à chaque pas dans la vie réelle, tout ce qu'ils lui donnent de réconfort, d'espérance, de consolation et de courage. Parmi les éblouissantes et pathétiques visions que suscite son génie, l'Art rayonne et plane au-dessus des misères. des souffrances et des épreuves de l'existence universelle. Nos regards, voilés de larmes ou remplis d'épouvante, se lèvent anxieusement vers la pure lumière qu'elle répand sur ce monde d'esclavage et l'ineffable bienfait de l'apaisement moral, de la guérison, fût-elle momentanée, de l'oubli divin, pénètre et sanctifie nos pauvres cœurs blessés. Nos chagrins, nos désespoirs, nos peines cruelles, nos déceptions, nos remords, nos regrets déchirants, tout cela n'est plus qu'un souvenir dont les ombres mélancoliques se confondent peu à peu avec les fantômes au sourire apaisé et lointain, dont l'Art évoque à nos regards l'immémoriale théorie. Oui, l'Art est vraiment supérieur à la Vie, puisqu'il permet de l'oublier.

Nous demandons à l'Art d'être le miroir fidèle de la réalité. Il est une reproduction plus puissante et plus exacte des idées platoniciennes où s'objective la volonté, et par cela même, un

symbole vivant de l'Essence du monde, il dévoile le fonds le plus secret de la nature, il exprime la quintescence de l'être, la chose, en soi, mystérieuse et insaisissable. Mais la métaphysique de Schopenhauer nous l'a appris, la chose en soi de Kant, le Noumène mystérieux, l'essence du monde réside dans ce principe de vie et de souffrance, d'aspiration aveugle et de convoitise insatiable qu'est la volonté. Et la volonté, n'est que douleur, effort vain et stérile vers un Bonheur impossible; elle est la source d'illusions décevantes, fatidiques et impérissables où les créatures vivantes et les mondes innombrables des systèmes cosmiques puisent là force et l'obligation de continuer leur inutile et tragique pèlerinage aux routes de l'infini et de l'Eternité. Avec une éloquence, une indignation, une émotion grandiose, Schopenhauer nous prouve le néant, la cruauté et le mensonge de vivre ; sa morale aboutira à une négation absolue de la vie, la sagesse. la sainteté et l'effort du génie consistant à la vaincre et à l'anéantir. Dès lors, comment la reproduction fidèle de cette Volonté maudite, néfaste et lamentable, peut-elle nous pénétrer d'admiration,. d'apaisement et de cette sorte de bien-être moral qui est le résultat et la récompense de la création ou de la contemplation esthétique ?

Il y a là certainement une contradiction qui a échappé jusqu'à présent aux innombrables commentateurs du grand philosophe allemand, et que tous les sophismes et tous les paradoxes ne parviendront pas à abolir. Si le Vouloir vivre est un Mal, comment l'image agrandie, synthétisée, plus véridique, donc plus effroyable encore, de l'existence peut-elle agir sur notre Ame comme un principe bienfaisant et rénovateur ? Personne, peut-être, n'a lu et relu plus souvent que l'auteur de ces lignes l'extraordinaire chef-d'œuvre qui s'appelle *Le Monde comme volonté et comme représentation*. Les arguments que Schopenhauer oppose à ses détracteurs me sont connus, j'avoue toutefois qu'ils n'ont jamais réussi à me convaincre, du moins, si l'on s'obstine à vouloir définir le mystère de l'Art, en se plaçant au point de vue du pessimisme absolu, c'est-à-dire de la négation radicale du Bonheur et de la Joie. Car c'est à cette négation qu'aboutit tout pessimisme sincère. Tous les arguments de Schopenhauer se ramènent d'ailleurs à cet axiome purement arbitraire : nous n'avons en tant qu'individus aucune autre connaissance que celle qui est soumise au principe de raison suffisante et cette forme exclut la connaissance des idées platoniciennes ; il s'ensuit que si nous sommes capables de nous élever de la

connaissance des choses particulières jusqu'à celle des idées, cela ne peut se faire que par une modification intervenue dans le sujet. C'est en cette modification que consistent précisément le mystère et le sortilège de l'Art immortel. Elle est le vivant symbole de son action propice et bienfaisante. Le sujet cesse alors d'être purement individuel, il devient un sujet purement connaissant, absorbé désormais dans la contemplation profonde de l'objet qui s'offre à lui, délivré de toutes autres dépendances. Le miracle de l'Art et de la Beauté se produit brusquement. C'est la connaissance qui s'affranchit du service de la volonté. L'explication paraît plausible, rationnelle, presque irréfutable aux pessimistes intransigeants, elle repose pourtant sur une contradiction logique et spéculative évidente. Certes, à l'instant mystérieux de l'émotion esthétique, notre âme ne subit plus, dans ses profondeurs intimes, le joug, ni l'angoisse coutumière de la volonté. Elle est pareille alors à l'esclave qui a brisé ses chaînes. Avec la volupté tranquille de l'égoïsme impérissable, des régions mystiques qu'elle vient d'atteindre, cette âme délivrée contemple les tortures et les stériles efforts de ses anciens compagnons de captivité. Ne participant plus à l'atroce tragédie de l'existence où naguère elle-même joua son rôle — (et ce rôle est tou-

jours celui d'une dupe ou d'une victime quels que soient les oripeaux d'illusoire grandeur ou de richesse éphémère dont s'affublent les interprètes de la comédie humaine), — notre intelligence en jouit maintenant comme d'un morose et angoissant, mais sublime spectacle, puisque les forces grandioses et les Idées éternelles, qui dirigent et dominent le monde, y déploient leur toute-puissance, leur invincible ardeur et leurs prodiges innombrables. Soit, et cette définition de l'Art, de la quiétude sentimentale et de la joie vibrante comme un cri de délivrance qu'il procure, cette définition est admirable. Comment la rattacher pourtant à l'ensemble de la doctrine philosophique du pessimisme, puisque celui-ci nous amène de déduction en déduction à un anathème sans merci, à une condamnation définitive de la vie ? Comment admettre que la contemplation de ces idées platoniciennes qui demeurent chez un penseur de tradition aussi essentiellement idéaliste que Schopenhauer, les prototypes éternels des phénomènes ; comment et pourquoi proclamer que la contemplation des idées, source de l'être et le reflet immédiat du vouloir vivre, deviendra pour nous une cause d'épanouissement moral, un motif d'apaisement, un principe de guérison et de joie ? La joie est absente de ce monde absurde et détestable. De

quel droit espérez-vous en faire la conquête sacrée aux sources mêmes de cet univers maudit et incompréhensible, à jamais condamné aux souffrances qu'il redoute et désire à la fois ? Le raisonnement du vulgaire, quelque antipathique que nous apparaisse l'horrible sens commun, est assez probant, lorsqu'il oppose à l'esthétique de Schopenhauer une irréfutable objection. De même que l'intelligence Divine créa le monde sur le modèle des Idées éternelles, de même l'Artiste évoque du néant un monde fictif, plus harmonieux que celui des apparences matérielles, car l'essence de l'Être s'y manifeste tout entière.

Mais la Volonté, source initiale du monde, n'est que désir stérile, souffrance, douleur et déception. Comment, encore une fois, sa reproduction dans les chefs-d'œuvre de l'Art peut-elle devenir bienfaisante, désirable et sacrée? L'Ame qui se perd dans la contemplation esthétique se libère de l'esclavage de l'égoïsme, du souci dévorant du bonheur personnel, de l'ambition décevante et mesquine où s'épanouit l'âpre essence du Moi. Soit, dans cette libération de l'égoïsme résident la grandeur, la noblesse, la bienfaisance de l'Art. Il faut le bénir, le chérir, l'adorer pour cette grâce de l'oubli qu'il nous octroie parmi les déceptions, et les peines de la vie. Mais si la Volonté que l'Art exprime

ne contient vraiment nul élément de joie et de perfection, même en puissance sinon en acte, si elle est le Mal absolu et radical, nous le répéterons toujours, la contemplation même entièrement désintéressée de sa toute-puissance et de son prestige ne peut nous procurer les bienfaits spirituels dont les productions de génie sont si prodigues. Distinction superflue, critique tracassière et sans portée, nous répondra-t-on peut-être. L'émotion esthétique est un fait et un fait d'intuition immédiate, d'aperception psychologique certaine. Or, on ne discute pas un fait, même si sa raison suffisante nous échappe. Pareille exigence nous conduirait trop loin et dans des voies de subtilité où l'esprit humain ne s'est égaré que trop longtemps autrefois, en un passé de pédantisme et de fausse philosophie. Nous ne saurons jamais pourquoi l'Être existe, l'Être et non pas le Non-Être, pourquoi l'éblouissante et fatale vision du monde a surgi de l'Abîme insondable du néant, pourquoi la volonté se manifeste, en tant que représentation, subordonnée aux lois et aux formes innées de l'intellect humain, pourquoi enfin ces formes, en leurs trois grandes classifications : le temps, l'espace et la causalité, sont ce qu'elles sont tandis qu'elles auraient pu être toutes différentes ? interrogations qu'on retrouve à la base de toute doctrine d'ontologie.

De même, la négation, ou simplement la discussion du phénomène de l'émotion esthétique ne peut donner aucun résultat appréciable. Cette émotion existe, de même que le monde comme représentation existe. Il faut l'accepter comme le postulat primordial qui rend possible l'activité de l'artiste et la joie de celui qui contemple son œuvre. Et, si la conséquence de ce postulat semble contradictoire, puisque la volonté qui n'est que souffrance devient un principe d'apaisement et de beauté lorsqu'on l'étudie à travers le prisme de l'Art, qu'importe ?

C'est là l'énigme palpitante, le vivant problème de la beauté esthétique et de l'ardeur créatrice. Il faut l'admettre, de même que le pessimiste le plus intransigeant doit admettre l'existence de ce monde qu'il maudit et dans lequel il ne voit qu'un tissu d'apparences et de mirages, qui existe pourtant comme représentation sinon comme volonté, comme produit du Moi sinon comme sa cause première. Nous ne songeons nullement à nier ce qu'il y a de mystérieux et de troublant dans la floraison subite de la Beauté s'épanouissant tout à coup parmi les laideurs, les ténèbres et les orages de ce monde. Nous estimons aussi qu'en nous et autour de nous tout n'est que mystère, énigme insoluble, dilemmes décevants ou tragiques ;

mais par celà même que l'on reconnaît l'existence d'un mystère, on reconnaît aussi les conditions qui président à son apparition parmi les ombres et les rayons de l'existence, sous le joug fatal du déterminisme universel. Ces conditions n'éliminent pas le côté ténébreux du phénomène qui échappe ou qui semble échapper à la loi de causalité et de raison suffisante, mais elles nous permettent d'y penser et d'en parler sur un mode qui possède une signification et un sens précis. Car un mystère est un fait comme les autres, un fragment de l'Être dans l'acceptation ontologique du mot. Pour qu'un miracle pénètre d'enthousiasme, d'admiration ou de terreur une âme éperdue, il faut que cette âme existe d'une vie consciente; sans elle point de miracle possible. Pour que l'art emporte celui qui en savoure la volupté vers les régions de l'oubli et du rêve, pour qu'il nous pénètre d'extase, de ravissement et de gratitude émue, il faut que l'extase, le ravissement et la joie soient possibles en ce monde. Voilà un raisonnement d'une clarté et d'une évidence plutôt enfantine, irréfutable pourtant, et qui nous procure le premier argument nécessaire au développement de la thèse dont l'étude présente poursuit la solution.

Que pourrait nous répondre l'illustre Maître lui-même, une fois sa colère apaisée, s'il était

encore parmi nous et s'il daignait défendre sa doctrine contre les objections que soulève ici un des plus enthousiastes de ses admirateurs?

La joie esthétique n'est qu'un répit accordé par la Fatalité aux créatures accablées de lassitude et de souffrance, une halte dans le désert de l'existence terrestre, une vision éphémère qui s'évanouit au moment où nos mains, que tant de chaînes ont meurtries, s'apprêtent à la saisir. En raison de son intensité, du désaccord fondamental qui existe entre elle et l'égoïsme invincible de tout être vivant, elle est de courte durée, elle épuise et fatigue l'âme qui bénéficie de ses faveurs. L'audition du plus parfait chef-d'œuvre finit par produire une impression de lassitude. Le Moi tyrannique, mesquin et détestable, esclave de l'âpre et douloureuse volonté de vivre, reprend bien vite le dessus et sa revanche est toujours éclatante. L'illusion divine se dissipe, l'extase de la contemplation s'évanouit, le charme est rompu. L'œuvre et l'action du génie sont éphémères et fragiles. Tout cela est vrai, tout cela est d'une observation psychologique profonde comme la plupart des commentaires de morale, d'esthétique ou de sociologie dans lesquels Schopenhauer développe sa conception du monde et son expérience de la vie. Mais personne ne conteste cette brièveté et cette fragilité des émotions suscitées par le génie

artistique. Toutefois, même si nous l'assimilons à un éclair rapide, la sublime et bienfaisante, la pathétique et délicieuse volupté de l'Absolu entrevu un instant dans l'intuition de la Beauté parfaite, l'ivresse qu'elle verse à nos âmes captives, l'enthousiasme qu'elle y fait éclore et palpiter, nous permet de vivre d'un rythme si ardent et de jouir de la vie avec une telle intensité que le sortilège de l'Art suffirait déjà à justifier l'absolution du Monde et de la Vie. Non, mille fois non, malgré tant de douleurs, d'épreuves et de maux cruels, notre univers n'est point à jamais réprouvé ou maudit, la vie n'est pas entièrement mauvaise et néfaste, la joie n'y est pas seulement un principe limitatif ou purement négatif, mais une réalité, de même que la lumière d'un diamant caché au trésor d'un avare rayonne d'une flamme discrète, et peu de regards humains l'auront même aperçue, pourtant cette lumière existe, elle aussi !

CHAPITRE V

LA MORALE PESSIMISTE
NOBLESSE ET TOUTE-PUISSANCE DE LA PITIÉ

L'émotion esthétique, la joie passagère dont l'art est la source sacrée nous apparaissent comme des faits d'une indéniable vérité métaphysique et psychique. Mais un éclair qui dissipe, pendant la fantasmagorie de quelques secondes, les compactes ténèbres d'une nuit orageuse nous permet-il de proclamer avec allégresse que le jour et la lumière règnent sur le monde, au moment même où la tempête et l'obscurité nous enveloppent et nous accablent de toutes parts ? Non, certes. Et l'Art, forme suprême de la faculté de sentir la vie, lueur éphémère, un instant apparue dans la prison ténébreuse de l'existence cosmique, ne prouve rien contre le postulat primordial du pessimisme ; celui qui proclame le néant et la

cruauté fondamentale de l'Être — puisque l'Être n'est que volonté, tension, effort et aspiration invincible vers un but inconnu, et que l'effort est synonyme de douleur, de souffrance, d'inquiétude et d'angoisse. De même qu'un cordial ranime le courage du condamné qui va mourir ou qu'un breuvage narcotique octroie aux malheureux qui ont tué le sommeil, selon la belle parole du grand Shakespeare, quelques minutes de repos et d'oubli, l'illusion divine de l'Art nous permet d'échapper pour une heure au joug atroce de la réalité. Celle-ci n'en demeure pas moins radicalement néfaste, et digne du verdict sans appel qu'ont prononcé les sages de tous les temps et de toutes les races.

Quelques lueurs d'accalmie et de trêve, une heure de répit accordée parcimonieusement par le bourreau aux victimes ne peuvent être assimilées à une grâce complète; et à la grande question qui se dresse dès le début d'une éthique rationnelle, devant le moraliste et le philosophe, à la question éternelle : La vie est-elle digne d'être vécue ? Schopenhauer répond encore par une négation farouche, malgré le charme, la magie et la frissonnante beauté du Rêve, de la Fiction et de la Poésie, des Arts paisibles et indulgents à la détresse humaine et dont, mieux que personne, il a su nous dépeindre la noblessse, l'efficace bonté et cette

ineffable douceur qu'ils répandent dans les âmes blessées.

Un examen impartial de la morale pessimiste, telle que Schopenhauer l'a érigée en doctrine éblouissante de force, de vérité et pathétique, nous prouvera pourtant que d'autres sources de bonheur, d'apaisement et d'oubli, jaillissent encore du sol inépuisable.

Déjà, le pessimisme est forcé de reconnaître que la sensibilité, en sa manifestation la plus haute, aboutit, par la création et la contemplation esthétique, à une victoire fugitive et très brève, obtenue sur l'universelle douleur, à une conquête, éphémère, mais réelle (nous ne saurions le répéter trop souvent), de cette joie mystérieuse et indéfinissable que le Maître tragique déclare pourtant à jamais absente et bannie du monde où nous vivons notre exil. Dans les régions moins ardentes, mais plus sereines encore, de la vie morale, de l'altruisme, de la charité et de l'amour au sens religieux et mystique du mot, le plus sublime d'ici-bas, dans les sphères apaisées de l'éthique et celle-ci chez le philosophe du *Monde comme volonté et comme représentation*, n'est pas une construction arbitraire et artificielle, mais la conséquence logique et irréfutable de son système de l'Univers et de sa conception générale du monde, nous verrons le grand pessimiste conclure à la

possibilité d'une félicité plus durable, plus parfaite, plus harmonieuse encore que celle dont le génie artistique nous accordait l'inestimable bienfait. Aux foudroyants éclairs de l'émotion artistique succède la pâle aurore de l'Amour éternel ; la nuit, ses visions d'épouvante, son froid glacial, ses terreurs, et ses ténèbres règnent encore sur le monde, mais les lueurs du matin paraissent à l'horizon.

Si l'esthétique de Schopenhauer se distingue par d'innombrables et frappantes beautés, il y a dans sa morale une incomparable sérénité, une noblesse d'accent, une lumineuse sagesse qui nous inspirent une sorte d'admiration respectueuse, presque craintive et intimidée. Personne n'a parlé avec plus d'éloquence de la volupté, de la fièvre, de la joie intime et profonde qui accompagne l'émotion esthétique; mais personne n'a trouvé des accents d'une sagesse plus hautaine et plus touchante, à la fois, pour nous peindre la félicité, la floraison intérieure, l'apaisement ineffable que la science du bien, la morale, pour l'appeler de son nom vulgaire et sacré, procure à ses élus. Nul moraliste, ni dans les temps modernes, ni dans l'antiquité, n'a célébré les bienfaits, la grandeur, et la suave efficacité du dévouement, du sacrifice, de la charité, de l'amour et de la pitié, de toutes les vertus qui prêtent une valeur et

un sens suprême à la vie avec plus de conviction, d'éloquence, de force persuasive et de génie. Si l'Humanité méchante et infortunée n'entend pas les conseils de cette voix inspirée qui semble nous parler vraiment de l'autre rivage, il n'y a plus qu'à désespérer de ses destinées et du triomphe ultime de la justice. Avec la morale de Schopenhauer s'évanouissent l'espérance vivante et la possibilité même d'une morale rationnelle, capable de modifier, d'améliorer, d'ennoblir et de vaincre la nature ennemie.

Souvenez-vous des paroles sublimes dans leur simplicité qui indiquent le point de vue auquel se place Schopenhauer, pour construire l'édifice grandiose de sa morale sur les ruines de tous les biens, de toutes les richesses et de toutes les illusions de ce monde dont il nous fit comprendre le mensonge et le néant.

Celui qui a reconnu l'identité de tous les êtres (et cette identité est évidente pour Schopenhauer et pour ses disciples, car, si tout n'est que Volonté, la diversité des êtres n'est qu'un mirage de plus en ce monde où tout s'évanouit), celui-là ne distingue plus entre lui-même et les autres, il jouit de leurs joies comme de ses joies, il souffre de leurs douleurs comme de sa douleur, tout au contraire de l'égoïste, qui, faisant entre lui-même et les

autres la plus grande différence et tenant son individu pour seul réel, nie pratiquement la réalité d'autrui. La pitié est ce fait étonnant, mystérieux par lequel nous voyons la ligne de démarcation qui, aux yeux de la raison, sépare totalement un être d'un autre, s'effacer et disparaître, le non-moi devenir en quelque sorte le moi. La pitié seule est la base réelle de toute libre justice et de toute vraie charité.

Intuition merveilleuse du génie ! l'accent de l'éternité résonne vraiment dans la voix du grand philosophe qui vient de fixer en quelques lignes l'antique et invincible problème de la Loi Morale. D'autres écoles peuvent surgir et proposer aux siècles à venir des solutions nouvelles du problème éternel, celui-ci néanmoins se dressera toujours comme un dilemme angoissant et tragique, comme une question redoutable que l'âme adresse à l'Univers. Quel que soit le parti qu'adoptera définitivement l'humanité dans ce grand débat ouvert depuis des siècles, il faudra, avant tout, qu'elle réponde à l'interrogation que la volonté, enfin consciente de son esclavage et de son origine, s'adresse à elle-même au cours du chef-d'œuvre morose et pathétique où l'auteur des *Parerga* et *Paralipomena*, voulut tout embrasser afin de tout comprendre.

Sommes-nous capables d'aimer autre chose

que nous, l'âme humaine est-elle susceptible d'un affranchissement de l'individualisme ? ayant à choisir entre notre bonheur personnel ou le bonheur d'autrui, et ce problème s'impose à notre examen dans toute alternative morale, pouvons-nous sacrifier l'intérêt subjectif, le fond d'égoïsme qui constitue en apparence l'essence même de la volonté? Le conflit pratique entre votre individualité et mon individualité s'affirme à chaque pas dans la vie et c'est sur la solution du conflit que l'on peut et que l'on doit fonder l'idée du Bien, idée qui est l'armature et la justification de toute morale digne de ce nom. En un mot, le désintéressement est-il possible, oui ou non ? Est-ce l'égoïsme ou l'amour du prochain qui symbolise avec le plus de véracité le fond ultime de la volonté ? La question de la morale est là tout entière et elle réside uniquement dans la solution que notre doctrine de vie y apporte. Les plus hautaines, les plus abstraites spéculations métaphysiques, celles d'un Kant, d'un Hegel ou d'un Schopenhauer s'y ramènent aussi bien que les angoisses de la plus humble créature humaine, dépourvue d'instruction et de culture, n'ayant jamais entendu parler de l'impératif catégorique, bien certainement, et qui subit pourtant, elle aussi, au cours des épreuves d'ici-bas, la tristesse et les affres de la lutte éternelle entre l'égoïsme et

le devoir. Alfred Fouillée se demande avec angoisse dans un des plus beaux chapitres de ce chef-d'œuvre qui s'appelle l'*Avenir de la métaphysique* : La Volonté, dans ses éléments et dans son tout, est-elle ouverte ou fermée à autrui, aimante ou indifférente ? Est-ce la paix finale ou la guerre dont elle porte en son sein le germe invisible ?

Dilemme redoutable, énigme cruelle et poignante ? Mais le monisme d'Arthur Schopenhauer, s'il est appelé à la résoudre dès le début de son investigation en matière de morale, le pessimisme cosmique, trouve les éléments de la solution, si ardemment et si douloureusement recherchée, dans les principes fondamentaux dont il se réclame et dont il procède. En effet, l'opposition essentielle entre l'égoïsme et le désintéressement, entre notre moi et celui du prochain, si elle apparaît à chaque conflit dans la pratique, s'efface et disparaît en théorie, pour celui qui admet le système de Schopenhauer dans son point de départ et dans ses développements inévitables. Tandis que les ordres de toute autre doctrine de morale, même l'impératif catégorique de Kant ne peuvent être suivis que s'ils obtiennent notre assentiment à un acte de foi, l'éthique de Schopenhauer est la conséquence tellement logique et irréfutable de sa conception du monde, qu'il paraît impossible de

réfuter l'austère et sublime morale dont le Maître nous commande l'accomplissement et le respect si l'on n'est pas parvenu à réfuter d'abord et très victorieusement l'ensemble de sa philosophie.

Quelles que soient la beauté d'éloquence, ou la sagesse des conseils de sacrifice et d'abnégation que nous donnent les moralistes d'écoles et de tendances diverses qui se partagent et se disputent l'empire des âmes et la direction des esprits, il nous est toujours possible de les réduire à néant pas une simple et dédaigneuse négation. Qu'aurait donc pu répondre l'admirable et candide Kant, le plus grand génie philosophique des temps modernes et du temps éternel au sceptique qui ne trouve pas en lui-même la notion de cette Loi du Devoir dont la splendeur émouvait jusqu'aux larmes, autant que la beauté même du ciel étoilé, l'illustre penseur de la Raison Pure? Rien, sinon réitérer un ordre dont le caractère catégorique semble perdre de plus en plus sa puissance de persuasion arbitraire et qui, exigeant un acte de foi de l'âme qu'il sanctifie, ne saurait résister aux attaques du doute le plus vulgaire.

Rien de pareil à craindre pour le disciple de Schopenhauer. Tout prosélyte de cette haute, austère et impérissable doctrine, est amené à en adopter les conclusions et les tendances mo-

rales, non pas à la suite d'une conversion intérieure, de caractère purement mystique et qui peut ne pas se produire, malgré tout le zèle et toute la bonne volonté du néophyte — écueil habituel de tous les systèmes de morale, — mais comme conséquence inévitable et logique, comme assimilation scientifique, raisonnée et complète, de la philosophie de la Volonté. En effet, si le même vouloir vivre, le même principe d'ardeur, de vitalité et d'effort indomptable palpite dans tous les êtres, car tous ne sont que les formes changeantes, les objectivations médiates de l'éternelle Volonté, la différence tellement essentielle entre notre moi et les autres créatures vivantes, s'évanouit, s'efface et disparaît. Le voile se lève, les ombres décevantes de l'égoïsme se dissipent, pareilles aux fantômes de la nuit à l'approche du jour. Le mensonge et l'égoïsme, l'effroyable stupidité de la haine et de la lutte nous apparaissent dans toute l'horreur qu'ils méritent. C'est nous-mêmes qui souffrons, qui aimons, qui désespérons, qui aspirons à un Idéal impossible de bonheur et de perfection, c'est nous qui existons dans ces êtres innombrables, qui nous semblent hostiles, redoutables, et destinés à devenir nos ennemis, s'ils ne le sont pas encore et dont la destinée se confond pourtant avec la nôtre au regard du philosophe, de même qu'une unité

profonde d'origine, d'orientation et de substance nous relie dans les abîmes de l'Absolu à ceux-là mêmes qui nous combattent ou qui nous persécutent. Le méchant est avant tout un insensé, puisque c'est lui-même que frappe sa colère, et ses propres armes se retournent contre lui, tandis que le sage, épris d'un idéal de saintèté inaccessible au vulgaire, défend au contraire notre propre bonheur et notre propre cause, mais agrandie, ennoblie, purifiée et comprise.

Ainsi, l'Art, pour quelques brefs instants d'enthousiasme et d'extase, nous délivre des chaînes de la nécessité et de l'égoïsme universel. Son sortilège bienfaisant et propice nous libère momentanément de la servitude de l'individualisme, source de toutes les peines et de toutes les épreuves d'ici-bas, puisque la volonté de l'individu est condamnée d'avance à la douleur, à la défaite et à toutes les trahisons du sort, à toutes les perfidies du destin ennemi. Mais le sentiment, mystérieux et sacré entre tous du Bien, de la Pitié, source immémoriale et intarissable de la Morale éternelle apparaît plus efficace, plus essentiellement libérateur encore. En identifiant notre moi avec celui de tout ce qui existe, donc de tout ce qui souffre, sous le regard indifférent des étoiles lointaines, en faisant battre notre cœur à l'unisson avec celui de la nature entière, la philosophie de la

Volonté agrandit singulièrement l'horizon mesquin et borné de nos destinées misérables, elle entr'ouvre à nos regards débiles, demain évanouis dans la nuit sans réveil, des perspectives infinies. Ce n'est pas tout, elle fait jaillir du sol aride de la réalité des sources inconnues où nos âmes altérées de bonheur, de vérité, de consolation et de paix, peuvent apaiser la soif ardente qui les dévore, où elles puisent une force de renouveau et une puissance d'oubli plus durable que celles dont l'Art lui-même est le dispensateur. Sur la route de l'initiation mystique et de la délivrance suprême, l'émotion esthétique est la première étape, la seconde ouvre ses portes hospitalières à la créature affranchie qui accepte et choisit pour invariable étoile au ciel de ses destins, la loi austère du Devoir, conséquence logique et symbole limpide de l'Unité fondamentale de tous les êtres dans la volonté transcendante.

Désormais, à partir de l'instant solennel où une vie morale commence pour nous, c'est-à-dire la possibilité et le désir du sacrifice nécessaire, l'identification de notre moi avec celui de nos compagnons d'infortune et d'exil terrestre, la fatalité perd de plus en plus son pouvoir d'oppression, ce joug inepte et inexorable auquel nous étions assujettis sans réserves, aux jours d'égoïsme absolu pèse sur nos âmes d'un

poids moins écrasant. Peu à peu, à mesure que notre bonté, notre charité, notre douceur, notre besoin de fraternité et de bienveillance, notre faculté d'abnégation, de pardon des injures et d'oubli de soi-même grandissent en nous, se développent et s'affirment en une série d'actes altruistes, nos facultés de souffrir, elles semblent diminuer et s'éteindre. Nous découvrons des ressources infinies de consolation, d'apaisement et de résurrection, d'espérance et de joie, trésors plus précieux que toutes les richesses matérielles et dont le pessimisme théorique niait naguère, en sa désespérance, jusqu'à la possibilité. Nous en savourons avec délices la conquête inattendue, encore bien partielle, bien fragile, bien âprement disputée par les puissances innombrables de la souffrance et du mal, mais indéniable et certaine. Chaque douleur que nous avons apaisée diminue notre lot de tristesse terrestre et ce tribut tragique que nous payons tous au malheur, chaque infortune que nous avons eu le bonheur de soulager se change pour nous en gage d'espérance ; chaque blessure, que nos soins fraternels ont guérie, nous procure autant qu'à la victime qui en subissait la souffrance, la volupté de l'apaisement et la joie de la convalescence. Toutes les larmes que nous épargnons à nos semblables, sachez-le bien, nous

les aurions versées nous-mêmes un jour, et comment ce miracle éternel de l'Amour plus fort que la Douleur peut-il nous étonner, puisque celui qui souffre, qui agonise ou qui pleure et que nous secourons, celui qui nous semblait jadis un ennemi et un étranger est un autre nous-mêmes, puisqu'en nous sacrifiant pour lui, c'est à notre détresse que nous venons en aide, c'est de notre propre et immense misère que nous avons pitié ?

C'est en vain que la perfidie, la violence, et la haine exercent contre nous leur fureur fratricide. Si nos ennemis, nos bourreaux ou nos persécuteurs sont heureux, triomphants, et prospères, leur félicité nous dédommage au centuple du mal qu'ils espèrent nous infliger, c'est en vain que les êtres les plus chers, les plus tendrement aimés, nous abandonnent, nous méconnaissent ou nous trahissent — je choisis tout exprès, comme exemple, la plus cruelle des épreuves. — Nous souffrirons le martyre, sous la première impression de l'outrage et de la félonie, nous verserons des larmes de sang, nous atteindrons le fond de la douleur et de l'humiliation humaine ; notre raison fléchira au souffle de l'infortune et de l'irréparable. Mais si nous apprenons que la créature adorée, parjure à ses serments, qui nous dédaigne, nous méprise et nous brave,

est heureuse, du fragile et éphémère bonheur d'ici-bas, quelle est l'âme généreuse, vraiment aimante, vraiment soumise à l'illusion décevante et sublime de l'amour, quelle est l'âme capable de regretter un seul instant la rançon dont elle paie la félicité de l'être aimé que la vie éloigna de nous à jamais ? Et c'est en vain aussi que la souffrance physique, la pauvreté, l'esclavage social, la maladie, l'abandon, l'ingratitude, l'épreuve dégradante de la misère, l'injustice et le mépris du monde, c'est en vain que tous les maux innombrables qui accablent la triste humanité, c'est en vain que les pires désastres nous écrasent, nous désespèrent. S'il y a de la joie en ce monde, de l'amour, de la richesse, de la volupté, de la santé, de la force victorieuse, de la lumière et de la beauté, qu'importe que nous ne possédions pas même une parcelle de ces trésors éphémères, désirables quand même, puisqu'un reflet de la Joie absolue y palpite !

Le sage, et tout homme de bien, toute créature vivant d'une vie altruiste et aimante, est parvenu à la sagesse véritable, le sage participe au bonheur d'autrui, surtout s'il a la certitude d'y contribuer par sa propre souffrance. Pareil au philosophe stoïcien, pratiquant parmi les ténèbres du monde antique les préceptes du grand Epictète, du sublime Sénèque ou du noble Marc-Aurèle, il est riche, il est jeune,

victorieux et superbe, il est aimé, il est heureux, il participe à la richesse, à l'amour, à la liberté, à la jeunesse épanouie de ses semblables et même de ses ennemis. Car, si la même essence palpite dans tout ce qui souffre et aspire au bonheur impossible, c'est-à-dire dans tout ce qui existe, qu'importe le rôle brillant ou très humble, éclatant ou lamentable que le destin nous assigne dans la puérile et éternelle comédie du monde ! Il faut que la Vie puisse produire un peu de beauté, de vérité et de joie ; si elle y parvient l'existence est absoute, de même que le plus humble interprète d'un chef-d'œuvre bénéficie d'un rayon de gloire ; qu'importe, si c'est notre Moi éphémère ou celui de notre frère en faiblesse et en misère humaine qui profite de la conquête du Bonheur ? L'essentiel est que la joie existe, qu'elle fleurisse parmi tant de décombres et de ruines, que notre âme parvienne, à en créer l'illusion bienfaisante. Il suffit qu'une créature vivante en respire un instant le parfum mystique. Sa volupté sera la nôtre, nous entendrons les cris d'allégresse de l'esclave affranchi, parmi les pires épreuves de la défaite personnelle, nous comprendrons sa joie, nous subirons l'extase de sa délivrance et de son orgueil.

*
* *

Le second cycle de l'initiation mystique est franchi par le disciple de Schopenhauer. Il s'est assimilé la morale profonde et si douce, si pitoyable sous son apparente rigidité dont nous venons d'esquisser les aspirations essentielles. Toutefois, car il y a dans le déterminisme supérieur de la dialectique une force mystérieuse qui dépasse vraiment les prévisions humaines, même quand il s'agit d'un homme de génie — le disciple du Maître, s'il est de bonne foi et s'il n'admet pas l'obéissance passive en matière de croyance philosophique, une fois parvenu à ce sommet de l'existence morale d'où l'on embrasse déjà l'ensemble de l'Être et de la totalité du Monde, pénètrera sans doute au delà des limites que Schopenhauer lui-même voulait nous assigner. Pour la seconde fois, parmi les ténèbres et l'épouvante de la nuit terrestre, il sera contraint de reconnaître un principe de liberté, de renouveau et de victoire obtenue sur l'éternelle et universelle souffrance. La Volonté de vivre n'était déjà plus radicalement meurtrière et infâme, puisqu'elle nous octroie le bienfait, à nul autre pareil, de la contemplation esthétique ; elle contient dans ses profondeurs insondables, un principe positif, de caractère bienfaisant plus indéniable encore, puisque la pos-

sibilité de l'Amour, du Sacrifice et de la Pitié, c'est-à-dire la possibilité d'une morale nous fait participer à une forme de l'être qui n'est plus l'âpre désir, l'effort atroce et vain, la souffrance sans fin du Vouloir vivre. Ce mode d'existence que le plus humble des hommes peut adopter et choisir, n'eût-il ni génie, ni talent, ni instruction d'aucune sorte, ni même cette faculté de comprendre la Beauté qui est déjà un privilège, cette vie nouvelle échappe à la Fatalité tragique de la Douleur et de la Servitude; elle est elle-même, quelque imparfaite qu'elle apparaisse encore, le bien possible et réalisé, la joie atteinte, la démonstration vivante du bonheur, un instant victorieux puisque toute créature qui se sacrifie à une autre, par une loi équitable et sublime, trouve dans l'ardeur même du sacrifice l'oubli de ses propres souffrances. Si le héros ou le saint qui s'immole au bonheur d'autrui, non seulement ne regrette pas les biens périssables auxquels il renonce, mais reçoit déjà le salaire de son dévouement et le prix de son effort, c'est parce que la délivrance, l'écrasement du mal, l'évasion de notre âme, prisonnière de l'erreur et de la haine, c'est parce que le Bonheur et la Joie, achèvement et enchantement des destinées, se paient d'un prix exorbitant certes, ce prix étant, selon Schopenhauer, le sacrifice de notre félicité per-

sonnelle; mais c'est aussi parce que la Félicité est possible, même ici-bas, parce que l'existence de ces biens ineffables, nous interdit de prononcer le verdict sans appel qui condamne le monde. Si le sacrifice, essence et triomphe de la loi morale, ne servait qu'à augmenter et à propager la souffrance, pourquoi Schopenhauer nous en imposerait-il le culte, l'accomplissement et le désir? La diminution de la douleur est déjà une forme de la joie et l'abnégation des bienfaiteurs de l'humanité ne leur eut-elle octroyé que celle-là, l'anathème absolu du pessimisme apparaîtrait déjà en contradiction évidente avec la morale que Schopenhauer a déduite, avec tant de force et de génie, de l'étude de la vie humaine et de l'évolution cosmique. Car l'objection que l'on a adressée si souvent à la morale formaliste de Kant garde aussi toute sa puissance agressive contre les austères avis du renoncement pessimiste. On ne se sacrifie pas à une ombre, à une illusion, à une formule abstraite, mais à une réalité vivante et certaine, et cette réalité ne peut être ni l'orgueilleuse chimère d'une Loi arbitraire et abstraite, ni la doctrine incomplète de l'Unité fondamentale de tous les êtres, mais la victoire de l'idéal qui nous fait espérer une vie plus douce, une humanité meilleure, une augmentation de la joie possible, surtout une diminution de la souffrance éternelle.

CHAPITRE VI

LA SOLUTION DU GRAND PROBLÈME

Celle-ci demeure pourtant la maîtresse inexorable de nos fragiles destins, et tôt ou tard, la loi fatale nous ramène dans son empire, repentants et soumis, comme des esclaves fugitifs.

Néanmoins, on ne saurait le redire trop souvent, parmi les démentis cyniques de la réalité insultant l'Idéal, et quand les plus grands génies de notre race, des titans tels que le penseur du *Monde comme volonté et comme représentation* nous ordonnent de désespérer et de mourir, de cette agonie de l'âme qui est le renoncement, la fuite de l'esclave, l'évasion suivie de représailles tragiques, mais qu'importe ! la libération est possible, même ici-bas. Oui, la misère, la douleur, les deuils, la trahison et la déchéance de tout ce que nos âmes ont aimé au printemps, l'immense lassitude, le

supplice de vivre, voilà la vérité, voilà notre sort à tous, il n'y en a pas d'autre. Et dans la lutte déchirante qui dure du berceau à la tombe, chacun de nous est sûr d'être vaincu à la fin du combat. Mais une lueur d'espoir brille dans les ténèbres, mais on échappe à la tyrannie de l'égoïsme, des appétits insatiables, de la volonté ardente et à jamais inassouvie. La magie de l'Art nous accorde l'oubli, pendant une trêve propice. La douceur de l'amour et la sainteté de la loi morale, en nous faisant participer aux douleurs comme aux joies apparentes d'autrui, en nous commandant de diminuer la souffrance et de propager le bonheur, nous rend plus libres encore, nous réconcilie davantage, nous dévoile quelques traits de plus de l'idole dont le Maître niait l'existence elle-même et dont le visage se dessine lentement, parmi les ombres et les énigmes de l'Absolu, dont le sourire mystérieux attire les créatures vivantes depuis que l'illusion du monde y déploie ses prodiges, dont le regard semble nous dire : « Oui, je suis la Joie éternelle, pauvres insensés, créatures périssables qui osez douter de moi, de moi vers qui aspire tout ce qui existe ! Je suis si bien l'inspiratrice, l'initiatrice, la souveraine de vos destins que vos négations elles-mêmes semblent plaider ma cause... »

Quel est en effet le but auquel aspire la vo-

lonté, lasse de tant d'efforts stériles, lorsqu'elle cherche l'oubli au refuge de l'Art ou du Bien? Cet oubli, cette délivrance peuvent-ils être un surcroît de douleurs, une augmentation de souffrances? Non, certes, ou, s'il en était ainsi, le philosophe démasquerait une fois de plus la perfidie de la nature ennemie elle saurait nous montrer le piège que tend à ses victimes l'illusion du Bien et de la Beauté. Schopenhauer, pourtant comme tous les penseurs et tous les philosophes dignes de ce nom, proclame bien haut, avec la gratitude émue et l'éloquence sublime du prisonnier qui échappe aux bourreaux, la sainteté, la noblesse et l'efficacité de l'Art et de la Morale. Nul doute n'est donc possible à ce sujet, et peu importe que l'illustre métaphysicien ne s'en soit pas rendu compte très exactement, ou plutôt n'ait pas voulu déduire les conséquences totales de son esthétique et de sa doctrine du Devoir. En délivrant la volonté du joug de l'égoïsme et de la servitude, en lui permettant de rejeter, ne fût-ce que pendant quelques heures de trêve bienfaisante, le fardeau accablant de l'inquiétude, du trouble, des soucis décevants, des convoitises toujours inapaisées, des appétits jamais satisfaits, l'Art aussi bien que la Morale attestent la possibilité et l'existence d'un monde où la souffrance apparaît amoindrie, la Joie accessible,

le Bonheur passant de la puissance à l'acte, le Mal terrassé et la douleur vaincue.

Mais l'extase de la contemplation esthétique s'évanouit avec cette brièveté tragique qui semble la rançon fatale de la Jeunesse, de la Beauté, de l'Amour et de l'enthousiasme, car ce qui rend la vie digne d'être vécue est précisément, hélas ! ce qui passe et se fane le plus vite, ici-bas, les roses printanières, les fleurs du rapide été ou les moissons de l'automne nous ont à peine permis d'en respirer les divins parfums que déjà leur parure éclatante n'est plus qu'un souvenir.

Mais la loi morale, l'altruisme et la sublime pitié, s'ils nous emportent loin du Monde matériel, où chaque combattant se défend, lutte avec acharnement, espère la victoire et finalement succombe et expire, les armes à la main, au nom de l'égoïsme insensé (n'est-ce point un prodige, à nul autre pareil, que cette seule notion du désintéressement, du souci de la peine d'autrui, de notre devoir envers les autres créatures, cette notion dont l'homme seul est capable, parmi les innombrables êtres vivants, qui tous se haïssent, se détruisent et se dévorent ?) mais la loi morale, si elle ennoblit, purifie et agrandit notre existence, en la faisant participer aux peines et aux joies, aux travaux et aux aspirations, aux regrets, ou aux grandes

espérances de nos semblables, ne nous apporte-t-elle aussi qu'un apaisement passager, une guérison momentanée, une félicité incertaine et précaire? Il faut le reconnaître, hélas! car si la faculté d'oubli, le fait même d'échapper à la tyrannie de l'instinct, de l'ambition, de l'inquiétude du lendemain, l'esclavage du moi, est déjà une conquête immense sur la douleur, maîtresse et souveraine du Monde, celle-ci règne quand même en partage dans l'atroce univers que la fatalité nous assigne pour prison, et l'âme du sage, délivrée des regrets, des remords, de l'égoïsme, continue néanmoins à souffrir d'une souffrance plus noble, mais intense et tragique encore. La douleur cosmique tressaille en lui, les plaintes des martyrs innombrables résonnent douloureusement dans les profondeurs de son être, la misère, l'esclavage, l'injustice le désespèrent et l'accablent. Il pleure toutes les larmes du monde, son cœur saigne par toutes les blessures humaines, son âme se brise aux spectacles effroyables de la détresse et du délire des créatures périssables auxquelles il a sacrifié la chimère du bonheur personnel et que son sacrifice, résolu et accompli au prix de tant d'efforts, d'un renoncement surhumain, d'une crise mystique si douloureuse et si laborieuse, n'a ni délivrées ni apaisées ni rendues complètement heureuses ou meilleures. S'il a

vaincu sa propre douleur, le sage, le héros pacifique ou le saint, tant qu'il demeure parmi le monde des vivants, n'a pu écraser d'une victoire durable l'universelle et fatidique Loi du Vouloir Vivre qui est aussi la Loi d'inutile agitation, de défaite certaine et de tortures inévitables.

Le mal reprend ses droits, la douleur obtient sa revanche. Plus que jamais, même en admirant la Beauté, même en suivant les préceptes du Bien, nous souffrons, nous désespérons, nous agonisons dans les affres d'un long supplice... Désormais ce n'est plus la faillite de notre fragile idéal, qui nous incite à la révolte et au désespoir mais le désir de l'idéal sacré entre tous, celui de la joie universelle. Car, ni la Beauté, ni la Bonté ne peuvent abolir la souffrance. Elles sont encore, quoique très supérieures à l'égotisme vulgaire, certes, des formes d'activité humaine assujetties au vouloir vivre, et l'existence reste toujours le Mal, la Trahison et l'Epreuve suprêmes.

La troisième et la plus noble de nos facultés (bien que Schopenhauer lui ait ravi son ancienne priorité et sa suprématie d'autrefois) la pensée, ce don mystérieux de comprendre la vie, le seul, en somme, qui creuse un abîme entre l'homme et les autres créatures, capables de sentir et de vouloir, et de souffrir

comme nous, hélas ! mais non pas de penser, l'intelligence, nous permettra enfin de franchir le seuil redoutable des régions interdites, celles où les vérités suprêmes brillent d'une ineffable clarté, où palpite enfin la flamme de l'absolu, où l'initiation s'achève et nos destinées s'accomplissent, tandis que les derniers voiles se déchirent. Le penseur, non sans une lutte bien douloureuse encore, s'est affranchi de l'égoïsme, de l'illusion primordiale, de l'absorbant et féroce individualisme, plus tard, il a cherché la guérison et le mot de l'énigme dans les sphères apaisées et sereines de l'Art, il a cru, comme nous tous, aborder au port, toucher au but rêvé, en acceptant la servitude volontaire du devoir et de la vertu, et toujours son attente fut déçue et trompée, non pas d'une déception complète, il est vrai, mais déchirante et tragique encore. Partout, même dans l'atmosphère pure et sublime de la Beauté ou du Bien, la douleur est reparue, la fleur symbolique au parfum qui tue, aux sombres couleurs de désespérance et de deuil, les roses funéraires ont refleuri encore. Et l'esprit vainqueur, non plus seulement des illusions des sens et des mirages matériels, pièges grossiers dans leur habileté même, mais vainqueur aussi des stratagèmes subtils où se déploie l'astuce du Vouloir Vivre — toute-puissance du génie ou ineffable gran-

deur de la pitié — l'esprit comprend, enfin, l'ultime vérité, il acquiert une certitude irréfutable, il reconnaît que le Monde est absolument mauvais et, parvenu à ce degré de clairvoyance et de haute sagesse, il sent en lui-même la force de choisir entre la volonté de vivre et celle de ne plus vivre.

*
* *

Le verdict sans appel est prononcé, le plus haut degré de stoïque fierté accessible à une créature humaine est atteint. La parole tragique et définitive, inspirée et indestructible, plane sur le monde qu'elle condamne, sur le destin dont elle a déjoué l'immémoriale astuce. Et cette sentence suprême qui est aussi la suprême sagesse, est une condamnation. Le vrai devoir, la vraie beauté, le seul bonheur réside dans l'anéantissement du désir de vivre, c'est là la délivrance complète. Détruisons-en nous-mêmes l'étincelle néfaste, le principe de l'Être. Alors seulement nous ne souffrirons plus. Et c'est pourquoi au jugement de Schopenhauer, le Bouddhisme, avec sa rage de destruction, son renoncement mystique et les abîmes de néant qu'il fait entrevoir à ses fidèles, c'est pourquoi le Bouddhisme semble être déjà l'expression

symbolique, anticipée et instinctive de sa philosophie. Le Nirvana est le but, le port et le refuge de nos fragiles destinées...

En lui seul, dans ses profondeurs insondables, dans son sommeil sans rêve, dans sa nuit sans étoile, nous trouverons le repos, la délivrance, la fin de l'interminable épreuve, la quiétude et la sainteté du grand silence que l'existence interrompt Le monde où nous vivons, où nous agonisons plutôt, ne peut s'améliorer, il ne peut échapper à la Loi fatidique ; l'espoir et la chimère du progrès, c'est-à-dire d'une amélioration de la vie, ne méritant que l'indulgence méprisante du sage. Le Non Être vaut mieux que l'Être, de sorte qu'au bout des investigations laborieuses de la science, après le tumulte et le cauchemar des siècles, comme salaire de son dur labeur, la triste humanité ne reçoit que ce conseil : l'anéantissement du Vouloir Vivre, et avec lui, l'anéantissement du Monde qui n'existe que par les consciences où il se représente.

Jamais doctrine négative ne fut plus absolue, plus radicale, plus persuasive que celle-ci. autant par la splendeur de la forme où elle s'exprime que par la force de pensée philosophique et l'unité admirable qui l'anime d'un bout à l'autre. Jamais une sentence plus implacable, plus âpre, n'aura stigmatisé l'injus-

tice du monde et l'épreuve de la destinée. On a atteint vraiment le fond du désenchantement et du désespoir, le nihilisme intellectuel ne saurait aller au-delà, puisque déjà, dans cet anéantissement qu'enseigne Schopenhauer, les limites du monde d'ici-bas sont dépassées. Le Maître du pessimisme moderne nous guide dans ces sphères du rêve, de la contemplation et de l'extase mystiques, inexprimables en termes du langage humain, dont les extraordinaires visions des grands philosophes néoplatoniciens, de l'admirable école d'Alexandrie, si peu connue et si digne de l'être, celle des Proclus, des Sirianus, des Modératus de Gadès, des Alcinoüs, des Ammonius Saccas, des Porphyre, mais surtout du gigantesque, obscur et redoutable Plotin, émule et rival de Platon, peuvent seules nous donner une notion approximative. Le cycle des facultés et des aspirations humaines est parcouru et toutes les routes ont abouti aux gouffres d'épouvantes, et d'horreur. Deux fois, l'espérance invincible aura brillé sur la route périlleuse, aux chemins difficiles du long apprentissage, à deux étapes différentes, sous la clarté propice d'étoiles bienfaisantes mais incertaines et l'une et l'autre trop éloignées de nous, hélas ! pour dissiper les ténèbres ; deux fois, le fantôme du bonheur s'est dressé devant nous. Nos mains tremblantes

se sont tendues vers lui, accablées de chaînes, brisées par la douleur. Sous le souffle pur de l'Idéal vainqueur, notre détresse infinie s'apaisa un instant, nous avons cru découvrir le remède désiré ; mais bientôt les derniers spectres se sont évanouis, et voici enfin, irréfutable, indéniable, toute puissante comme l'éternité, voici la solution du grand problème : le Bonheur est impossible. Tant que continue encore l'épreuve de la vie, telle que nous la subissons ici-bas, il faut anéantir le désir même et la force de vivre. Le bienfaiteur, l'ami de l'humanité et de la nature est celui qui aspire à y éteindre le feu dévorant de l'Être et de la souffrance ; et toute philosophie rationnelle se termine par une négation absolue.

Depuis les plaintes farouches des prophètes, depuis les prédications enflammées et ardentes des sages brahmaniques ou des premiers martyrs bouddhistes enseignant aux humains le mépris de la douleur et la haine de la vie, la douceur du néant et le repos de l'abîme ; depuis les méditations sublimes et désenchantées du prince Hamlet songeant aux problèmes de la destinée et de la souffrance sur ces terrasses d'Elseneur où le fantôme du devoir lui apparaît pour la première fois, depuis Eschyle ou Ezéchiel, depuis Shakespeare ou Byron, l'humanité n'avait pas entendu un réquisitoire

plus éloquent, plus fougueux, plus farouche que celui-ci.

Non, jamais accents plus pathétiques, plus frémissants d'épouvante, plus sincèrement tragiques, plus impressionnants et plus douloureux n'avaient retenti sous la voûte des cieux, vers ces espaces infinis, où tant de regards humains ont cherché un signe d'espérance, un appui, une promesse de renouveau, une consolation, fût-elle pâle et tremblante comme la clarté des astres lointains. Tout n'est que vouloir vivre, impulsif, inutile, et sans but, dans le rythme des constellations comme dans les battements d'un pauvre cœur aimant, demain réduit en cendres ; tout n'est que douleur éternelle, labeur sans sanction, et sans trêve, rien n'est vrai, rien n'existe, sinon la mystérieuse puissance de vivre et de souffrir. Et pour la centième fois, à l'interrogation anxieuse de l'âme désespérée qui demande : Où est la guérison, non plus illusoire et temporaire, mais véridique et sincère? le philosophe qui n'a pas seulement enseigné mais démontré le désespoir à l'origine et à la fin de tout, le sage répond encore : La destruction du Mal en est le seul remède. N'essayez pas d'ennoblir mais d'abolir la vie. Ni espoir, ni clémence possible. Le néant, le néant encore et toujours.

Lui seul vous apaisera, lui seul vous donnera

la paix, lui seul ne vous trahira pas... Mais ceci est vraiment un des faits les plus significatifs et les plus importants de l'histoire intellectuelle de l'humanité. Au moment même où Schopenhauer est parvenu à la conclusion logique de sa doctrine, conclusion nullement arbitraire, savamment déduite, irréfutable et s'appuyant sur l'effroyable réalité de l'existence quotidienne aussi bien que sur la dialectique la plus sublime, au moment suprême où il lui faut terminer l'œuvre de toute sa vie, résumer en quelques pages synthétiques le sens de son chef-d'œuvre, entraîné par un instinct, un appel irrésistible de son génie en qui palpite vraiment l'âme douloureuse du monde, le voici qui ne peut s'empêcher de pousser encore, malgré tout, malgré l'atroce vérité de sa haine et de sa révolte, malgré la victoire de sa philosophie et la certitude de son bon droit, le cri d'espérance qui ne s'éteindra pas, tant qu'un être vivant continuera à vivre et à souffrir ici-bas, à chercher le sens de la vie et la chimère du bonheur.

On se souvient des lignes mémorables, si souvent citées, commentées, de mille manières dissemblables et qui ont à elles seules suscité toute une littérature et toute une école philosophique, de l'aveu significatif et pathétique qui termine l'œuvre capitale de Schopenhauer. Après avoir reconnu qu'il s'est contenté de

faire la métaphysique du monde, ne pouvant se former de notions même symboliques de ce qui dépasse le monde, le grand philosophe reconnaît par cela même que, si sa philosophie se termine par une négation, cette négation, bien qu'assimilable au néant d'après la terminologie rudimentaire du langage humain, n'implique nullement la notion du néant absolu. Elle laisse à l'état de question ouverte le grand problème du bonheur, du souverain Bien et de l'au-delà. Attitude intellectuelle d'un scepticisme purement et essentiellement kantien, qu'imposait à Schopenhauer sa loyauté spéculative, mais qui d'un rapide coup d'aile l'emporte bien loin du nihilisme absolu, précisément à l'heure solennelle où celui-ci semblait sûr de triompher.

Rappelons une fois de plus quelques-unes des pensées admirables qui achèvent une des œuvres les plus fortes du génie humain, en y faisant pénétrer tout à coup l'éclatante lumière des espaces infinis et des espoirs immortels.

« Les Bouddhistes emploient avec beaucoup de raison le terme purement négatif de Nirvana qui est la négation de ce monde Si le Nirvana est défini comme néant, cela ne veut rien dire sinon que ce monde ne contient aucun événement propre qui puisse servir à la définition ou à la construction du Nirvana .Lors

donc que par la sympathie universelle, par la charité, l'homme en est venu à comprendre l'identité universelle de tous les êtres, à supprimer tout principe illusoire d'individuation, à reconnaître soi dans tous les êtres et tous les êtres en soi, alors se produit l'anéantissement de la volonté (la béatitude dans la mort), cet état de parfaite indifférence où sujet pensant et objet pensé disparaissent, où il n'y a plus ni volonté, ni représentation, ni monde. C'est là ce que les Indous ont exprimé par des mots vides de sens comme Résorption en Brahma, Nirvana. Nous reconnaissons volontiers que ce qui reste après l'abolition complète de la volonté n'est absolument rien pour ceux qui sont encore pleins du vouloir vivre. Mais pour ceux chez qui la volonté s'est convertie et abolie, notre monde actuel, ce monde si réel avec ses soleils et sa voie lactée, qu'est-il ? Rien. »

C'est lui qui est le néant. Ainsi parle Schopenhauer, dont la profonde sagesse et l'ardente pitié font sourire Nietzsche, le Maître des générations actuelles. Paroles simples et sublimes, paroles inspirées qui éclaireront durant des siècles le labeur des philosophes et le sort ténébreux de notre race esclave, paroles fécondes qui créeront peut-être la métaphysique des temps à venir, car la portée spéculative et la signification morale qu'elles empruntent au

génie du philosophe allemand et aux tendances essentielles de sa doctrine sont incommensurables, presque incalculables en influence bienfaisante, certainement insoupçonnées de Schopenhauer lui-même.

Ainsi le détracteur le plus acharné et le plus éloquent du monde et de la destinée humaine, le pessimiste le plus redoutable, car il n'eut pas seulement du génie, mais aussi un immense talent d'écrivain, le penseur acerbe et profond, le révolté dont le dédain superbe et la rage de négation n'épargnèrent aucune des chimères, aucune des illusions, aucun des refuges de la lamentable humanité, le grand et morose Schopenhauer lui-même est obligé, de par la toute-puissance de la dialectique éternelle, celle qui se confond avec la vie elle-même, à reconnaître au delà du tombeau, il est vrai, dans les régions inconnues où notre être aborde enfin, après le grand naufrage, à discerner, lui aussi, au firmament de l'éternité, une invariable étoile. Notre race captive et malheureuse jamais d'ailleurs ne l'avait perdue de vue, parmi les pires épreuves, les ténèbres les plus hostiles; l'âme collective des générations, a cru en elle, a vécu dans l'espoir et la certitude de la revoir et de la retrouver. C'est l'étoile de la joie, l'astre pur et sacré du bonheur, du bonheur absent de notre monde à nous, mais non

pas de l'immense Univers ni du vaste domaine du possible et du réalisable. Et c'est en vain que l'illustre misanthrope allemand a voulu nous convaincre de l'inanité de notre croyance et de nos longs espoirs, c'est en vain qu'il nous fit, en un immortel chef-d'œuvre, la démonstration du désespoir et du pessimisme. C'est en vain qu'il nia toujours cette clarté si faible, à peine perceptible, mais qui existe pourtant, qui tremble et scintille à l'horizon et dont la pâle lueur éclaire seule notre route. Lui-même a cru l'apercevoir déjà dans le clair sourire de la Beauté ou dans le regard apaisé et clément de la Bonté s'apprêtant au martyre, lui-même a puisé dans la magique influence qu'elle dégage la force de penser, de souffrir, d'enseigner la délivrance et voici qu'aux portes mêmes de l'éternité, lorsque notre guide croyait s'abîmer dans la nuit du néant, elle s'épanouit, elle se propage, elle jaillit, de toutes parts, en une éblouissante et mystique aurore.

Car nulle doctrine de vie, nulle philosophie, c'est-à-dire aucune explication de l'univers ne peut être basée sur une négation absolue. La possibilité du monde, quelque tragique, néfaste et imparfait qu'il soit hélas ! doit avoir sa raison d'être au sein de l'absolu, dans un principe positif ; sans cela, ce monde, déjà si atroce et si cruel, mais où l'idée, du moins, et le rêve de

la Joie subsiste, cet univers périrait. Et aucune morale ne saurait dominer les âmes si elle ne prêche que le néant, la destruction et le nihilisme absolu, si elle ne trouve pas, même dans ses cris de désespoir et de révolte, même dans ses conseils d'ascétisme et de renoncement, une parole de vie, de renouveau et d'espoir. Comment pourrait-il en être autrement ? La négation ne saurait s'exercer que sur la notion ontologique, très nettement définie, d'un Bien quelconque, primordial, caché, en puissance seulement peut-être, mais qui seul soutient et explique le prodige de l'Etre. L'humanité ne saurait subir les épreuves innombrables, les peines et les tourments de la vie, les supplices physiques et les tortures de l'âme, toute l'horreur et toute l'épouvante de nos destins dont Schopenhauer n'a point exagéré l'intensité, si, parmi tant de mal et de ténèbres, ne subsistait quand même le mystérieux et invincible principe du Bonheur possible, de la cessation de la souffrance, de l'idéal vainqueur, aujourd'hui ou dans des milliers de siècles, dans la réalité de l'heure présente ou aux termes inconnus de l'évolution cosmique. Cette force initiale dont chacun de nous a ressenti le pouvoir, aux heures si rares et si brèves d'accalmie et de félicité relative, ou même aux heures où nous avons moins souffert, cette

réalité, aussi certaine, aussi évidente, que la souffrance et l'effort universel, anime, exalte, console, réconcilie, empêche de disparaître à jamais la race des vivants ; puissance mystérieuse, pareille en son active intensité à la Pensée éternelle d'Aristote, à la Pensée divine, à la Pensée parfaite, source de toute vertu et de toute Beauté, absente de notre misérable monde, certes, mais qui existe et qui l'attire d'un invincible attrait !

La notion du Bonheur est indestructible dans la nature et dans l'âme, le rythme et l'harmonie des mondes en tracent le symbole sur le chemin des étoiles, aux routes de l'infini, les créatures innombrables en cherchent la réalisation primitive et grossière dans la satisfaction de l'instinct et l'homme enfin, si borné, si criminel, si méprisable qu'il soit encore, en possède l'intuition sublime et en poursuit l'impossible chimère. Son universalité dans toutes les régions de l'être permet de l'assimiler à une de ces vérités ontologiques dont l'antithèse et la négation absolue sont indémontrables. — D'autant plus que, nous ne saurions trop le répéter, la négation pure ne peut rien créer, un régime de vie d'où tout élément positif de persévérance dans l'Etre, par conséquent même d'obscur bien-être serait absent, un monde foncièrement mauvais

est inconcevable, impossible et contradictoire en soi. La souffrance radicale qui est le Non-Etre, n'a de sens et de réalité que si l'on admet aussi le postulat de l'Etre achevant ses destins, en se synthétisant avec son contraire dans l'obscur et mystérieux travail du devenir cosmique. Car c'est peut-être le châtiment mérité des grossières invectives dont Schopenhauer accabla Hegel, l'illustre philosophe berlinois, si oublié aujourd'hui, et dont le génie égala sans aucun doute celui de son ennemi, car ce génie fut bien noble, bien grand et bien pur; c'est la revanche de Hegel qu'il faille se rappeler la célèbre formule hégélienne pour expliquer l'évolution de la pensée de Schopenhauer et la contradiction apparente à laquelle le condamne la logique supérieure des choses et de la vérité.

Mais cette contradiction n'est qu'apparente, elle devient une preuve de plus de la forte unité philosophique de l'œuvre qu'elle résume dans cette synthèse finale, de l'intégrité absolue d'une pensée consciente de sa force, prête à admettre tous les points de vue qui s'imposent à la dialectique du métaphysicien, tandis qu'il reconstruit l'évolution du monde. C'est cette vaste et admirable synthèse, avec les perspectives infinies qu'elle dévoile soudain à nos yeux, qui termine l'œuvre de Schopenhauer.

Et nous y trouvons une raison de plus pour respecter sa probité de penseur et son génie de philosophe. Car, il est, sans aucun doute, aux régions de l'Absolu, au delà du Monde visible, une synthèse initiale où les thèses et les antithèses des jugements humains se concilient et s'accordent en une Réalité suprême. Autant que Schopenhauer, lui-même, avec la même convoitise ardente et la même âpreté chagrine, nous estimons que le monde est mauvais, que la vie est cruelle, injuste et atroce, que notre destinée à tous est aussi effroyable qu'incompréhensible, éphémère et superflue. Nous estimons que le pessimisme a raison et que la conception du monde qu'il nous propose comme doctrine de vie est juste, rationnelle et féconde. Mais cette doctrine est incomplète comme toutes celles qui visent à embrasser l'absolu en une formule de savoir humain. Emule, élève et continuateur glorieux de Kant, notre maître à tous, aux plus humbles comme aux plus célèbres, l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* aurait dû s'en souvenir : l'Absolu n'existe point dans ce monde d'apparences et de phénomènes qui n'est que la manifestation de la réalité ultime, de la chose en soi, de la substance Première dont toutes les railleries du grossier positivisme contemporain ne parviendront pas à détruire

l'évidence. Et les doctrines qui admettent un dualisme initial et éternel, celui de la Matière et de la Pensée, de l'Esprit et de la Nature dans les fondements du monde, doctrines aussi profondes et aussi défendables que les théories du monisme absolu à la mode aujourd'hui, la philosophie du dualisme vers laquelle nous attirent toutes nos préférences personnelles, pourrait opposer à la thèse de Schopenhauer les mêmes objections.

Non, vraiment, point d'Absolu parmi les ombres vaines et fugitives d'ici-bas. Voilà encore une vérité d'évidence première, pas même l'absolu de la douleur, du mal et du renoncement.

Ce n'est pas tout. Pour que la négation complète du Bonheur, c'est-à-dire le Mal radical, fondamental, inguérissable, soit possible (et, sans ces caractéristiques, point de pessimisme sincère, logique et complet), il faut que le bien existe quelque part, dans les régions incommensurables du possible ; il faut qu'un principe positif de Vie et d'Affirmation rayonne dans le monde transcendant du Nirvana, même en supposant qu'il soit absent à jamais de l'univers terrestre et du monde des apparences. Car une antithèse d'ordre purement spéculatif, comme celle qui sert de fondement au pessimisme, n'est intelligible que

si la thèse à laquelle elle s'oppose comme contradiction universelle, possède, elle aussi, le privilège de l'Etre. Et la toute puissance de la dialectique éternelle, nous le savons maintenant, a conduit Schopenhauer, contre son gré sans doute, sous l'impulsion irrésistible de l'évidence philosophique, à cette concession d'une incommensurable portée spéculative, difficile à concilier, semble-t-il, tout d'abord, avec les préférences de son génie et les principes immortels de sa doctrine et qui pourtant achèvent, complètent et sanctifient son œuvre. Non, quelque atroces, despotiques et universels que soient le Mal, la souffrance et le Crime, tout ce qui est la négation de l'Idéal, ces formes multiples, encore triomphantes partout, de négation ne peuvent être les seuls éléments de la constitution du Monde. L'explication totale de l'ensemble des choses qui accepte et propose comme principe métaphysique, comme solution définitive, une négation radicale ne saurait satisfaire aux aspirations, et aux tendances les plus profondes de la philosophie et de l'humanité.

Selon la puissante et indestructible parole du philosophe antique, jamais, du Non Être, vous ne ferez jaillir le prodige et la réalité de l'Être. Si le fait primordial, le postulat concret de l'existence a surgi du néant, une force mystérieuse et que nul terme emprunté au langage

humain ne saurait définir, une force présente dans tout ce qui aspire à vivre, une raison suffisante explique et rend intelligible et possible, le prodige de la vie. Ce principe est ineffable, indéfinissable, immanent au monde, peut-être existe-t-il au delà du monde réel d'une existence transcendante, comme un des attributs de Dieu. En tout cas un irrésistible instinct de notre nature nous oblige à croire en lui. En nous et autour de nous, tout atteste son existence et sa toute-puissance. C'est lui qui se manifeste dans les Lois de mécanique universelle et d'harmonie mathématique qui régissent l'univers matériel, les astres célestes aussi bien que la pierre qui obéit, en tombant, à ce que nous appelons la loi de pesanteur et l'attraction terrestre. Le même principe palpite, frémit, souffre et combat dans la lutte pour l'existence dont la Fatalité s'impose aux espèces innombrables d'êtres vivants, chacune, fût-ce au prix de la destruction de tous les autres, affirmant, avec tant de frénésie et de fureur, sa persistance de vivre et son besoin invincible de bien-être et de joie animale...

Et c'est encore ce principe positif entre tous, mais ennobli, idéalisé, parvenant peu à peu à la conscience de son essence première et de sa mission véritable qui dirige, éclaire, protège et anime la triste et fragile humanité. C'est son

influence qui la conduit parmi tant d'épreuves, de deuils, de cataclysmes et d'infamies, vers de nouveaux et de meilleurs destins. Son symbole, pour nous, est la croyance indestructible au bonheur possible, en la prédominance des forces bienfaisantes sur les puissances du mal, en la victoire finale de l'Idéal et de l'Esprit, c'est-à-dire, en somme, la croyance sacrée en la bonté finale de la vie, malgré tous les démentis de l'heure présente. Or, remarquez-le bien, de la solution que nous inspire notre conscience, quand nous interrogeons avec angoisse le dilemme des destinées, dépend le verdict suprême, celui dont les termes métaphysiques oscillent nécessairement entre l'optimisme et le pessimisme absolu. Si la vie n'est pas immédiatement et radicalement mauvaise, malgré toutes ses tares et toutes ses épouvantes, elle mérite d'être vécue et le pessimisme intransigeant apparaît impossible. D'autre part, la coexistence du principe de béatitude, de bien-être, d'épanouissement et de bonheur avec tous les motifs de souffrance, de destruction et de mal, cette coexistence suffit déjà, quelque faible, isolée et timide qu'elle apparaisse encore pour absoudre la vie. Et la foi en ce principe, sa présence immédiate, son aperception intuitive sont tellement innées et invincibles, que le grand pessimiste allemand, après l'avoir nié

tout d'abord d'une négation hautaine, Schopenhauer finit lui aussi par le chercher et par le découvrir dans toutes les sphères de l'activité psychique, dans l'exercice de toutes nos facultés de réagir au contact de l'univers, dans notre pouvoir de comprendre, de sentir ou de vouloir la vie. Ce principe positif que le vulgaire appellera toujours, simplement, naïvement et sagement de son nom, vieux comme le monde, le bonheur ; ce principe rayonne déjà dans l'oubli momentané de nos misères et de nos peines que donne la joie de l'Art, puis dans la volupté du sacrifice et la sanction du bien, enfin dans la félicité ineffable de cet anéantissement total du vouloir vivre qui est la suprême conquête de la raison et le terme de la philosophie pessimiste. Mais, nous avons essayé de l'indiquer au cours de cette étude, précisément à l'heure redoutable et décisive où s'achève l'édification de cette haute doctrine, quand Schopenhauer exprime enfin sa pensée, en nous proposant comme un suprême espoir l'extinction totale de la volonté et la disparition du monde, l'extraordinaire prodige que nous voulons signaler, une fois de plus, aux admirateurs de ce grand génie, se produit tout à coup. Le pessimisme parvenu à son apogée, au développement intégral de ses principes et de ses prémices, est obligé de reconnaître, l'existence de ce principe positif de

bonheur indéfinissable, de joie vivifiante et d'affirmation propice dont il niait avec tant d'âpreté la possibilité ontologique et intelligible. Les lignes célèbres qui terminent l'ouvrage capital de Schopenhauer, lignes déjà citées et dont le retentissement fut immense dans le monde philosophique, attestent qu'il ne s'agit point d'une hypothèse vague érigée par nous en affirmations arbitraires, mais d'une conclusion tellement évidente et irréfutable que l'illustre métaphysicien de la volonté lui-même y désigne le Nirvana ou anéantissement final de la volonté de ce mot de béatitude dont le plus zélé philosophe eudémoniste se contenterait sans doute.

Et, encore une fois, rien de surprenant, rien d'illogique, dans cette évolution d'une philosophie géniale et d'une méditation aussi sincère et aussi profonde des grands problèmes... Si la vie, telle que nous la subissons en ce monde de misère et d'exil, est la pire des épreuves, si on y épuise vraiment les ressources infinies de la douleur — et nous croyons avec Schopenhauer que le mot de l'énigme, en effet, se résume dans cette belle métaphore d'un très noble poète français : la vérité sur la vie, c'est le désespoir — même en ne tenant pas compte des raisons purement ontologiques qui nous font croire à l'existence nécessaire d'un prin-

cipe positif, principe de renouveau, de lumière et de réconciliation, le fait même d'avoir démontré que l'existence à laquelle nous sommes condamnés est le plus atroce de toutes les existences possibles et l'image vivante du mal absolu, ce fait seul implique une autre affirmation. L'anéantissement complet de cet état de souffrances indicibles qu'offrent au penseur le spectacle et l'agitation du monde, ce Nirvana idéal ne peut être qu'un changement favorable et propice, l'aube mystérieuse d'un jour nouveau, d'un mode de l'Être qui se rapproche de ce que le langage humain appelle : joie, bonheur, béatitude...

Mais une synthèse universelle qui finit par reconnaître au terme de son évolution, encore voilée par les brumes des régions mystiques, la félicité, symbole de l'Absolu, objet sacré et insaisissable de la volonté ; une philosophie qui s'achève par une démonstration aussi positive des plus grandes espérances d'ici-bas peut-elle être qualifiée de pessimisme absolu ? Non, certes... Et comment ne pas reconnaître que si un génie philosophique de telle envergure n'a pu résister à l'appel invincible de cette voix lointaine, venant à la fois de l'autre rivage et des profondeurs de notre être, qui nous ordonne d'aimer, d'espérer et de vivre quand même, si un pessimiste tel que Schopenhauer, proclame

l'existence d'un principe immanent, producteur de bien-être, destructif de la douleur, qui se réalise, en niant la vie actuelle et la nature perverse, il est vrai (mais le mode de sa réalisation est négligeable), c'est que vraiment l'instinct du Bonheur fait partie de l'essence de l'Ame et de la Nature. Loin d'être une vaine invention de l'optimisme traditionnel, il correspond à la plus certaine et à la plus bienfaisante des Réalités. Même en nous enseignant le renoncement, vous ne vous ferez entendre et obéir qu'en promettant aux âmes accablées de détresse, de lassitude, de chagrin et de doute, une vie meilleure et un bonheur, différent peut-être du bonheur chimérique que nous poursuivions ici-bas, mais qui méritera encore son appellation terrestre. Car l'Être ne subsiste que s'il vaut mieux que le Non Être ; car vous ne créerez jamais rien avec une négation, car nulle fleur terrestre ou mystique ne s'épanouit au gouffre du néant absolu. Sa floraison exige un sol propice, il faut un principe, une raison d'être et une cause initiale à tout ce qui aspire aux phases du devenir et à la fantasmagorie de l'Être. Pour les créatures vivantes, cette condition primordiale de l'existence même, c'est la possibilité du Bonheur. En nous l'octroyant, après l'affranchissement suprême, Schopenhauer nous a donné le droit de parler de la

part d'optimisme que contient son œuvre et que nous devons y retrouver, puisqu'elle est l'œuvre d'un homme et d'un homme de génie.

CHAPITRE VII

ESSAI D'UNE PHILOSOPHIE EUDÉMONISTE

Il conviendrait peut-être de compléter, sans émettre nullement la sotte prétention de rivaliser avec de pareils génies philosophiques, l'œuvre grandiose ébauchée par Kant et par Schopenhauer. Il serait peut-être urgent de développer cette œuvre en tenant compte de la direction que les deux Maîtres de la métaphysique allemande ont imprégnée à la haute spéculation et, en ne perdant jamais de vue que la philosophie des temps à venir ne peut se développer que dans la voie qu'ils nous ont désignée et dont les premiers principes sont connus de tous : suprématie des lois de l'esprit, des catégories de la pensée conditionnant le monde des apparences, unité d'aspiration et de méthode avec le travail nécessaire, mais partiel des sciences positives, enfin et surtout recherche

de plus en plus sagace d'une définition de l'essence du Monde, de la Puissance ineffable, mais non inaccessible, puisqu'elle palpite en nous-mêmes, dont le mirage de l'Univers n'est qu'un pâle rayon et que toutes les religions, de même que toutes les philosophies veulent atteindre et comprendre. Cette force primordiale, ce premier principe de l'être que Kant identifiait avec le Noumène, tout en stipulant nettement que la chose en soi prouve nécessairement l'existence de Dieu, créateur du monde des substances aussi bien que des apparences, et de la loi unique, aussi bien que du tissu innombrable des causes (car l'âme, inassouvie, même parvenue à ce degré de sagesse où le mensonge du monde matériel se dissipe, exige plus encore et s'envole, vers des régions plus hautes d'initiation mystique) — cette essence du monde, cette vérité nouménale dont la conquête se confond avec le but même de la métaphysique, la science moderne, depuis les immortels travaux d'Emmanuel Kant et d'Arthur Schopenhauer, l'identifie avec ce que nous appelons volonté.

Les plus grands esprits philosophiques du temps présent admettent cette grande découverte, on en trouvera l'aveu formel chez les penseurs qui dirigent et dominent le mouvement si spéculatif de l'époque : chez Alfred Fouillée

en France, le plus génial des métaphysiciens de race latine, dans son admirable système des idées forces ; chez Wundt, Lange et Paulsen, en Allemagne ; chez Herbert Spencer, Maître incontesté de la philosophie au pays le plus rebelle à l'attrait de la métaphysique ; chez Spencer dont la notion de la force, malgré toutes les chicanes soulevées par une critique minutieuse, offre tant d'analogie avec le principe primordial de la doctrine de Schopenhauer, chez d'autres éminents philosophes encore. Des tendances métaphysiques, opposées, subsistent pourtant dans la pensée moderne et le monisme est loin d'avoir triomphé de ses adversaires. L'auteur de ces lignes est lui aussi partisan du dualisme métaphysique. Mais la plupart des philosophes contemporains, dignes de ce nom, adhèrent, de façon plus ou moins sincère, à la théorie psychique et cosmologique de la volonté. Celle-ci trouve sa place et sa raison d'être dans les doctrines de pluralisme ontologique aussi bien que dans le monisme. L'impulsion est donnée aux esprits, la plus extraordinaire de toutes les découvertes du génie humain est un fait accompli et les conquêtes de Galilée, de Copernic ou de Newton pâlissent auprès de celle qui a changé la méthode du savoir et l'aspect de l'univers : le sujet considéré depuis Kant comme corrélatif à l'objet, au monde matériel, le sujet vivant,

avec les tempêtes de passion, de douleur et de frémissante réalité qui l'agitent, devenu le centre et l'essence du monde. Mais cette volonté est-elle vraiment aussi homogène, aussi simple, aussi peu complexe que l'affirment les doctrines dogmatiques ? Des éléments divers, susceptibles de conflits ne peuvent-ils coexister même dans l'absolu, dont la volonté n'est que le symbole et la première objectivation ? Postulat que Schopenhauer n'aurait pas admis, certes, mais qui s'impose à notre croyance personnelle. Car pour notre part, et tout en partageant pleinement l'horreur, l'épouvante et la révolte qu'inspire au plus noble et au plus éloquent des pessimistes le spectacle de l'existence, nous refusons d'y voir uniquement la manifestation d'une force aveugle, néfaste et purement négative.

Sans reproduire aucun des arguments inadmissibles aujourd'hui de la doctrine des causes finales, nous croyons pouvoir discerner dans l'élan irrésistible et universel du Vouloir Vivre, un principe positif, l'antithèse vivante de la Douleur et du Mal, antithèse qui constitue d'ailleurs, par ce dualisme dont la vie nous fournit tant d'exemples, le pathétique et le tragique dilemme des Destinées. Oui, certes, tout n'est que Volonté, mais la Volonté elle-même, inconsciente de sa nature et de sa mission, éternellement inquiète, aspire à une fin, dont quel-

ques créatures d'élite, parmi la race humaine, sont seules parvenues à pressentir la splendeur. Cette fin, c'est le bonheur ou plutôt c'est la Joie, notion analogue à celle du bonheur, mais qui s'en distingue pourtant, puisqu'elle ne prétend point à une pérennité impossible. Pour la Joie, par la joie, vers la joie, lutte, subsiste et évolue, à travers les espaces infinis de l'éternité, le Monde des vivants. Oui, tout ce qui existe, même la pierre insensible, tout est vivant, tout tend à la délivrance, au dégagement de sa vraie nature, c'est-à-dire à la Joie. Mais le fait même de cette tendance primordiale qui a créé ou qui maintient le prodige éternel du monde, de ce monde fatal que rien n'anéantit et qui résiste à toutes les forces du mal, ce fait ne trouve de justification que dans l'Idée platonicienne du Bien, de la Béatitude et du Triomphe final de l'instinct qui conserve et relève sur la force qui détruit et désespère. Rendons à cette Idée, dans le sanctuaire de la Sagesse, la place qui lui est due, ne luttons pas avec un instinct invincible.

Pas plus qu'au scepticisme qui effrayait l'honorable M. Royer-Collard, lequel ne fut d'ailleurs ni un sot, ni un pédant et dont on a dénaturé une assez plaisante boutade, pas plus qu'au scepticisme on ne saurait faire sa part à l'eudémonisme. L'instinct de la Joie, la croyance

et la confiance en un principe de vie, d'émotion intérieure bienfaisante, d'épanouissement et de félicité immédiate, le besoin du bonheur sont des forces immanentes de la nature humaine. Les plus farouches détracteurs de l'existence, les prophètes les plus inspirés du désespoir, comme ce Schopenhauer que nous avons choisi pour vivant exemple d'une thèse qui nous est chère, les adversaires les plus irréconciliables du Sort ennemi, mais auquel nul n'échappe, ont cédé à l'irrésistible attrait de la Chimère qui résistera à toutes les attaques et à toutes les négations. Mais si Kant a dû faire, en édifiant sa doctrine morale, la plus austère et la plus rigide, une place à l'eudémonisme dans la notion du Souverain Bien ; si Schopenhauer, après en avoir entendu l'appel mystique dans les voix de l'Art et de la Pitié, reconnaît sa souveraineté symbolique aux régions interdites de la béatitude qui suit et annonce le Nirvana, il est permis de voir dans cette noble chimère, non pas seulement une illusion décevante, mais une réalité supérieure, notre seul bien, notre patrimoine inaliénable, notre unique soutien en ce monde de misères.

Peut-être, dans un travail où nous espérons, si Dieu le permet, exposer notre conception de la philosophie, de la vie universelle et de la destinée humaine, peut-être aurons-nous l'audace,

après tant d'illustres penseurs eudémonistes, de chercher, à notre tour, le secret du monde, en y trouvant partout la présence et la victoire certaine, non pas actuelle ni prochaine, mais possible de cette suprême réalité qui constitue l'essence dernière de la volonté se cherchant elle-même, et dont l'appellation vulgaire, incomplète mais exacte, le mot pathétique qui résume tout : la Joie, semble le symbole le plus clair et le plus éloquent.

Même aujourd'hui, dans toutes les régions de l'être, dans tous nos modes de sentir, de comprendre et de vouloir la vie, et aussi dans tous les règnes de la nature, nous discernons le triomphe partiel de ce grand principe, dont le génie de Schopenhauer a pu nous faire douter malgré tant de ressemblances et d'affinités, entre sa pensée sublime et la nôtre très humble. Car nous prétendons assigner à ce principe une toute-puissance, une efficacité et une victoire progressive, non pas seulement dans l'au-delà ténébreux du monde transcendental, mais dans le devenir immanent du Monde actuel.

Force sublime, intuition bienfaisante et sacrée dont la pâle lumière blanchit à peine l'horizon de notre nuit profonde ! Il n'est encore pour le grand métaphysicien allemand qu'un principe limitatif, une concession qu'il nous accorde presque à regret, une hypothèse en dé-

saccord apparent avec l'ensemble de sa doctrine et que ses disciples intransigeants, Edouard de Hartmann ou Mailänder repoussent comme une défaillance passagère de la pensée du Maître. Nous y voyons, au contraire, l'achèvement, le couronnement de son œuvre géniale et le germe des développements qu'elle comporte. Pour nous, ces éléments d'optimisme retrouvés dans la plus tragique des doctrines de négations possèdent l'inestimable valeur d'un témoignage irrécusable et d'un argument décisif. Car c'est en vain que les successeurs les plus éminents de Schopenhauer, c'est en vain que Hartmann dans *la Philosophie de l'Inconscient*, ou Mailänder dans *la Philosophie der Erlosung*, convient tous les êtres vivants à l'anéantissement complet, c'est en vain qu'ils espèrent continuer de la sorte l'œuvre inachevée du misanthrope de Francfort. Celui-ci demeurait d'accord avec lui-même, lorsque d'un coup d'aile familier au génie, au moment où il allait se perdre à jamais dans l'abîme du néant, il retrouve le droit chemin et la voie véritable, lorsqu'il proclama l'immortelle espérance et la béatitude atteinte par l'âme délivrée après l'épreuve du temps et de la douleur, aux abîmes du Nirvana. Mais le Nirvana est encore une des régions de l'Être, il n'est qu'un Univers pour le philosophe néokantien, le monde trans-

cendant n'est qu'un domaine inaccessible à la faiblesse humaine, mais qui lui aussi fait partie du réel. Le monde comme représentation, qui est l'Univers matériel, le monde transcendental qui est celui du Noumène et de la volonté, enfin le monde transcendant, l'abîme mystique où rayonne la cause première, le Dieu qu'atteste la conscience et qu'adore la souffrance, auteur du Monde et Principe de l'Idéal, ces trois régions, ces trois règnes symboliques, hors desquels il n'est rien de concevable ni de possible, participent tous les trois au mystère de l'existence. Schopenhauer n'a pas compris, selon nous, qu'en admettant la réalité d'un principe positif, l'avènement de la félicité, la possibilité de la Joie au sein du monde transcendant, il en posait aussi les fondements, moins stables certes, mais indestructibles dans le monde transitoire où nous subissons notre exil.

La tâche future de la philosophie consistera, selon nous, à retrouver ce principe d'espérance, à en indiquer les développements futurs, non plus seulement au delà de la vie présente, mais dans cette vie elle-même, et dans notre monde d'apparences, opprimé par la causalité, le déterminisme et la relativité, motifs d'esclavage et de douleur où palpite pourtant déjà la faible lueur d'une étoile propice, celle de l'idéal qui modifie et améliore la vie, celle du bonheur que

chaque âme délivrée connaîtra d'emblée, en sortant de l'existence terrestre, mais dont une image imparfaite, plus précise pourtant, se réalisera, même ici-bas, pour l'humanité des temps à venir. Tous les appels à l'anéantissement complet, à la haine de la vie, resteront vains et stériles. Vous n'empêcherez pas les astres du ciel de se chercher aux routes de l'infini, dans l'harmonie des sphères et le rythme savant des constellations. Vous n'empêcherez pas les créatures misérables qui agonisent sous un fardeau d'effroyables souffrances, vous ne leur défenderez pas d'aimer, d'espérer, de croire et d'adorer l'idole et la chimère de la Joie. Si cette chimère, pourtant, de l'aveu même de Schopenhauer, existe dans le monde supraterrestre du Nirvana, si elle s'accomplit en l'extase de la béatitude, efforçons-nous de la faire triompher déjà parmi les ténèbres profondes du monde phénoménal de la patrie d'exil où nous végétons, en attendant l'heure de la libération décisive. Est-ce vraiment impossible ? Les temps à venir connaîtront le mot de l'énigme, la solution de ce débat grandiose ouvert depuis tant de siècles.

L'idéalisme de Schopenhauer (et malgré ses prétentions transcendentales, la philosophie de la volonté aboutit en tout cas, nous l'avons vu, au mysticisme absolu) ; l'idéalisme transcendant

qui est la conclusion logique, mais abusive de la philosophie kantienne doit être ramené à un idéalisme immanent. Et il ne saurait en exister de rationnel, de complet et qui puisse résister aux attaques du positivisme, de l'agnosticisme que si nous avons la loyauté et la sagesse de reconnaître, même parmi l'horreur de notre condition et l'angoisse de vivre, une raison d'accepter l'épreuve du destin et un motif d'espérance.

Nous avons découvert ce principe métaphysique dans la tendance à la joie, sans laquelle notre notion de la volonté demeure insuffisante. Ce dualisme ne nous inspire nulle frayeur ; bien au contraire, c'est avec une gratitude infinie que nous en discernons la trace jusque dans les déductions du monisme le plus intransigeant que l'histoire de la philosophie ait produit. Et c'est à ce seul point de vue que nous nous plaçons, en parlant de l'optimisme de Schopenhauer, optimisme qui ne nie aucune des atrocités, du monde, mais qui n'a point, non plus, le triste courage de prononcer la parole atroce du désespoir absolu. Car, ne l'oublions pas, la tendance que nous avons essayé de mettre en lumière n'a rien de commun avec cet optimisme infâme, outrage et défi jetés à l'universelle souffrance, qui trouve que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Cet

univers atroce peut devenir, quoique voué à une imperfection fatidique, plus habitable et meilleur. Nous ne demandons, nous n'espérons rien de plus que cette certitude. Elle suffit à absoudre le Destin et à nous faire accepter la vie. La nuit du passé dure encore et règne sur le monde, mais l'aube d'un jour nouveau paraît à l'horizon, ses premiers rayons suffisent à apaiser l'âme la plus révoltée, la plus accablée, la plus éprouvée par le sort implacable.

CHAPITRE VIII

LA PHILOSOPHIE ET LE DRAME

L'auteur de cette étude, bien que revendiquant surtout le titre, glorieux entre tous, de philosophe, a toujours aimé profondément le théâtre, et son activité d'auteur dramatique l'a empêché jusqu'à présent d'achever bien des travaux métaphysiques, d'une importance capitale à ses yeux, car il voudrait y étudier dans la mesure très humble de ses forces l'énigme même de la destinée, — y fixer l'image décevante et grandiose du Monde, le secret insaisissable de la vie universelle.

Toutefois, en continuant ma besogne de dramaturge à laquelle je ne prête point d'ailleurs une importance plus grande qu'à mon labeur de philosophe (mais le plus modeste travailleur doit se méfier aussi de la fausse modestie), peut-être ai-je été moins infidèle

qu'on ne le pense à cette science suprême qui sera toujours le but, l'idéal et la consolation de ma vie, ma seule raison d'être en ce monde, à moi très obscur, ainsi qu'aux maîtres célèbres de la Pensée éternelle, à tous ceux qui ont goûté et connu l'inappréciable douceur des joies intellectuelles qu'elle réserve à ses fidèles. C'est qu'il existe une singulière identité spirituelle, une similitude frappante entre ces deux formes d'activité humaine si différentes, si dissemblables en apparence : l'art dramatique, frivole, voluptueux, entièrement voué, semble-t-il, au culte du plaisir et de l'esprit du siècle, et la philosophie, austère et mélancolique, plongée dans la méditation des grands problèmes, dédaigneuses des ambitions éphémères et des biens périssables de ce monde d'illusion, dont le théâtre nous présente à son tour une nouvelle image plus factice, plus puérile encore...

En réalité, de tous les beaux-arts, aucun n'est plus essentiellement philosophique que l'Art sublime et charmant du théâtre. Tout dramaturge, digne de ce nom, est un métaphysicien qui ignore souvent sa mission et l'idéal auquel aspire son génie.

Nous avons pu constater, en analysant l'esthétique de Schopenhauer, que l'illustre philosophe allemand assigne pour but à l'Art,

quelle que soit sa forme d'expression, la reproduction des tendances initiales, des caractères importants, du fond impérissable des êtres et des choses, c'est-à-dire en somme, de l'Essence du Monde, au sens platonicien du mot.

Cette définition ressemble aux formules de la plupart des théoriciens éminents, prédécesseurs ou émules de Schopenhauer. Mais la grande hypothèse qui sert de fondement à son système du monde, celle dont Schopenhauer fut l'inventeur et le promoteur, donne à certaines de ses investigations en matière d'esthétique une portée, une profondeur, tout à fait particulière, sans précédent, dans l'histoire intellectuelle du monde et qui ont entièrement renouvelé quelques-unes de nos conceptions de la Beauté, de l'idéal et de la Mission de l'Artiste. Parmi ces découvertes esthétiques, vraiment admirables et impérissables, il faut citer au premier rang les définitions nouvelles de la Musique et du Drame que nous a léguées le Maître dont chaque dramaturge et chaque musicien devrait connaître par cœur les théories sublimes, et que presque tous d'ailleurs ignorent complètement.

Si la Musique exprime directement l'essence même du monde, la Volonté de vivre, le fond Nouménal de l'Etre, la poésie en exprime l'ob jectivation la plus immédiate et la plus impor

tante, celle qui brille dans un regard humain, bientôt évanoui et éteint à jamais, mais où palpite l'absolu durant l'éclair d'une vie...

C'est, en effet, dans les luttes, les aspirations et l'existence orageuse de l'humanité captive que l'éternel vouloir vivre s'affirme en toute sa plénitude. Or, la poésie, au sens véritable de ce mot, a pour objet la représentation de la vie humaine et la poésie dramatique saisit et reflète celle-ci dans son intensité la plus douloureuse, au paroxysme de sa fureur destructive, dans les heures de crises tragiques où une destinée se décide et se brise, où le fond d'une âme se dévoile à nos regards. On l'a dit depuis longtemps, et ceci est la simple constatation d'un fait : La poésie dramatique, le théâtre étudie et représente avant tout et surtout, les conflits, les luttes et les chocs des volontés ennemies, les catastrophes et les combats sociaux et individuels, au moment où ces grands événements, d'égale importance pour l'âme qui les subit, qu'il s'agisse des destinées d'un empire ou du fragile bonheur d'une humble existence, atteignent à leur plus haut degré d'intensité, à l'heure solennelle où la flamme de toutes les passions, qui peuvent éblouir, charmer, terroriser ou accabler nos pauvres âmes, les dévore et les brûle avec la plus implacable ardeur.

Cette définition initiale de l'Art nous a ap-

pris qu'il vise à exprimer un caractère, une faculté maîtresse, une réalité ultime, une tendance profonde ou un trait essentiel (peu importent les formules des esthétiques diverses), avec plus de relief et de clarté que la nature elle-même ne peut le faire. La matière, l'étoffe, le fonds métaphysique et humain de l'œuvre, ont par cela même une influence directe sur l'impression que le génie de l'artiste peut produire. L'intensité du plaisir esthétique, l'abandon de l'égoïsme qui nous opprime, l'oubli de notre misère, de notre faiblesse, de nos peines profondes, de nos immenses douleurs, de nos chagrins puérils, augmentent en intensité et en influence bienfaisante selon le plus ou moins d'importance et de signification de l'objet représenté par l'œuvre d'Art. Et il est à peine besoin d'ajouter à cela que le génie, le talent et la maîtrise d'exécution de l'artiste jouent aussi un rôle prépondérant dans le phénomène du plaisir esthétique. Mais ce résultat est toujours une libération, un affranchissement, une délivrance partielle de l'Ame. L'intellect, en devenant le pur miroir représentatif du monde, par un prodige inexplicable en lequel réside d'ailleurs le secret même de l'émotion artistique, déjoue les pièges de la Volonté, en dévoilant son essence.

La contemplation de la toute-puissance, de

l'uniformité, de la pérennité fatidique de la souffrance en abolit pour quelques instants de trêve le joug abominable. Mais, encore une fois, plus l'image qui reflétera la Volonté du Monde à travers le prisme de l'Art sera caractéristique et significative, plus l'efficacité et le sortilège de l'Art libérateur s'exerceront en nous avec une plénitude et une force propices.

C'est pour cela que le drame, le théâtre, l'Art admirable et étrange d'Eschyle et de Shakespeare, manifestation de la Volonté éternelle au moment de son épanouissement le plus complet est bien l'art suprême, supérieur à tous les autres et dont l'action sur les Ames ne saurait être dépassée et atteinte. C'est pour cela aussi que de tous les genres de poésie dramatique, celui que les sots raillent lourdement, en disant qu'il vise au sublime, le Drame shakespearien, la tragédie ou le mélodrame, le Théâtre pathétique, en un mot, est le plus noble, le plus digne d'admiration, car c'est lui qui nous fait entrevoir, dans l'éclair rapide des catastrophes et des situations fatidiques, les abîmes de la destinée et de la douleur. Car c'est lui qui exige du dramaturge le plus de génie créateur, de force et de profondeur.; c'est lui enfin qui nous fait accepter avec le plus de résignation l'épreuve de vivre et le lourd fardeau de nos peines, qui nous incite au renoncement avec le plus de

persuasion et d'éloquenee. Il fait jaillir le plus infailliblement, des profondeurs mystérieuses de notre âme, un instant affranchie et réconciliée, la flamme de la pitié, de la méditation et de cette noble mélancolie qui est l'aube d'une vie nouvelle, celle où acceptant et comprenant la fatalité, nous abdiquons la révolte avec l'espoir stérile...

Auprès des épreuves sans pareilles, des déchéances effroyables, des châtiments qui anéantissent un peuple, une race entière, auprès des désastres qui brisent la félicité et l'orgueil, la richesse ou la toute-puissance des heureux de ce monde, devant les spectacles grandioses et terrifiants dont les chefs-d'œuvre tragiques déroulent à nos yeux les péripéties tumultueuses, l'amertume de nos chagrins, l'acuité de nos remords, l'importance de nos douleurs s'atténuent et s'effacent.

Un grand enseignement nous est donné par toute grande infortune, une étincelle d'éternelle vie jaillit de la poussière de tous les martyrs. Sur la tombe des héros et des saints, des généreuses et touchantes victimes, dont le poète nous fit voir les tristes amours, les espoirs brisés et la fin misérable, rayonne la pâle lumière, la clarté charitable d'un espoir retrouvé.

Dans la notion de l'égalité inéluctable, au sein de la douleur et de la défaite, il y a déjà un

principe d'apaisement et de pardon. Certes, notre mesquine, brûlante et immense douleur personnelle possèdera toujours plus de réalité et de force meurtrière à nos yeux que toutes les épreuves des protagonistes de Sophocle, d'Eschyle ou de Shakespeare; pourtant le plus accablé, le plus révolté, le plus infortuné des hommes, malgré lui et même s'il est victime de la souffrance morale la plus cruelle, en se remémorant les paroles profondes et les pensées surhumaines de ces types idéaux du drame universel, dont les vêtements déchirés par l'orage semblent cacher dans leurs plis sordides et solennels le secret décevant de l'immortalité, le plus malheureux des vaincus se dit encore : « Je dois souffrir et pleurer en silence, puisque Prométhée a subi son supplice immérité et que les étoiles indifférentes brillent du même éclat; puisque la grande âme d'Antigone n'obtient que la mort et le mépris pour salaire de son dévouement et de son sacrifice; puisque Lohengrin perd son rêve et son espérance pour avoir trop aimé et qu'Elsa doute de lui; puisque Bérénice est répudiée, puisque Hamlet, le noble prince, le rêveur magnanime, meurt désespéré, Desdémone assassinée, Ophélie abandonnée et trahie; puisque l'Amour ne fleurit que sur le tombeau de Juliette, d'Elisabeth ou de Dona Sol; puisque Lear succombe sous les forces déchaînées

de la nature ennemie et de l'ingratitude filiale; puique Cordélie agonise enfin sous ses yeux, elle, la bonté, la charité, la divine Pitié et qu'en assistant à son trépas lamentable dans les bras du vieillard à qui le sort a tout repris, on a touché vraiment le fond du désespoir et de l'infortune.

Nos douleurs individuelles pâlissent auprès des pathétiques destinées de ces grandes figures idéales, vivants symboles de la souffrance et de l'iniquité humaine, immortels fantômes auxquels le génie des dramaturges prêtent la flamme et l'accent de la vie.

Oui, ces protagonistes du Drame éternel valaient mieux que nous et, pourtant, ils ont souffert davantage. Ce n'est pas tout. Dans l'excès même de leur détresse s'épanouit, comme une fleur mystique aux changeantes couleurs, au subtil parfum, le grand conseil d'apaisement et de résignation que la philosophie de Schopenhauer nous octroie elle aussi. Oui, l'intensité de la douleur, lorsqu'elle dépasse les forces humaines, en anéantissant en nous le désir de vivre, guérit et apaise l'insatiable et tenace volonté.

Pour celui qui a tout perdu en ce monde, jusqu'à la force de l'espoir invincible, pour celui qui n'a plus rien à attendre du sort, ni grâce ni merci, le renoncement devient facile et

désirable. L'instant propice où les portes de bronze de l'éternité s'ouvrent au souffle léger de notre dernier soupir, pour le néant ou pour une vie nouvelle, apparaît au vaincu et au désespéré, comme une délivrance. Quand tout nous abandonne, cette espérance demeure. Quand tout nous trahit, cette certitude reste fidèle. C'est encore avec une sorte de joie que le héros foudroyé par l'infortune, terrassé par la fatalité, renié, réprouvé et maudit de tous, proscrit et funeste, s'endort enfin du suprême sommeil. Dans le gouffre insondable où tout rentre et s'efface, la douleur elle-même disparaît. L'univers s'évanouit dans l'ultime regard du mourant, mais les larmes amères de la défaite, de l'abandon et du désespoir ne brûleront plus ses yeux qui ont trop pleuré... Et les protagonistes de tous les chefs-d'œuvre tragiques, en succombant victimes de malheurs inouïs, d'affronts inexpiés, d'iniquités criant vengeance au ciel, bénissent la mort qui délivre, parce qu'elle annonce la fin de toutes les souffrances.

« Triste flamme, éteins-toi, » dit Ruy Blas, écrasé par la plus atroce des douleurs d'ici-bas, le mépris de la femme qu'il aime d'un immense amour, unique et sans retour, ce mépris qu'il prévoit et redoute... « triste flamme, éteins-toi ». Ces quelques mots mélan-

coliques et si simples qui succèdent à des cris de révolte, de regrets déchirants et d'agonie sublime, ces quelques mots nous touchent jusqu'au fond de l'âme. Nous sentons qu'avec la flamme vacillante du dernier flambeau s'éteindront aussi la vie et la douleur de celui qui osa adorer sa princesse lointaine, la bien-aimée dont tout le séparait ici-bas, du héros qui meurt de la mort de son rêve, un instant réalisé. Oui, mais déjà la flamme d'autrefois brûle d'une morsure moins âpre ce pauvre cœur brisé...

Tannhauser, réprouvé et sauvé par le miracle de l'amour fidèle, expire avec allégresse au pied du cercueil où repose la sainte qui l'aima et dont les prières lui ont obtenu le pardon divin. Les ultimes paroles de « la Fiancée de Messine » nous enseignent la résignation et le renoncement. Faust, parvenu au seuil de l'éternité, après avoir connu toutes les joies et toutes les ivresses, s'écrie avec amertume : « Pourquoi suis-je né ? » Et la dernière prière d'Hamlet, agonisant dans les bras de l'ami qui le soutient et le pleure, son dernier vœu, parviennent jusqu'à nous, à travers les siècles, comme le soupir de soulagement d'une âme qui va cesser de palpiter et de souffrir : pour le reste, ami, silence... silence !...

Ces grandes âmes, brisées, régénérées aussi

par la souffrance, n'espèrent, ne désirent, ne sollicitent plus rien de la destinée... rien, sinon le sommeil sans rêve qui, lui aussi, est un bien. puisqu'en lui tout s'apaise et s'anéantit... Les biens qui rendent la vie digne d'être vécue et qu'ils ont perdus à jamais, tout ce qui est l'orgueil, le but et le sourire du pèlerinage terrestre : l'amour, la gloire, la joie et la beauté, en y renonçant à jamais, au sein du Nirvana ils les retrouvent enfin. De là, encore une fois, cette quiétude, cette sérénité qui planent sur les œuvres des grands poètes tragiques; cette douceur infinie qui s'exhale des poèmes, pourtant pleins de sanglots, de sang et de supplices, d'Eschyle, de Shakespeare, de Hugo; leur action salutaire et leur pérennité, leur auréole et leur suprématie... La plus haute maxime, la plus profonde formule de sagesse philosophique y rayonne sous le symbole des images ; c'est qu'après l'immense fatigue de la plus orageuse destinée, de la plus sombre journée humaine, viendra le doux repos... Parmi les désastres et les ruines des déchéances les plus iniques, les désespoirs les plus inconsolés, une certitude subsiste en ce monde où tout passe : le pressentiment que la douleur doit finir, elle aussi.

Ainsi, dans la pire des épreuves, persiste encore un principe de libération, de renouveau et d'apaisement. Cesser de souffrir est déjà une

joie, une extase ineffable, elle interrompt brusquement la besogne des bourreaux.

Non, la douleur, l'erreur et le mal ne sont pas les souverains absolus du monde, puisque leur règne est destiné à finir un jour, comme tous les règnent finissent. Laissons les disciples infidèles qui ne veulent pas comprendre les conseils du maître, laissons-les voir dans l'émotion palpitante que la tragédie, forme suprême de l'Art, nous octroie aux rares instants d'enthousiasme et d'oubli, la négation de la vie, négation totale et volontaire. Nous prétendons reconnaître, nous, dans la résignation sublime des héros de la noble race shakespearienne qui, ayant tout perdu, ne regrettent plus rien et surmontent la souffrance, un principe de vie, jaillissant du tombeau, des ruines et de la mort vaincue.

Comment ne pas aimer, ne pas vénérer ces bienfaiteurs de l'humanité auxquels nous sommes redevables d'un tel enseignement ? Ah ! oublier, oublier ! ne plus souffrir ! Si le bonheur a fui, si le rêve dont la trahison équivaut pour nous à la faillite du monde, s'est évanoui, tâchons d'en perdre, au moins, la notion et le regret déchirant. Oublier ! c'est le secret de vivre, c'est notre bien suprême et l'oubli viendra. La fatalité ne peut nous interdire son retour ardemment attendu ; déjà, nous

entendons dans la nuit l'approche de ses pas, il apporte aux déshérités de ce monde d'ineffables présents, ses mains charitables, ses mains invisibles, briseront bientôt nos chaînes...

L'historien des grandes doctrines philosophiques, Fischer a mille fois raison de le dire, nulle définition de l'essence de l'Art, ne vaudra celle de Schopenhauer: la vie n'est que volonté et la volonté est souffrance, mais la magie de l'Art nous accorde l'oubli, l'oubli d'un instant ou d'une heure, mais qu'importe ? dans ce prodige résident la grandeur, la noblesse et la pérennité du génie, mais surtout du génie théâtral.

Une conclusion d'importance capitale, tant au point de vue social que purement esthétique, se dégage encore de ce rapide aperçu de la dramaturgie de Schopenhauer. La curiosité fébrile qui s'attache aux choses du théâtre, la place de plus en plus grande que l'art dramatique, en ses manifestations même les plus puériles, occupe dans les préoccupations du public et dans la vie mondaine, l'intérêt que provoquent les comédiens et les comédiennes, les pièces et les intrigues des coulisses, les commérages et les compétitions du métier; cette sympathie ardente, évidemment exagérée que la société moderne ressent pour le théâtre, cet engouement qui a inspiré tant de déclamations

stupides et de protestations amères, loin d'être du cabotinage grotesque, comme on le prétend, une forme, agressive entre toutes, de l'immense stupidité humaine, apparaît, au contraire, aux jugements plus profonds du philosophe, comme une des aspirations les plus généreuses, une des tendances les plus rationnelles et les plus bienfaisantes de la vie sociale. Si le théâtre revendique et obtient aujourd'hui une place prépondérante et exceptionnelle, c'est que l'art dramatique est le plus parfait et le plus synthétique de tous les arts, la plus haute expression du génie humain dans le domaine de la création et de la contemplation esthétique. De toutes les représentations de la vie, celle que nous offre le drame, est la plus harmonieuse et la plus puissante, puisqu'elle s'adresse à la fois aux trois fonctions essentielles dont parlent les vieux traités de métaphysique ; à notre sensibilité, à notre intelligence et à notre volonté, aux facultés innées de comprendre, de subir ou de vouloir l'existence qu'imposent à l'esprit humain ses lois constitutives. Cette représentation, en effet, doit être une synthèse de la poésie qui s'adresse à l'intelligence, de l'art plastique qui charme les sens et de la Musique qui chante dans notre âme la plainte éternelle du Monde et l'harmonie du devenir infini.

Richard Wagner dans ses aperçus prophé-

tiques sur les destinées futures du théâtre, admirables vues théoriques qui appellent pourtant bien des réserves et qu'il faudra réformer et compléter sous certains rapports, a prononcé sur ce sujet des paroles définitives contre lesquelles aucune fluctuation de la mode, aucun changement du goût ne peuvent prévaloir. Mais l'adhésion d'un philosophe célèbre et d'un artiste créateur, tels que Schopenhauer et Wagner, apportent au développement de notre thèse l'appui inattendu du génie. Comme nous, ces deux géants de la Pensée moderne estiment que le théâtre, loin d'être une distraction futile, un plaisir négligeable, un passe-temps bon pour la foule, est au contraire l'épanouissement suprême de la vie psychique, la forme la plus noble et la plus profonde que puisse revêtir ici-bas l'inaccessible Idéal, l'Art le plus fécond et le plus salutaire, celui qui nous enlève sur les ailes du Rêve, de l'élan le plus sûr et le plus rapide, bien loin de nos tristesses, de nos souffrances, de notre égoïsme néfaste. Il faut l'aimer, il faut le vénérer et le servir; il faut en propager dans les classes mercenaires, parmi les esclaves qui ignorent encore sa volupté et son charme ineffable, la tradition, le culte et le respect.

Le théâtre seul, parmi toutes les chimères et toutes les illusions de ce monde, nous octroie

la joie inestimable de la paix retrouvée, de la souffrance abolie, de l'harmonie atteinte dans la contemplation d'une destinée idéale où se reflètent, après de terribles luttes et de tragiques conflits, l'essence du monde, la volonté de vivre enfin réconciliée, apaisée, rachetée, par l'excès même de ses souffrances. De là, l'espèce de sortilège du théâtre, l'attrait irrésistible qu'il exerce, l'intensité d'impression qu'il obtient par des moyens en apparence si matériels et si primitifs. De là ce prodige extraordinaire et qui se reproduit tous les soirs dans chaque salle de spectacle : plusieurs centaines de créatures humaines, tristes, vulgaires, accablées de soucis, de chagrins et de préoccupations égoïstes, parfois d'immenses douleurs individuelles et qui, pour quelques heures d'oubli, vivent de l'existence fictive créée par le dramaturge ou par le génie des interprètes.

Puissance libératrice ou sortilège admirable du drame !... Tout drame, empreint d'une beauté véritable, n'est-il pas l'image et le symbole lointain de la création ? Et le monde lui-même, avec ses misères, ses souffrances, ses aspirations et ses joies infinies, n'est-il pas le plus extraordinaire des spectacles ?. Ne délaissons jamais l'Art sublime des Sophocle et des Eurypide, des Shakespeare et des Calderon, des Richard Wagner et des Victor Hugo. Lui seul est l'image

vivante et passionnée de la philosophie. En servant sa noble cause, c'est celle de la métaphysique et de la spéculation éternelle que nous servons encore. Car le grand et sublime Hegel, l'adversaire et l'ennemi de Schopenhauer, malgré tant d'idées communes qui auraient dû réconcilier ces deux penseurs de génie, Hegel l'a dit avec raison : le Drame représente l'Univers.

*
* *

Laissons aux gens du monde, aux gens de cercle, aux politiciens, aux chroniqueurs, aux moralistes amateurs et aux autres profonds esprits, le privilège de déblatérer contre le cabotinage, la puérilité, et l'encombrante fascination du théâtre. Le philosophe sait bien qu'il ne déroge nullement, en s'occupant avec amour de ces choses si futiles, plus inoffensives en tout cas que les massacres ignobles de la guerre ou que les intrigues malpropres de la politique, de l'ambition et du lucre. Jusqu'à présent, les rapports sont plutôt rares et peu fréquents entre le monde des théâtres, livré aux luttes mesquines des rivalités et des appétits individuels, et le monde des philosophes professionnels, poursuivant leur rêve de vérité, et leur recherche de l'absolu dans la retraite et l'isolement, loin

du vain tumulte des soi-disant lieux de plaisir. Pourtant, j'en ai la conviction absolue, l'entente s'établira plus intime et plus profonde, inévitable et certaine, entre la Métaphysique et le Drame, la Philosophie et le Théâtre, ces deux formes antithétiques de l'aspiration mystérieuse qui nous fait entrevoir l'absolu parmi les formes passagères de l'évolution mondiale. De ces grandes tendances de l'Ame, la philosophie est certes la plus sublime, la plus empreinte d'un caractère sacré et mystique. L'instinct du Drame demeure pourtant, sans aucun doute, la manifestation du génie humain qui s'en rapproche le plus. Et cette analogie est facile à comprendre.

C'est que le dramaturge et le philosophe, sans s'en douter, travaillent à une tâche identique. L'un veut reconstruire l'image synthétique du Monde et de l'Éternité, le drame des origines cosmiques, de l'évolution universelle et des destinées de la race humaine ; l'autre, dans le cadre étroit et restreint du théâtre, dans les limites d'une fiction épisodique, évoque le drame partiel d'une destinée individuelle. Par cela même, l'inspiration du métaphysicien et celle du dramaturge apparaissent similaires, fraternelles, également dégagées des vaines ambiances. Nous sommes profondément persuadés de la nécessité d'une alliance ou d'un rapprochement

de plus en plus intime entre ces deux catégories de penseurs et de créateurs intellectuels. Aucunes railleries grossières ne diminueront ni n'affaibliront en nous cette espérance invincible. L'avenir de la civilisation est là, de même que la domination du monde appartient aux hommes de pensée, aux apôtres de la Joie et de la Vérité, aux philosophes, aux poètes et aux dramaturges. Quelque éblouissantes que soient les surprises dont la réalisation normale de l'Idée du progrès, passant de la Puissance à l'Acte, nous réserve l'éblouissement, à nous ou plutôt aux races futures, tous parmi les pauvres êtres humains ne pourront être eux-mêmes des métaphysiciens, des dramaturges ou des sages, mais tous, même les plus humbles de nos frères, participeront un jour aux joies ineffables, aux nobles voluptés que le théâtre et la spéculation philosophique n'accordent encore qu'à l'élite intellectuelle ou sociale du temps présent. Il n'y aura de progrès véritable, de civilisation digne de ce nom, sur cette terre de misère et d'exil, que le jour où le travailleur, l'ouvrier, le mercenaire lui-même, pour lequel son labeur, du reste, ne sera plus le fardeau, la malédiction d'aujourd'hui, pourra comprendre comme nous la Beauté d'un dialogue platonicien, d'un drame de Shakespeare ou d'un poème de Wagner.

De tous les oasis de joie, de beauté et de béatitude que le génie humain découvre parmi les sables arides du désert, voici la plus éblouissante de vie et de lumière ; de tous les refuges, de tous les abris, de tous ces asiles précaires, que son industrie ingénieuse édifia et dont sa charité nous invite à franchir le seuil, voici le plus sûr, le plus hospitalier. Nous ne saurions le redire trop souvent, l'art du théâtre est le plus profond, le plus admirable de tous les arts, parce qu'il en est avec la musique le plus directement inspiré par l'instinct et le besoin métaphysique. En ce monde où tout n'est que mirage et visions décevantes, ce domaine de la fiction, précisément parce qu'il n'affecte aucune prétention à une réalité illusoire, est celui qui recèle les trésors les plus véridiques. Dans ces régions enchanteresses et factices, dans l'atmosphère féerique et naïve qui y règne, pour le philosophe qui a su démêler, à travers les niaiseries agaçantes du métier le sens métaphysique du théâtre, fleurissent des fleurs d'oubli.

Le théâtre est l'art suprême, Richard Wagner est le plus grand musicien, William Shakespeare, le plus grand artiste du monde. Et parmi l'élite qui guidera l'humanité des temps à venir vers un idéal, chaque jour plus splendide et plus pur, vers les sources ignorées de joies, de renouveau et d'extase, que la doctrine pessi-

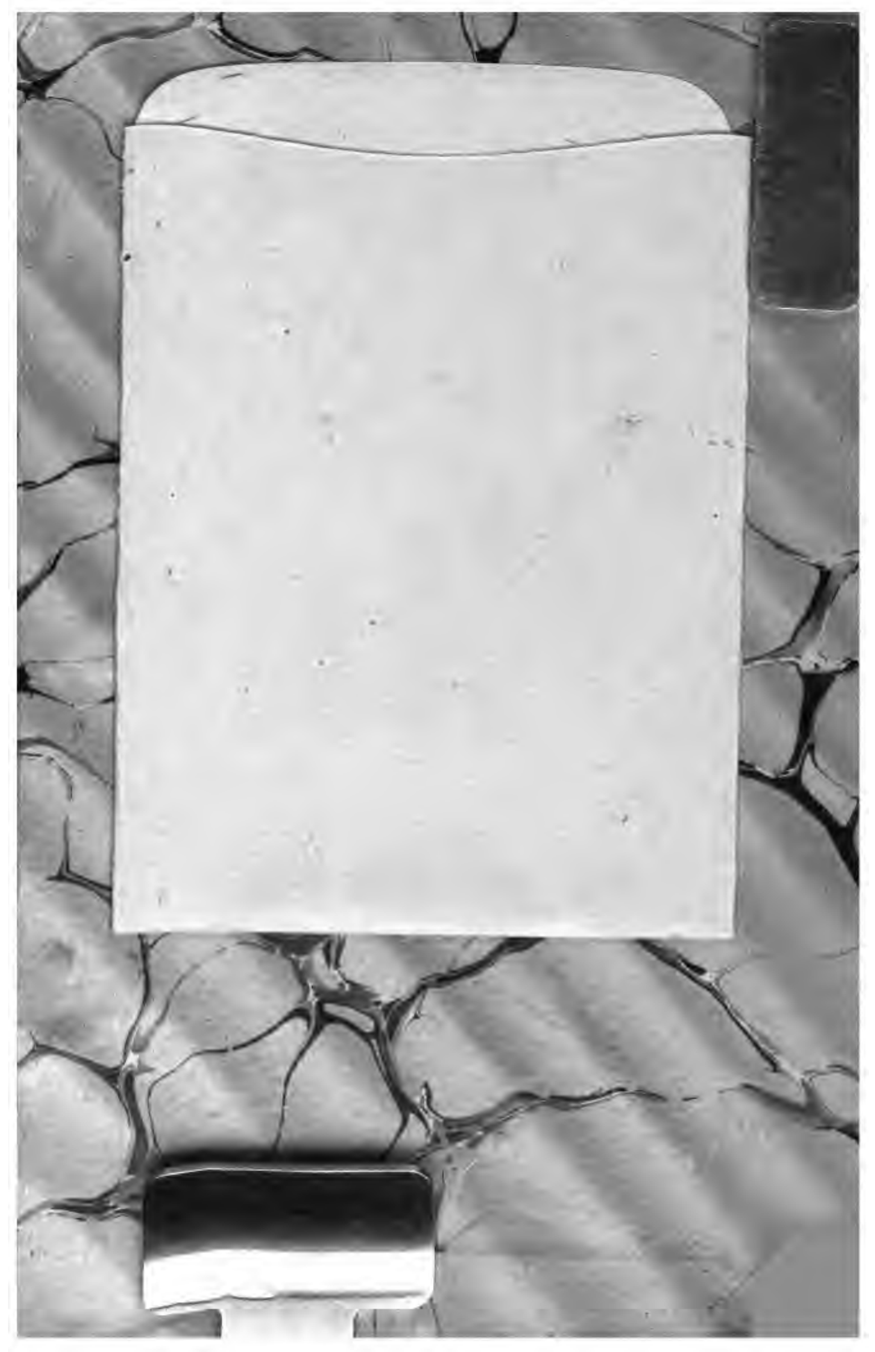
miste et désespérée de Schopenhauer fait jaillir quand même sous nos pas et que nous voulons retrouver, dans la cité future, le modèle du héros, du sage apparaîtra à nos descendants plus heureux sous les traits du noble et pathétique Frédéric Schiller, philosophe et dramaturge, métaphysicien et poète tragique.

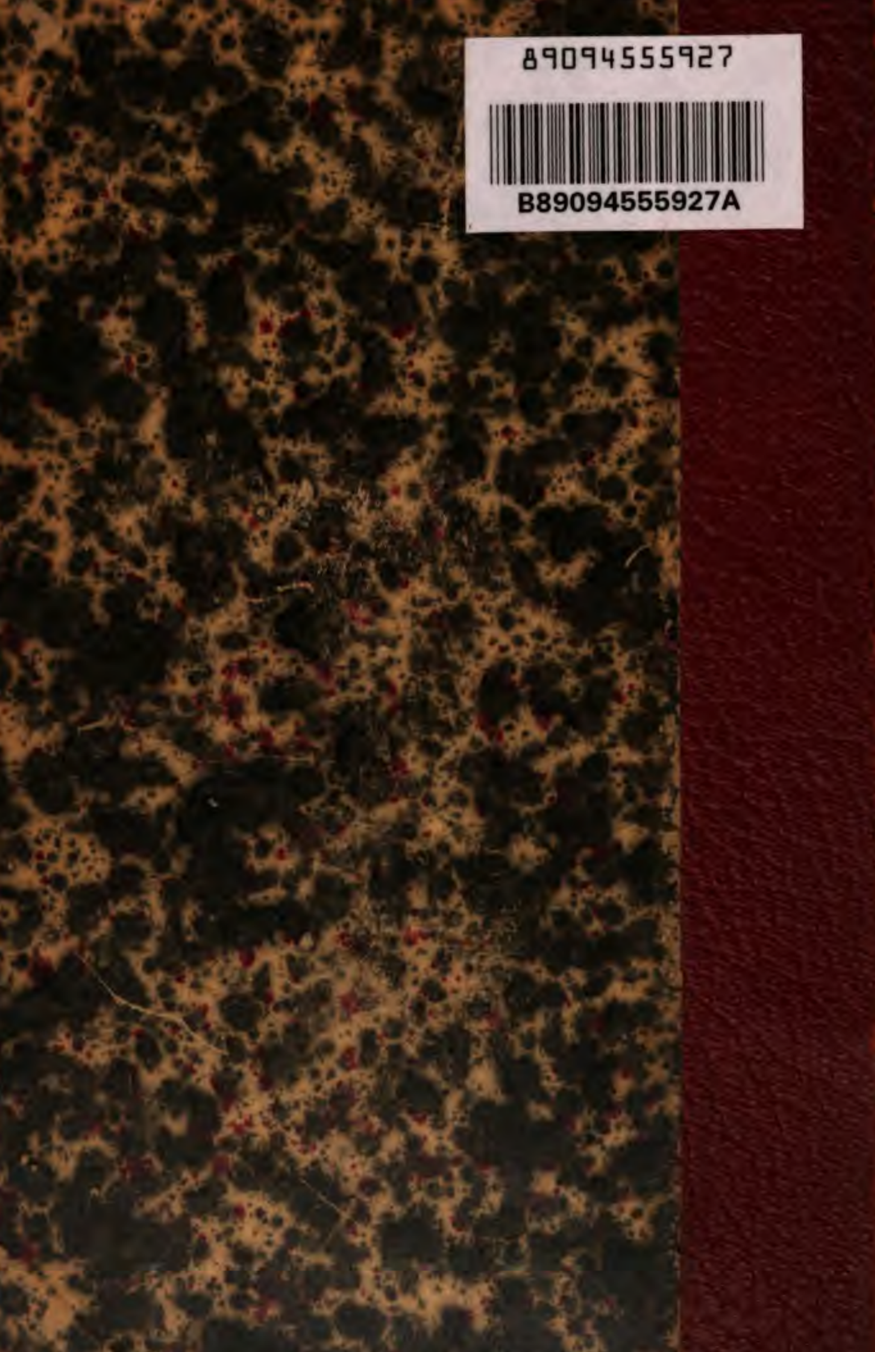
FIN

TABLE DES MATIÈRES

23-3-08. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie.


89094555927
b89094555927a




89094555927
B89094555927A